

Les quatrièmes demeures

Raphaël Aloysius Lafferty

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Raphaël Aloysius Lafferty
LES QUATRIÈMES DEMEURES
Roman



Raphaël Aloysius Lafferty

LES QUATRIÈMES DEMEURES

(Fourth Mansions, 1969)

Traduction de Barthélémy de Lesseps
revue et corrigée par Jean-Paul Duchamp

JE CROIS QUE JE VAIS DÉMEMBRER LE MONDE DE MES MAINS

*Ainsi tous ces obstacles nous guettent,
sans compter le danger des serpents.*

THÉRÈSE D'AVILA,
Le Château intérieur ou le Livre des Demeures.



À, UN ÉCLAIR, ENTRELACS DE SEPT TENTACULES. Ce sont des masses de feu, ce sont des stries, ce sont des bras. Ce sont sept couleurs qui se tordent dans le noir, électriques et vivantes. Ça pulse, ça impulse, ça étincelle, ça aveugle ! Ça explose ! Ce sont sept serpents de foudre qui frappent au ras du sol, dans sept directions, avec une rapidité aveuglante ! À vos pieds ! Maintenant ! Là !

Et vous ? Vous qui n'avez jeté qu'un regard, déjà vous êtes mordu par le serpent ! Il est trop tard pour vous retirer. Vous êtes marqué. Ce petit goût dans votre bouche, cet imperceptible picotement sont les signes de la mort serpentine.

Mourez donc un peu. Ça vaut le coup !

C'est l'histoire d'un jeune homme qui avait de très bons yeux mais qui était un peu simplet. On ne peut pas tout avoir. Il s'appelait Fred Foley et il était en grande discussion avec un certain Tankersley, son supérieur hiérarchique. « Vous avez l'intention d'en faire souvent, des comme ça, Foley ? lui demanda crûment Tankersley. » Tankersley était bonne pâte, mais il avait une voix qui claquait comme un fouet.

« En tout cas, c'est ce qu'un journaliste entreprenant devrait faire au moins une fois par semaine, sinon il n'est pas à la hauteur, répondit Foley très sérieusement.

— Sauf qu'à vous, ça vous arrive plus souvent, dit Tankersley. Pourquoi saignez-vous du nez, Foley ?

— Ça m'arrive plus souvent parce que je suis plus entreprenant que vos autres journalistes ! Oh ! j'ai le nez qui saigne parce qu'à chaque fois c'est lui qui prend ! »

Tout comme les félins (en particulier les tigres) ont la peau lâche, ce Fred

Foley, lui, avait le visage lâche. On aurait pu y loger beaucoup plus que son innocence écarquillée et son sourire prodigue. On aurait pu y fourrer toutes les facettes d'un caractère qui n'avait pas encore mûri, toutes les expressions qu'il n'avait pas encore montrées. C'était un visage encore vierge, même si le sang lui donnait à ce moment-là une couleur passagère.

« Là, vous avez pris de l'avance, continua Tankersley. Là, on touche au fin fond de la bêtise ! Vous savez quel poste occupe Carmody Overlare ?

— Conseiller spécial auprès du Secrétaire d'État.

— Tout juste, Foley ! Et donc vous nous sortez cette histoire de bric et de broc...

— Plutôt de chapon et de hongre. Les eunuques, ça vous dit quelque chose !

— Et sous prétexte que son nom officiel est Carmody, et qu'il y a plus de cinq cents ans un certain Khar Ibn Mod... Dites donc, vous avez le crâne drôlement amoché lui aussi ! On vous a fait ça volontairement ?

— C'est-à-dire... je crois bien qu'ils ont essayé de me tuer ! Reste que ce Khar Ibn Mod était le sosie d'Overlare. Une tête comme ça est une pièce unique !

— Disons qu'ils se ressemblent. On peut difficilement comparer une vieille gravure avec la tête de quelqu'un que vous et moi n'avons vu qu'au cinéma ou dans les journaux ! Qui a essayé de vous tuer, Foley ?

— Je ne sais pas au juste. Je pourrais m'occuper de ça, mais l'affaire Carmody Overlare est bien plus importante ! Je vous demande l'autorisation de poursuivre mon enquête.

— Et c'est non, Foley ! Mille fois non ! Comment voulez-vous qu'un homme qui est mort il y a cinq ou six cents ans... ?

— Mais on ne sait pas s'il est mort. L'histoire reste étrangement muette là-dessus !

— L'histoire reste étrangement muette sur des millions de petits détails. En revanche, l'histoire l'aurait plus que certainement relaté s'il n'était jamais mort ! Alors, c'est tout ?

— Oh ! non, M. Tankersley. Je suis tombé sur un tas d'autres petits détails qui ne font que confirmer ma théorie. Le problème, c'est qu'ils ont tous quelque chose d'in vraisemblable. Si vous n'acceptez pas que Carmody Overlare et Khar Ibn Mod soient une seule et même personne, alors vous accepterez encore plus difficilement des détails moins ordinaires. À côté d'eux, le gros de l'affaire vous ferait bâiller d'ennui !

— Et moi, je vais vous en bailler une bonne, Foley. J'ai l'intention de vous mettre sur l'affaire des secousses sismiques.

— Ah non ! Je sais déjà tout là-dessus ! Et quand on sait de quoi il s'agit, ça n'a plus aucun intérêt !

— Parce que vous, vous savez ce qui a causé les tremblements de terre de faible amplitude qu'on a observés tous ces derniers soirs sur les collines au nord de la ville ? Dans ce cas, vous en savez plus que beaucoup de gros

malins. Racontez-moi ça, Foley.

— Non, vous me croiriez encore moins que vous ne croyez à l'histoire de Carmody. Au demeurant, ce ne sont pas des tremblements de terre de faible amplitude. Il y a beaucoup de choses tordues dans ces phénomènes, mais ils n'ont rien de faible. Ni même de physique. Ces secousses miniatures, c'est du mental ; elles ont berné tous ceux qui les ont ressenties !

— Je ne suis pas sûr que vous sachiez ce que faible veut dire dans ce sens-là, Foley. Mais pour être physiques, elles sont physiques. On ne berne pas des machines avec des secousses mentales !

— Et moi, je soutiens le contraire, M. Tankersley. Mais je préfère rester sur l'affaire Carmody. M. Tankersley, n'avez-vous jamais eu l'impression qu'on vous suçait le sang, qu'on vous vidait de votre liqueur, du fluide qui vous aurait permis d'être un petit peu plus qu'un homme ? N'avez-vous jamais pensé que nous étions tous prisonniers dans la toile, et condamnés à y rester par un régiment d'araignées insaisissables ?

— Ces araignées, ce sont mes journalistes, Foley, et ce qu'ils tissent n'est pas bien solide. Maintenant, je vais vous dire une bonne chose : il y a pas mal d'histoires qui réapparaissent avec la même gueule, alors qu'elles devraient être mortes depuis plus de cinq cents ans. Et ces histoires qui réapparaissent, d'hommes qui réapparaissent, ont toutes quelque chose en commun : suivez-en une jusqu'au bout, et vous êtes sûr d'y passer, à tous les coups. Je ne sais pas pourquoi c'est comme ça, mais c'est comme ça. Si ça se trouve, ils ont déjà essayé de vous avoir et vous ne voulez pas le savoir.

— Si, je veux le savoir. Et d'ailleurs je le sais : ils veulent me tuer ou me terroriser.

— Allons Foley, prenez donc le reste de votre journée et allez boire un coup !

— C'est ce que j'ai déjà fait pas plus tard que lundi dernier, sur vos conseils. Mais j'aurais quand même préféré suivre mon affaire !

— Il valait mieux ça que de vous laisser embrayer sur l'affaire Knoll. On aurait vraiment été la risée du quartier ! Alors, ce nouveau truc, laissez tomber ! Je ne veux plus entendre parler de Carmody. Je ne veux plus entendre parler de bonshommes qui vivent des siècles ou qui vivent plus d'une vie. Allez donc vous poivrer une deuxième fois pour me faire plaisir, et je compte sur vous demain matin, tremblant et les yeux rouges, votre... euh... *équilibre* retrouvé et prêt au travail. Et maintenant, débarrassez le plancher !

— Tout de suite, Monsieur », répondit Freddy Foley en prenant la porte.

De très bons yeux mais un peu simplet, voilà notre Foley. Il voyait vraiment (des choses que bien des gens ne voient pas, que Tankersley lui-même ne voyait pas, que même Jim Bauer ne voyait pas quelquefois).

Les Moissonneurs se réunissaient depuis quelques soirs chez James Bauer. L'endroit était agréable, à flanc de colline au-dessus d'un lac : Bauer l'avait appelé la *Morada*, la demeure.

(« Morada, *transmit une voix de cendre, outre demeure, signifie séjour ; mais morada signifie encore couleur de mûre, ou violet, ou pourpre : la couleur du ciel à la nuit tombante, la couleur des serpents dans l'ombre.* »)

Ils étaient sept Moissonneurs. Il faut au moins être sept pour mettre au point un réseau mental, et c'était leur jeu préféré. Ils se réunissaient surtout le soir, et quelquefois le jour car chacun, disons, s'entremêlait avec l'autre d'une façon bien spécifique. Séparés, ils étaient tous dotés d'une puissante individualité. Ensemble, ils devenaient masse critique.

C'est à la Morada qu'habitaient Jim Bauer et sa femme Letitia. Les Manion et les Silverio habitaient tout près, ce qui faisait six – masse critique moins un. Bedelia Bencher allait où elle voulait, quand elle le voulait. Ces derniers temps, elle venait à la Morada tous les soirs. Elle complétait le réseau. C'est pourquoi on avait récemment observé des tremblements de terre de faible amplitude ; ces secousses sismiques étaient en réalité du mental, qui bernait hommes et machines.

Le réseau était un cercle parfait excessivement original puisqu'il possédait deux extrémités disjointes. L'une était l'aérienne Bedelia Bencher. L'autre le massif Jim Bauer.

Ce Jim Bauer était à l'huile, d'une de ces huiles huileuses que savait si bien peindre Thomas Eakins et qui aurait dû donner quelque chose de délayé – ce qui n'était pas le cas.

(Attendez – un oiseau vient de tomber à terre à moins de cent pas dudit Bauer ; il est tombé à terre, tous les os de son corps brisés. C'était un oiseau nocturne de la famille des engoulevents ; il est tombé en rebondissant bruyamment. Seul un oiseau déjà mort peut tomber aussi lourdement. Rien à tirer d'un oiseau mort – Vous pouvez continuer.)

Même en mouvement, James Bauer avait toujours l'air de poser pour un portrait de genre. C'était un poids lourd aux airs de jeune homme, tout enrobé de viande premier choix. Il avait la voix riche du gosse de riche qu'il avait été. Ce qui faisait toujours une différence pour les deux autres présents (ou qui manifestaient leur présence), bien que tous fussent également sur la voie de la richesse. Tous trois avaient fait leurs études supérieures à St. Michaels, et ils s'entendaient toujours en dépit de leurs différences et des années. Cela faisait une différence que Jim Bauer ait été un gosse de riche, qu'il soit allé en Europe et à Rio encore enfant et qu'il ait passé plusieurs années dans des pensionnats réservés aux gosses de riches. Cela faisait une différence qu'il connaisse des titres d'opéras et des choses de ce genre, qu'il ait fumé des cigarettes françaises dans des paquets français alors que les autres, à dix ans, arrivaient à peine à voler une cigarette par semaine.

Et ce quelque chose de gosse de riche, Jim l'avait conservé. Son aura, son magnétisme étaient en grande partie fondés sur le souvenir que gardait le groupe de ces choses-là. Mais quoi, le prestige est-il jamais autre chose que

la somme d'éléments aussi clinquants que dérisoires ?

Bauer signifie fermier, ou paysan, ce qu'incontestablement Jim n'était pas. Cela veut dire aussi valet. Et encore pion, aux échecs, quoique Jim Bauer se vantât de n'être le pion de personne. Il était chimiste au Laboratoire Américain de Biologie. Il militait à la Nouvelle Gauche ; son père avait été militant Nouvelle Gauche, son grand-père avait été militant Nouvelle Gauche. Il se disait centriste, mais sa nature était excentrique. Il était intelligent, ou en tout cas doué de puissantes facultés, d'une vigueur mentale étonnante et d'une solide mémoire. La science infuse, la griffe du maître, c'était lui ; le bras gauche de l'évêque, c'était encore lui. Il disait de lui-même qu'il était le fruit d'une heureuse mutation, que le monde entier était en pleine mutation et que seules d'heureuses mutations, comme celle des Moissonneurs, pourraient le sauver.

C'est Bauer qui avait inventé le réseau mental à sept joueurs. N'allez pas essayer de l'imiter ! C'est un sabre à sept lames, pas une plaisanterie. C'est parfaitement réalisable, et c'est ça qui est tellement inquiétant. Bauer disait que c'était *un jeu de patio* ; il disait aussi que la santé et l'équilibre du monde dépendaient du talent des sept joueurs. Tout cela dans une rumeur complexe et haute en couleur.

Cette confuse rumeur, il l'avait certainement copiée sur quelqu'un ; il l'avait rodée et mise au point. Et, maintenant, elle faisait partie intégrante de son pouvoir psychique. C'était la rumeur que produisait un personnage remarquable.

Bedelia Bencher apparut dans le patio de la Morada, et les fleurs d'un certain bouquet redressèrent aussitôt la tête dans leur vase, la suivant du regard. « Je croyais que c'était des fleurs artificielles, remarqua Bedelia, vexée.

— Elles le sont, lui répondit Letitia Bauer, mais on leur a appris à lever la tête à ton arrivée, comme si c'était des vraies.

— Ton petit Freddy a-t-il mis les pieds dans le plat, cette fois-ci, Bedelia ? éructa Bauer dans un brouhaha confus ; lui aussi avait levé la tête à l'arrivée de Bedelia. Ce Freddy est notre cobaye, notre test ! N'en doutons plus, nous influençons les esprits à distance en rassemblant les nôtres ici même. Nous passons à travers Freddy Foley comme à travers une passoire. Bientôt, nous passerons à travers le monde entier. La moisson est proche, Moissonneurs ! Nous tissons le mental, nous le modifions. Un jour nous avons tissé quelque chose comme : *Mets donc les pieds dans le plat au sujet de Carmody Overlare*, et il nous a reçus cinq sur cinq à l'autre bout de la ville. Puis nous avons tissé : *Fais-nous une belle gaffe, une bourde royale, Freddy !* et je l'ai senti accrocher. Qui oserait toucher à Carmody Overlare ? Mais ton petit Freddy a mis les pieds dans le plat ! Je le sais, je le sens ! C'était au milieu de l'après-midi. Tu as eu vent de quelque chose, Bedelia ?

— Vent de quelque chose ? Un ouragan, oui ! crissa Biddy Bencher. Tankersley a appelé mon père, qui m'a appelée. Il m'a dit : *Il va falloir que tu*

te trouves un autre petit copain pour faire joujou. Je lui ai répondu : Trouve-m'en un qui soit aussi rigolo. Tankersley m'a appelée. Si votre père n'avait pas une aussi grosse part du journal, m'a-t-il dit, ce gamin serait déjà parti. Et il a ajouté : Pourquoi faites-vous l'idiot avec cet imbécile, Biddy ? Il n'a pas toute sa tête, ce petit Foley. Il est complètement fou, et on dirait qu'il ne s'en rend pas compte. Même une concierge n'en voudrait pas de cette histoire. « Mais de quoi s'agit-il, M. Tankersley, de quoi me parlez-vous ? » ai-je demandé de mon petit air innocent. Il m'a répondu : Une horde d'amazones n'arriverait pas à m'arracher un seul mot, Biddy. Même une concierge n'en voudrait pas de cette histoire ; comment voulez-vous la coller sur le dos d'un type aussi intouchable que Carmody Overlare ? Mais je ne sais pas de quoi il s'agit. »

Cette Bedelia (Biddy) Bencher, c'était une sanguine de Matisse. Elle était rousse, légèrement tachetée de son et (selon ses propres termes) magnifiquement ossue. Elle avait une bouche sensuelle et des yeux innocents, elle était pleine d'une verte passion. Elle avait dix-neuf ans, et cela depuis longtemps. « Comment une idiote pareille peut-elle avoir un quotient intellectuel proche du génie ? pestait son père. Ces psychologues doivent avoir de foutus problèmes !

— Mais j'ai toujours été proche du génie, cher père, répondait Biddy. Nous sommes si semblables ! »

Biddy n'avait pas eu de mère. Elle était sortie, disait-elle, déjà grande et nubile du front de son père. « On voit encore la cicatrice. » Et Richard Bencher père avait en effet une cicatrice livide en travers du front, qu'il expliquait cependant d'une tout autre manière. Quoi qu'il en soit, Biddy avait bien une cervelle, et le réseau mental à sept joueurs n'aurait jamais pu fonctionner sans elle. « Dis-nous sur quoi le petit Freddy est tombé, Biddy ! » s'écria Salzy (Ensalzamienta) Silverio en faisant son apparition dans le patio.

Cette Salzy, c'était un Degas, mais Degas n'aurait jamais soupçonné la passion tordue de cette jeune femme sombre, gaie, et sans sourire. « Pas tordue, avait dit un jour Salzy en parlant de sa passion. *Spiralée*. Ça sonne mieux ! »

(À trois mètres de Salzy, une souris mourut doucement dans des tiges de mimosas, aveuglée de sang, le cerveau éclaté. Bizarre, tout de même : cette souris est morte en souriant. Ainsi Salzy, avec son aura, tuait beaucoup de petites choses autour d'elle.)

« Nous ne ferons plus rien qui implique directement Carmody Overlare », dit Arouet Manion d'une voix sourde. On eût dit que ces différentes personnes n'arrivaient plus à parler, une fois à la Morada, tant qu'elles n'étaient pas entrées dans le patio. Elles étaient en quelque sorte toujours déjà là virtuellement et essaïaient leur présence dans le monde

réel. « Nous nous sommes attaqués à Carmody, à son nom et à son visage : nous avons voulu qu'il se mette dans une situation désopilante à une réception diplomatique. Mais il s'en est fallu de peu que nos esprits ne soient détruits par l'explosion qu'il a retournée contre nous. Et, pourtant, il y a un vide là aussi. Il n'a aucune réalité, vous savez. Nous ne sommes pas les seuls à avoir découvert le réseau mental. J'entends encore ce Carmody me rire dans la tête, et il est à plus de quinze cents kilomètres d'ici. Et quand nous lui avons attaché à la queue cette casserole de Foley, cette fois encore je l'ai senti se couler dans nos esprits. Nous avons tissé : *Vas-y Freddy, fais-nous une gaffe royale*, mais Overlare a ajouté quelque chose à ce réseau. Et maintenant j'ai presque peur de découvrir la dernière de Freddy ! »

Cet Arouet Manion, c'était un Reynolds. Comme il avait une tête de Reynolds, on le prenait pour plus profond qu'il n'était en réalité. Car cet artiste insufflait de sa propre ironie à beaucoup de ses créations.

(À un kilomètre de là, un brave homme perdit soudain tout son sens moral ; dans son âme, il pécha d'abord en silence, puis s'en fut réaliser son péché au téléphone ; c'était celui de calomnie. Un péché dont cet homme n'était guère coutumier, et qui le submergea d'une onde maléfique et gluante, comme un charme venu d'ailleurs.)

Au physique comme au mental, Manion avait une envergure et une puissance qui n'étaient peut-être pas de la meilleure qualité ; mais il en avait en grande quantité, sans cesse mises en branle par une énergie sans limite. Manion était médecin psychiatre. Il était psychologue semi-professionnel et philosophe amateur. Il était aussi teilhardien et concordiste ; de ce fait complètement dépourvu d'humour, bien qu'il n'y eût rien de sérieux en lui. Enflé, oui ; sérieux, non. Mais il était de ceux qui commençaient à faire bouger le monde, littéralement.

« Nous avons besoin d'une nouvelle cible ! » étincela Wing Manion, qui crépitait dans les airs à chacun de ses mouvements (Wing Manion était-elle si étincelante que ça ?) « Et cette cible, je demande que ce soit Michael Fonteyn. Il est, de tous les hommes que nous connaissons, celui qui a le plus grand savoir. Et il est aussi le meilleur, à mon avis. Mais il n'a tout simplement pas le moindre indice d'énergie. Une fontaine qui manque de pression, voilà notre Michael. Tissons-lui le pouvoir, qu'il bouge le monde. C'est lui qu'il nous faut comme Seigneur de la Moisson. »

Wing Manion avait quelque chose d'un poisson de Paul Klee : non pas dans son apparence physique bien sûr, mais dans son allure. Pourtant, elle était séduisante ; et Klee, de toute sa vie, n'a jamais peint de poisson séduisant. Tout de même, ces poissons de Klee, ils ont de la passion. En ville, le sismographe d'un laboratoire enregistra des secousses de faible amplitude au moment où Wing Manion se matérialisait dans le groupe, l'amenant toujours plus près de la masse critique. Voilà plusieurs nuits qu'on

enregistrait ces drôles de petits tremblements de terre, dont certaines caractéristiques étaient troublantes. « *Impulsions sans objet.* » C'est ainsi que le cadran du sismomètre interprétait l'événement.

(Sans objet ? Wing Manion ? Ces machines sont vraiment débiles.)

Wing Manion était dévouée, Wing Manion était aimable. Elle aimait les enfants, elle aimait même les pierres. Biddy Bencher disait d'elle qu'elle était le sexe incarné, doublée d'une sainte, ce qui la renvoyait à sa propre complexité. Le fait qu'elle fût mariée à un psychologue incompetent n'arrangeait pas les choses.

« Est-ce que tout ça n'est pas un petit peu trop divin ? » demanda Hondo Silverio à la bande. C'était toujours la même surprise quand Hondo venait à manifester sa présence ; le frisson de la peur, ou du moins de l'étrange, les parcourait tous. Et pourtant il était la bonté même. « Sommes-nous devenus les Moissonneurs par la Voix de Dieu ? Jim Bauer dit que Dieu l'a appelé. Arouet Manion dit que Dieu-en-marche l'a appelé. Quant à moi, je dis que seul mon moi profond m'a appelé, et que ces cavernes intérieures ne sont guère dignes de confiance. Nous avons découvert une mécanique qui me fait peur. Oui, nous avons le pouvoir de faire bouger hommes et montagnes. Oui, nous avons le pouvoir de déterminer dans une certaine proportion ce que sera le monde futur. Ne devrions-nous pas donner au lieu de prendre ?

— Non, prendre, toujours prendre, répondit Jim Bauer. Nous sommes les Moissonneurs ; moissonnons. »

Hondo reprit : « Nous avons découvert comment amplifier et projeter l'énergie psychique. Attention ! Grâce à un mécanisme, ou par pure coïncidence nous sommes tous ici des tempéraments passionnés canalisés sans précaution. Grâce à un autre mécanisme, nous pourrions tout aussi bien nous transformer en une bande d'animaux en rut. Nous sommes des athlètes du cerveau, mais nous ne sommes ni très bons ni très sages. De quel droit irions-nous déverser nos flammes en Michael Fonteyn ou chez un autre ? Avec ce Freddy Foley, nous sommes tombés sur un véhicule facile et inoffensif. Il ne sait pas ce qui l'a frappé, mais je crois bien que ça l'amuse de jouer les idiots du village. Mais avec Carmody Overlare, nous nous sommes attaqués à un mystère hilare et insondable. C'est comme s'il n'était qu'un esprit désincarné. J'ai l'impression qu'il aurait pu tous nous anéantir, s'il l'avait voulu. Restons prudents ! »

Cet Hondo Silverio aurait pu être signé Ingres.

(Là-bas, à St. John, un petit garçon de cinq ans qui était à l'agonie a échappé à la mort. Sa fièvre est tombée de six degrés en six secondes. Il était guéri. « C'est le gros serpent, mon ami le gros serpent, répétait le petit garçon, il m'a guéri, guéri tout de suite. » Pourquoi le gros serpent n'est-il pas docteur, et le petit docteur un serpent ?)

Hondo s'occupait de forage et de géologie du pétrole. Mais il était aussi historien de la géologie et archéologue. Il disait qu'il avait rencontré Salzy, sa femme, à Mexico City. Mais elle, elle disait qu'il l'avait fait sauter d'une formation argilo-schisteuse où elle se fossilisait au milieu des serpents et des sauriens dans une couche maléfique et séculaire. Il émanait parfois de ce couple une gaieté effrayante, quelque chose d'un humour serpent in vert arlequin, une incontrôlable poche d'insouciance qui remontait d'un puits artésien une eau givrée de minéraux interdits. Ah ! Hondo pesait ses mots quand il les exhortait à rester prudents ! Et c'était à lui-même, surtout, qu'il s'adressait.

« Espérons qu'il y aura du danger à libérer ces éléments, prononça Letitia Bauer avec le plus grand sérieux. Nous nous surnommons les Moissonneurs et nous parlons de récolter un monde meilleur. Ce que je veux, c'est une vie plus vivante et plus profonde, une vie qui vaille de vivre et une mort qui vaille de mourir. J'enverrais balader sans regret l'écume blanche du confort et du bien-être si nous devions y gagner un tant soit peu en profondeur. »

(Non loin, par-delà les collines, un couple entre deux âges sursauta violemment d'horreur grelottante. C'était la harpe maudite ! Sa sonorité brutale ne diffusait aucun des sons agréables qu'on attend d'une harpe. C'était de la harpe, mais une harpe étrange, atonale, tantôt sourde, tantôt fracassante, terrible et charmeuse. Voilà trois nuits de suite qu'elle jouait à glacer le sang des morts. La harpe, une antiquité d'acquisition récente, se trouvait seule dans une autre pièce. Elle jouait, mais il n'y avait pas de harpiste ; d'ailleurs elle n'avait pas de cordes.)

« Allons, que la veuve et l'orphelin, que le faible et le débile soient délivrés de leur mal, donc, reprit Letitia Bauer (laquelle évoquait tout à fait une harpe sans cordes), mais que les forts ne soient jamais délivrés de leur combat ! Sans l'espoir du danger, tout se perd dans un marécage ! Chacun d'entre nous recèle au fond de lui-même un dangereux pouvoir. Nous faisons beaucoup plus que de nous multiplier par sept lorsque nous tissons le réseau. Ces pouvoirs dangereux ne le sont que si l'on s'en sert. Alors servons-nous-en ! Ce soir, nous déverserons en Michael Fonteyn tout le feu, toute la puissance dont nous sommes capables. Nul autre que lui n'en a autant besoin ! »

Letitia Bauer, c'était cette mince jeune fille, pâle ou couleur de lune, que Burne-Jones a peinte à plusieurs reprises : en mendicante, en déesse du Nord et sous d'autres formes.

Le monde trembla. Les sismomètres enregistrèrent des secousses de grande amplitude lorsque le réseau mental entra en activité, insolemment, dangereusement ; et pendant ce temps-là, ses sept éléments bourgeonnants se laissaient aller, ou se passionnaient, parfois s'occupaient de tout autre

chose, ou bien ne s'occupaient de rien du tout. Mais ils approchaient de la masse mentale critique, et tout ce qui viendrait d'eux désormais ferait vaciller le monde.

Les Moissonneurs eux-mêmes ne savaient pas très bien ce qu'était le réseau mental, bien qu'ils l'aient mis au point de propos délibéré. Ils concentraient en eux-mêmes leurs pouvoirs et leur cible et se contentaient de les projeter. Aucun d'eux, pris isolément, ne comprenait vraiment de quoi il s'agissait, mais ils en savaient beaucoup plus quand les sept se maillaient ensemble. Et en continuant, inlassablement, à se mailler à d'autres êtres forts, ils finiraient bien par savoir ou presque. Ces sept-là étaient tous des tempéraments projectifs et chacun sentait sourdre sa part de l'impact.

Jim Bauer, qui préparait des cocktails au bar roulant du patio, y allait de sa rumeur et d'une puissante chansonnette. Il fallait à Bauer un généreux estomac pour soutenir le poitrail généreux qui soutenait son chant généreux et rude. Et il lui fallait un cou puissant pour supporter la tête puissante et massive qui contenait tant d'activité. Dans cette ample structure, chaque chose avait sa raison d'être. Bauer projetait avec des mains fortes, presque sacrées : il faisait des cocktails avec des mains semblables à celles de Dieu-sur-le-Monde. Il était les mains mêmes du Moissonneur, et ça voulait dire quelque chose. Il approchait de l'esprit de Michael Fonteyn : il approchait avec sa tête massive, son large torse, ses fortes mains et son brouhaha de pensées confuses ; et il dérapa. Il se retourna, dérapa durement pour la deuxième fois, jura dans un bruyant boucan, y retourna en mêlant à sa chanson puissante le nom de Michael et rencontra de front une présence étrange qu'il n'aurait pas soupçonnée chez Michael Fonteyn ; il pénétra cette étrangeté et lutta contre elle.

Bauer faisait des choses colorées avec du citron vert, du sucre, des agitateurs de verre et, en même temps, il cambriolait le cerveau d'un autre à quinze cents kilomètres de là. Mais Michael Fonteyn n'était-il pas en ville, ici même ?

Quelque part et nullement en ville ici même, un jeune homme plein d'étonnement s'assit au bord d'un lit informe, se prit la tête entre les mains, grogna profondément et en même temps, sourit d'un prodigieux sourire. Ce jeune homme aimait la force à laquelle il venait de se mesurer. Il aimait cette toute nouvelle violence dans sa tête ; il aimait toute nouvelle violence, toujours. « J'ai un taureau qui se fait les cornes dans ma tête », dit ce jeune homme.

Il vacilla sous la douleur et son sourire de gnome s'élargit démesurément.

Wing Manion avait quitté sa robe et était descendue par l'escalier de béton et de fer, raide et croulant, qui menait du patio jusqu'au lac. La voilà dans la froide eau de décembre, et la voilà qui s'accroupit dans la boue secrète, loin sous les eaux. Elle chante le nom de ce curieux homme qui était son ami, pour autant qu'il sût être l'ami de quiconque. Elle donnerait à ce Michael un sabre terrible, dont il pourrait tourner la lame à son gré. Il était

Fonteyn, elle lui apprendrait à jaillir ! Elle alla vers cet homme dans sa maison et dans sa chambre biscornues.

Michael Fonteyn reconnut immédiatement son esprit. De tous ceux du groupe, c'était peut-être elle qu'il préférerait. Mais il s'esquiva aussitôt, pratiquement intact. Il avait toujours été du genre fuyant. Wing, en plein assaut, s'étonna. James Bauer n'était pas au travail sur les lieux, et James avait pourtant donné l'impression très nette qu'il avait pénétré cet esprit. Wing fendit les eaux, regarda le monde et s'en reput la mémoire en un instant. Puis, miroitante, elle replongea et investit le château d'un poisson-chat, sous d'épaisses stries rocheuses. Elle repartit, de feu, de métal et d'eau, vers l'esprit de Michael Fonteyn et dérapa durement. Elle repartit, dérapa de nouveau, et se heurta à la traînée mentale de James Bauer, qu'elle suivit à la recherche d'une ouverture. Et l'ouverture qu'elle trouva fut la plus inattendue qui soit.

Le terrain était nouveau, insolite, même pour Wing Manion ; elle y apporta son excentricité et sa fièvre. Qui aurait imaginé de tels fourrés enchanteurs et tortueux chez le sec Michael Fonteyn ? Jim Bauer était là lui aussi ; la trame venait de nouer sa première maille.

« Jamais je ne me serais attendue à trouver un pareil homme au fond de Michael Fonteyn, pensa Wing en quelques bulles de poisson-chat. Voilà bien tout ce qui nous manquait. Je vais donner le sabre à cet homme des tréfonds, je vais lui apprendre à jaillir. Oh oui ! lui apprendre ! Et que lui m'apprenne ! Quel flot ! Quelle fontaine de chair ! »

« Me voilà avec une nouvelle *bruja* dans la tête, disait un jeune homme. J'aime la sorcière de feu. Lequel d'entre nous brûlera le premier ? Un taureau, une sorcière, et me voilà dressé pour aller quelque part. Ce rustaud que j'étais est appelé à faire quelque chose. »

Michael Fonteyn, le sec, marchait de long en large dans son salon en désordre, au bord de l'inquiétude. Deux de ces jeunes personnes étaient venues rôder en lui, et il leur avait fait lâcher prise. Mais ils avaient réussi à s'accrocher à quelque chose, en lui ou ailleurs ; ils s'accrochaient à quelque chose qui, sans cette immixtion mentale, était un petit être déjà suffisamment délirant. Et, accidentellement, ils s'étaient frottés contre une troisième chose : ce n'était pas ce jeune homme puissant au sourire grotesque, qui sortait de son sommeil avec dans sa tête un taureau tout neuf et une sorcière toute neuve (finalement, Michael connaissait ce jeune homme, en lui ou venu d'ailleurs). C'était un autre, un faible celui-là, un homme qui s'était trouvé pris dans le feu croisé et qui en était mort. « Ils ont tué un homme sans le savoir, pensa Michael Fonteyn. Il faut que je sache qui, dès demain. Et, en tout cas, il faudra que j'oblige ces furies à renoncer à leur joujou ! »

Salzy Silverio avait contourné le coude de l'étang jusqu'à la plate-forme d'un jardin de rocaille naturelle en surplomb sous la falaise. Là, elle s'enroula dans la roche moussue d'argile sinueuse et l'eau ruissela sur elle. Elle était

pleine de sa passion tordue, ou spiralisée. Hondo, son mari, vint à elle un verre à la main. Il y eut un damier d'étincelles vertes quand leurs deux auras entrèrent en contact. Ah ! que ces deux-là étaient donc gracieux, et affables, et courtois, pleins de grâce et de gracieusetés ! À eux l'intelligence, la vitalité, la bonté. Au cœur de leur passion lovée et tenace il y avait un grand nœud de compassion. C'était eux les grands serpents, intelligents, supérieurs et nobles, ceux qui règnent sur ces mondes lointains dont parlent les livres. Salzy avait un jour prétendu, dans une de ses humeurs à double spirale que son mari possédait deux verges, comme certains serpents.

« Ah oui ! Vraiment ? avait demandé Letitia sur le moment. Il faudra que je voie ça, pour savoir si c'est une blague ou si c'est sérieux. C'est peut-être sérieux, après tout.

— C'est peut-être sérieux », avait ajouté la bifide Salzy de son air ophidien.

Hondo et Salzy étaient entrés dans le réseau mental, ce qui ajoutait cinq nouvelles mailles à la première. Ils tissèrent : *Que Fonteyn s'enflamme et que les vieux serpents cèdent la place aux jeunes !* et ne firent que frôler le traditionnel Michael Fonteyn, dérapant sur lui, qui frissonnait, et pénétrèrent aussitôt le jeune homme étrange que renfermait peut-être en lui Michael, ce jeune homme qui était peut-être loin de lui mais qu'il connaissait quand même. Et ce jeune se mit debout et courut de cette foulée sans grâce, mais rapide et économe, que possèdent les hommes les plus forts de sa race. Sa foulée le menait à la rivière, par les rues de décembre crépusculaires et tièdes. Dans sa tête, qui éclatait magnifiquement, il renfermait un serpent femelle de la haute société de son pays, un serpent que l'on avait extrait de couches argilo-schisteuses séculaires et endormies ; avec lui était une noble créature aussi virile que lui-même, qu'un jaillissement artésien animait.

Arouet Manion entra dans le réseau mental avec son habituelle élégance panthéiste et dégagée. Ce n'est pas du feu qu'il apporterait à la Fonteyn, mais l'immémoriale banquise. Ses pères spirituels lui avaient appris que le but suprême était d'éteindre le Firmament, mais que, tout de suite après, venait l'exaltation de la Terre. Il avait bien cet attachement mystique à la Terre, et il savait le communiquer. Il avait incontestablement son rôle à jouer dans le réseau mental, qui, sans lui, n'aurait pas aussi bien marché ; il se peut que son rôle eût été de le pervertir, mais ce rôle existait bel et bien. Il n'effleura même pas la surface de Michael : il pénétra aussitôt le jeune homme.

Arouet n'inhibait ni la puissance de feu ni les violents remous de l'esprit et de la trame qu'il pénétrait. Sa venue provoqua un râle et un frisson général, enfin une réaction gigantesque. Il était tel une explosion, tel le fracas de la glace, il avait la dureté de l'acier et une précipitation sans bornes. L'inadéquation de cet homme entraîna des tensions rugissantes et d'amers découragements, mais l'intrusion s'en vit renforcée. Sa fausse mystique agissait sur cette nouvelle masse dynamique, la déplaçait jusqu'à

l'étincelle vitale de son essor. Elle ajouta son néant diabolique et béant, et la réponse vint sous forme de furie blanche. L'esprit d'Arouet possédait une grande énergie naturelle qui s'enveloppait autour d'un vide ; il accéléra la vitesse angulaire des assauts et provoqua une pluie délirante d'étranges particules. Le réseau mental n'aurait pas vraiment fonctionné sans lui ; il ne pouvait marcher tant qu'il en manquait un des sept. « Prions pour que ça ne marche pas ! Prions pour que ça ne marche pas du tout ! » haletait Michael Fonteyn, tremblant et pâlisant sous les échos.

Les mailles se multipliaient, et se surmultiplièrent à l'arrivée de Letitia Bauer et de sa passion anguleuse et cendrée, empressée à la vue du danger. Le réseau mental était en train de fabriquer un nouveau personnage, incontrôlable, qui avait nom Michael Fonteyn. Mais lui-même le savait-il ? Il le savait dans sa peur et dans son angoisse, et il tentait toujours de l'esquiver. Il avait ressenti la mort de celui qui avait été entraîné malgré lui ; il ressentait la pénétration totale d'un autre. Mais ces deux-là n'étaient-ils pas encore lui-même, en un certain sens ? Le réseau mental était entré, profondément, définitivement, sous l'esprit de Michael dans celui d'un autre qui, pourtant, était associé au sien. Le réseau mental avait-il créé un nouvel esprit et un autre homme appelé Michael Fonteyn ?

Un fantôme à la sanguine complétait le réseau mental, spectre rouge d'une simplicité désarmante et d'une profondeur fracassante : une âme si jeune qu'elle ne s'était pas encore défaite de l'esprit frappeur de son adolescence et de ses manifestations ; une rose apparition dans la torpeur d'une lumière d'été, ivre de sang dans l'instant, mais assassin timide, au rire éthéré de cristal brisé : Biddy Bencher, la petite sorcière rousse.

Ils venaient de fermer l'heptamèle, le réseau à sept membres. Il était plein à craquer, et il craqua en une ligne de foudre toute-puissante.

Un grand galopin galopant était tombé contre le parapet du pont, à demi conscient mais en pleine douleur, ensanglanté et les yeux vitreux. La ligne de foudre l'avait frappé ; les minces semelles de ses chaussures en fumaient encore. Des coups de cette sorte en avaient tué d'autres, mais celui-ci l'avait cristallisé, lui avait communiqué la vie. Et le voilà qui éclatait d'un véritable *carcajada*, d'un hennissement, d'un rire éléphanthesque. Il se remit debout. Son équilibre était encore incertain, mais il était déjà gonflé d'importance. Il était Miguel Fuentes, un personnage planétaire qui venait de naître. « Me voilà avec un cannelas et une cannette dans la tête, plaisanta le jeune homme, la langue encore pâteuse (car Biddy Bencher était à la fois gargouille et croquant à la cannelle).

« Et maintenant, sortez tous ! ordonna ce germe d'homme. Vous m'avez fait ! Vous avez changé l'homme que j'étais et je me souviendrai de ce que j'ai à faire ! Je crois que je vais démembrer ce monde de mes mains, comme un *cabrito*, un chevreau de barbecue. Il suffira que je me souviennne et la chose sera faite ! »

Cet homme hors du temps (qui récemment encore n'était qu'un jeune homme) traversa en cahotant le pont international et s'apprêta à entreprendre dans le monde un certain nombre de choses.

HORRIBLEMENT MORT ET HORRIBLEMENT VIEUX

*Simplicité dans le monde sans voile,
Plat bouffon désarmé, sans adresse et sans style,
Mets là, les mains sur un nœud de crotales
Et traîne les dragons, rien de moins, par la ville.*

ORTHCUTT,
Simplicitas.



LUS TARD DANS LA SOIRÉE, Biddy Bencher se rendit à l'Étourdi. Elle était fébrile et épuisée, mais dynamique et d'humeur joueuse. À l'Étourdi, encastré dans le sol, il y avait un disque de bronze sur lequel on pouvait lire : CECI EST LE CENTRE EXACT DE L'UNIVERS. La question de savoir s'il s'agissait effectivement du centre exact demeure posée. Hugh Hamtree, propriétaire et gérant de l'Étourdi, disait que le disque se trouvait déjà là quand il avait repris l'affaire. Son prédécesseur, Birdie Mounteagle, passait pour un excentrique. « Freddy, œil gauche de hibou ! cria Biddy en apercevant notre jeune Foley sur les lieux, n'aurais-tu pas conçu aujourd'hui une idée extraordinaire ? J'ai entendu dire... non, j'ai senti que tu étais sur quelque chose. N'agites-tu pas une idée du genre hautement improbable ? » Bouche sensuelle et yeux innocents, cette Biddy était un croquant à la cannelle fourré à l'arsenic. « J'ai toujours une idée, Biddy, mais comment es-tu au courant ? Vous jouez avec moi, vous autres !

— On ne joue pas ! On infuse du vrai tord-boyaux et de la foudre verte. Je suis bien placée pour le savoir. Quelle était donc cette idée rare, petite patte de grenouille, et comment ça s'est passé ?

— Comme d'habitude avec mes idées du genre hautement improbable. Je n'ai pas le droit de suivre l'affaire. Je n'ai même pas le droit d'y penser. » Cette tête en friche de Foley commençait à se défricher.

« Et le père Tankersley voulait que tu boives un bon coup pour oublier tout ça ?

— Tout juste. Et c'est moins drôle sur ordonnance.

— Comment des gens peuvent-ils avoir une autorité quelconque et rester

hermétiques à des idées aussi inouïes que les tiennes ? Au fait, c'était quoi, l'idée ?

— Pas envie d'en parler, dit Freddy d'un air buté.

— Mensonge éhonté. Tu meurs d'envie d'en parler. En tout cas, moi j'en ai envie. Et comme nous ne faisons qu'un, pas vrai mon oreille-de-souris à moi ?

— Puisque tu le dis, c'est que nous ne faisons qu'un, Biddy. Donc, j'avais dans l'idée que peut-être bien que Carmody Overlare (dont le monde a entendu parler ces dernières années) n'était autre que Khar Ibn Mod, le diplomate eunuque d'un calife égyptien. Il y a quelques années de ça.

— Il y a combien d'années, Freddy ?

(Des yeux innocents, ça ?)

— Quelque chose comme cinq cents ans, Biddy. Ça paraît encore plus bête de dire ça tout haut !

— Mais non voyons, ça ne fait pas bête du tout.

— Je vois que tu ne vas pas pouvoir t'empêcher de me gronder.

(Comment serait-il un homme alors que cette gamine le traitait comme un gamin ?)

— C'est mon nouveau régime, Freddy ; je ne mange plus que des bulles. Mais je comprends parfaitement que M. Tankersley n'ait pas envie de se plonger là-dedans, à moins qu'on ne l'y pousse. Qu'est-ce qui te fait croire que c'est la même personne, mon bonbon fourré ?

— Physiquement ils se ressemblent beaucoup, et leurs noms ont un air de famille ! répondit-il tristement.

— On a fait des théories à partir de moins que ça. Quand bien même elles n'auraient pas tenu très longtemps. Et comment Carmody serait-il encore de ce monde au bout de cinq cents ans, mon eupatoire pourpré ? Il faudrait qu'il soit horriblement mort ou horriblement vieux !

— Il y a en effet deux possibilités, Biddy, mais je tremble à l'idée d'en parler. Le rire d'un être cher peut être bien cruel. Quand bien même tu attendrais que je sois parti pour te moquer de moi.

— *Quand bien même* tu m'aimerais lorsque je ne suis pas là ! Tu me dis tout ou petit bout par petit bout ?

— Par petits bouts. Je t'aime mais je ne te fais pas confiance. J'entends d'ici Bauer et Manion hurler en voyant ce que tu me fais faire. Mais il y a quelque chose, Biddy, j'en suis sûr ! Vous m'avez fait toucher du solide avec vos farfouillis. Biddy, trouve-moi tout ce que tu pourras sur Carmody Overlare. Moi, je vais voir ce qu'il fait et comment il le fait.

— Votre bonhomme a peut-être été congelé dans cette rivière égyptienne, coupa Hugh Hamtree, le propriétaire. Ils l'auraient trouvé il y a deux ans et ils l'auraient fait fondre. On congèle pas mal de choses de nos jours. Je ne vois d'ailleurs pas en quoi ça fait perdre du goût. En supposant qu'il ait été congelé à la minute !

— Laissez-nous, Hamtree, dit Biddy. Notre conversation n'est pas à mettre

entre toutes les oreilles. Il y a un type au bar qui voudrait bien un verre mais qui est trop timide pour le demander. Votre nouveau caissier se fait refiler le chèque le plus louche de la semaine et votre réceptionniste est en train de s'en mettre plein les poches, à l'heure qu'il est. Allez ouste ! ou je vous pousse dans votre glacière et je vous congèle à la minute ! Freddy, ma petite boule de son, je suis avec toi jusqu'au bout, ce qui ne devrait pas nous mener très loin. Tu n'as peut-être qu'une vessie dans ta lanterne, mais, mon gars, c'est moi. Je me souviens que plusieurs fois tu as vu juste contre toute attente. J'ai toujours aimé les pommes, mais toi, mon trognon, tu es la reine. Qu'y a-t-il pour ton service ?

— Trouve-moi tout ce que tu pourras sur Carmody Overlare, Bidy. Ton père et tes amis connaissent des gens qui en savent pas mal sur les gens en place. Trouve moi tous les bruits bizarres qui courent sur Carmody Overlare, surtout depuis un an ou deux.

— Très bien, ma petite huître, je vais faire mon possible. Et maintenant il faut que je te laisse. Je vais voir un homme dans ses appartements. Ne sois pas jaloux. Ce n'est qu'un autre de ces fascinants vieillards.

— Il faut que j'aille voir quelqu'un moi aussi, Bidy. Il est peut-être déjà au lit. Il va sans doute m'en vouloir de le réveiller. Je t'appelle un taxi ?

— Non, mon bonhomme habite tout près d'ici, j'irai à pied. Tu m'accompagnes dehors ? Mon bonhomme aussi m'en veut facilement. C'est toi ou moi que ces types sifflent, mon petit ver à soie à moi ? Ah ! tu tournes ici aussi ? Nous ferons donc un bout de chemin ensemble. Je suis très inquiète pour mon bonhomme. Je n'ai plus de ses nouvelles depuis plusieurs heures et je n'ai pas entendu de sirènes.

— Pourquoi, tu aurais dû ? Qu'est-ce qui se passe. Il y a du nouveau ? J'appelle le Journal ?

— Non, je passe d'abord chez lui. Avec toute la poudre dont on l'a bourré, il aurait dû y avoir une explosion, Freddy. Je tourne ici. Ah ! ton bonhomme est dans le même immeuble ? Je te dis, moi, groseille à maquereau, que cet homme-là doit être un vrai tigre à l'heure qu'il est. Il devrait être en train de nous enfoncer le monde sur la tête jusqu'aux oreilles. Avec quelqu'un de bien comme ça, un grand cerveau, on fait du feu tout pur. Oh ! tu savais que c'était au septième ? C'est là que je vais. Hé ! ça doit être aussi ton étage, c'est le dernier ! Ici. Merci Freddy. Va voir ton bonhomme maintenant !

— Va donc voir le tien, Bidy ! Ah ! toi aussi tu venais donc voir Michael Fonteyn ? Il ne sait pas que je viens le voir. Il sait que tu viens, toi ?

— Non, je ne crois pas. Ce sera une double surprise. Frappe à la porte et gare-toi, Freddy ! Il s'est peut-être vraiment transformé en tigre. Il serait capable de nous écharper.

— Il a laissé la porte ouverte, Bidy. Il doit nous attendre, ou attendre quelqu'un.

— Sans doute une réunion d'éminents personnages planétaires... »

Michael Fonteyn n'avait qu'une veilleuse pour tout éclairage. Il était

enveloppé dans une vieille sortie-de-bain, au plus profond d'un fauteuil de repos. Il avait soixante ans, il était plat et plein, une mèche solitaire de cheveux rosés sur le caillou, il avait les traits escarpés, avec un nez croché comme celui d'un Indien des Plaines ou d'un Arménien, quoiqu'il fût sans doute trop pâle pour être l'un ou l'autre. « J'ai besoin de parler à Biddy, et Freddy a besoin de me parler, dit gentiment Fonteyn. Par où commençons-nous ?

— Commencez donc par Freddy, vieil oreillon, dit Biddy. Ce sera toujours assez sanglant quand vous vous occuperez de moi, et vous vous serez peut-être calmé entre-temps.

— Vous vous croyez autorisés à hurler de rire en silence dans le dos de Freddy, lui et son coup de folie douce. Bedelia et vous vous attendez à ce que je rie avec vous. Mais on dirait que les quelques fous furieux de votre groupe, eux, n'ont plus envie de rire. Que voulez-vous savoir exactement sur Carmody Overlare, Freddy ?

— D'abord, je voudrais savoir comment vous saviez ce que je voulais savoir, M. Fonteyn.

— Je manipule quelques marottes quand je les vois devenir dangereuses. Les pécheurs en eau trouble qui se font appeler les Moissonneurs vous ont induit à gaffer royalement sur le compte de Carmody Overlare. De quoi s'agit-il, Freddy ?

— À mon avis, il y a quelque chose de bizarre chez lui. Je voudrais savoir si vous êtes au courant de bizarreries en ce qui le concerne. Et, plus précisément, je voudrais savoir s'il y a eu chez lui un changement notoire au cours de ces deux dernières années, mettons.

— Si c'est un météore, alors il est bien pâle, vu qu'en général personne ne le connaît. Oui, bien sûr, des journalistes ou des dilettantes auront entendu parler de lui, mais il n'a rien d'une gloire. Je dois dire qu'il y a effectivement eu un changement chez lui ces dernières années. Il a changé de nom.

— Ah ! Duquel auquel ? Et quand ?

— De Charles à Carmody, il y a environ deux ans.

— Donc le Carmody du début n'est Carmody que depuis deux ans à peu près. Pourquoi ce changement ?

— Il a donné la numérologie comme prétexte. Vous me direz que les gens intelligents ne croient pas à la numérologie, mais personne n'a à se justifier de changer de nom légalement.

— Il avait quelque chose à cacher, M. Fonteyn ?

— En tant que Charles Overlare ? Non, je ne crois pas, Freddy. Il était secret, mais pas plus qu'il ne l'est maintenant. Il avait et il a toujours de la fortune. Il a toujours soutenu généreusement son parti. C'est une sommité née. Sinon, il a la réputation d'être un brillant amateur.

— Dans quel domaine ?

— Ah ! un intellectuel, une légende, un amateur d'art, un mécène !

— Est-ce un créateur dans une branche artistique quelconque ?

— Je ne crois pas. À ma connaissance, c'est surtout un collectionneur.
— Dans le domaine intellectuel, a-t-il produit quelque chose de remarquable ?

— Pas que je sache. Je crois que, là aussi, c'était un collectionneur d'intellectuels. Mais on a toujours tenu pour acquis qu'il était extrêmement brillant !

— Toujours, M. Fonteyn ? Ou après coup ? Serait-il possible que sa réputation remonte à une date précise et qu'il n'en ait eu aucune avant son ascension ?

— Oui, c'est possible, Freddy. J'ai déjà vu ce genre de choses. Ce que l'on prétend connaître depuis toujours ne date parfois que de la veille. En fait, si je fais bien mon examen de conscience, je dois admettre que je n'avais pratiquement jamais entendu parler de lui avant qu'il ne se distingue dans son petit monde. Mais quand on parle de lui, c'est le plus souvent comme s'il avait toujours été connu. Maintenant, son apparence est bien la même. On possède sur lui d'excellents documents. On peut retracer sa vie, et toujours dans les milieux les plus cotés, jusqu'à sa naissance ; on peut aussi suivre sa généalogie aussi loin qu'on le désire.

— Mais avant son ascension météorique corrigée, avait-il autre chose que son argent ? Rien ne dit qu'il n'était pas qu'une cloche.

— Il a pu en effet n'être qu'une cloche, Freddy, mais il ne l'est plus. Mon expérience me dit que quand on n'est qu'une cloche... Je pense qu'à ce stade vous ne devez plus rien avoir à me demander. Mais vous vouliez me parler de quelqu'un d'autre ?

— Non, c'est la même personne, M. Fonteyn. Qu'est-ce que vous savez sur Khar Ibn Mod ?

— Pratiquement rien, Freddy, mais on ne peut guère en savoir plus. Je m'étonne que vous connaissiez même son nom. Je ne savais pas que vous étiez féru d'histoire du Moyen-Âge mahométan !

— Savez-vous comment il est mort ?

— Non. Si je me souviens bien, sa mort n'a jamais été mentionnée nulle part. Comment est-il mort, Freddy ?

— Il n'est jamais mort, à mon avis. Avez-vous déjà vu son portrait sur bois dans *l'Histoire du Moyen-Âge* de Cambridge ?

— Oui. Attendez que je me souviene. Je vois ce que vous voulez dire, Freddy. C'est un fait qu'il ressemble un peu à Carmody Overlare. La mémoire visuelle est un outil bien commode. Est-ce dans cette ressemblance que réside la gaffe royale, Freddy ?

— En partie. Rappelez-vous encore. Khar Ibn Mod a-t-il le type... disons, arabe ou égyptien d'après vous ?

— D'après vos critères, ni l'un ni l'autre, Freddy. Mais les visages singuliers n'ont pas nécessairement les caractéristiques de leur race. D'ailleurs, les eunuques étaient pour la plupart des Slaves de l'Europe chrétienne à l'origine, qu'on prenait très jeunes et qu'on triait sur le volet

avant de les former. Je dirais que c'est un visage de type moravien. De même Overlare. Et c'est un fait que leurs noms ont un air de famille, non ? Non, Freddy, je ne me moque pas de vous ; j'ai déjà eu affaire à ce genre de fantômes fortuits. C'est tout ce que vous vouliez savoir sur lui, ou plutôt sur eux ?

— Savez-vous si Khar Ibn Mod était asthmatique ?

— Pas à ma connaissance. Il ne vivait pas dans un climat favorable à l'asthme. Mais il aurait fort bien pu en être atteint que nous n'en saurions pas plus.

— Carmody Overlare est asthmatique depuis un an ou deux. J'ai au moins trouvé ça tout seul. Merci, M. Fonteyn. À toi, Biddy !

— Oui, Freddy, laisse-nous maintenant. M. Fonteyn a des choses désagréables à me dire, qui ne sont pas pour tes tendres oreilles. Allez ouste, petit gros lot !

— Il n'en est pas question. Tu as assisté à mon saignement de mots, à ma bourde monumentale. À mon tour de te voir sur la sellette. D'ailleurs, je suis toujours journaliste, et vous n'êtes guère plus que les instruments d'une affaire qui suit son cours étrange.

— Votre petit groupe a tué mon homonyme et neveu préféré, Bedelia, dit Michael Fonteyn.

— Mikey ? Il est mort ? Mais on ne s'attendait pas à ce qu'il survive. Ce n'est pas nous qui l'avons tué, il était mourant de toute façon. Ce n'est pas que je sois insensible. On vous l'a annoncé par téléphone ?

— Non, c'est moi qui ai appelé en premier, pour être sûr. J'avais une intuition. Il venait de mourir et je ne suis pas sûr qu'il serait mort, sinon. Vous et votre groupe jouez un jeu dangereux, Bedelia, un jeu dangereux et un jeu d'ignorants !

— Bien sûr que nous sommes ignorants. Nous sommes des pionniers et des Moissonneurs, nous explorons des régions inconnues. Mais nous allons embraser quelques personnes bien choisies. Nous allons les faire muter grâce à une onde psychique irrésistible ; le crépuscule est l'heure des rayonnements les plus propices. Et c'est ce que nous vous avons fait, Michael, c'est ça que nous vous avons fait. Nous vous avons chamboulé, et maintenant vous allez vous servir de vos talents exceptionnels pour des choses que vous avez toujours refusé de faire.

— Non, Bedelia, vous ne m'avez rien fait du tout !

— Mais si ! J'étais dans votre esprit, nous y étions tous. Vous nous avez échappé, mais nous sommes revenus par en dessous, et nous avons explosé en vous pendant que nous vous tenions.

— Non, vous ne m'avez rien fait. Je vous ai échappé, et par deux fois, maladroits ! Mais, en invoquant le même nom, vous avez tué Mikey, et vous avez probablement pénétré quelqu'un d'autre par la même occasion.

— Non. C'était bien vous. Nous étions dans votre arrière-pensée. C'est là que nous avons fait notre joyeux bordel. Vous ne vous en rendez pas encore

compte, mais ça viendra. Nous vous avons maillé, et depuis, ça tricote !

— Non, Biddy, je vous ai échappé presque entièrement. Et maintenant il faut que je trouve chez qui vous avez fait ce joyeux bordel. Le mal que vous avez fait à cette personne, il faut que je le défasse. Ce n'était pas moi, et ce n'était Mikey non plus, ou très fugitivement, et pourtant, je l'ai senti très nettement, c'était quelqu'un qui avait un rapport avec moi. Je n'arrive pas à savoir de qui il s'agit pour l'instant. Je ne crois pas avoir d'autres homonymes. Mais nos esprits se touchent, s'accordent quelque part ; c'est l'esprit d'un jeune homme, mais de qui, ça, je l'ignore. Vous ne savez pas qui vous avez mordu, Bedelia, vous êtes sûre ?

— Si, c'était vous : vous !

— Pas du tout. Vous vous attaquez à des inconnus, et à distance, au prix de leur mort peut-être. Il faut que ça cesse !

— Et ça ne cessera pas, vieux caillou ! Nous ouvrons de nouvelles routes. Nous marquons l'évolution de l'espèce. Et vous n'avez aucune idée de ce que nous nous apprêtons à faire.

— J'en ai malheureusement plus qu'une idée. Vous voulez vous mettre en mutation, ou devrais-je dire en mutilation ? Ça ne marchera pas !

— Ça marchera ! Nous avons vu le château sur la colline. Nous grimperons sur cette colline, nous serons les premiers. Nous serons les premiers surhommes, les premiers de la race à voir les choses de là-haut. Et nous ferons monter après nous le reste de l'humanité. Vous deviez être notre premier chef, Michael, mais vous nous avez déçus.

— Ne faites pas cela, Bedelia. L'un de vous en mourra. Peut-être tous !

— Et alors ? Ça en vaut la peine, non ? Méprisez-nous ! Vomissez-nous ! Mais regardez bien. De nous viendra la rédemption. Nous briserons tous les obstacles, nous les intellectualiserons, les séraphiserons, les chtoniserons, les socialiserons, les paranormaliserons, les sidéraliserons, et j'ai oublié la suite.

— Oh ! assez, Biddy ! coupa Fonteyn avec colère. Freddy, sortez-la, elle et sa logorrhée ! »

Freddy Foley sortit Bedelia Bencher de l'appartement de Michael Fonteyn. « Et ils abreuvèrent de honte leurs prophètes ! entonna Biddy avec défi au moment où la porte claquait violemment derrière elle.

— Je ne sais pas à quoi vous vous abreuvez, vous, lui dit Freddy, mais ça ne doit pas être de l'honnête gnôle de pays ! Secoue-toi, Biddy ! Ce sont des gens complètement marteaux que tu fréquentes là !

— Tu noteras, Freddy, que mes pieds ne touchent pas terre, dit Biddy quelque temps plus tard. Je marche à dix centimètres du sol. Si je le voulais, je marcherais encore plus haut, mais alors je serais trop grande pour me promener avec toi.

— Tu es trop grande pour te promener avec qui que ce soit, de toute façon. Comment se fait-il que tu viennes de trébucher en marchant en l'air ?

— Trou d'air. Oh ! Freddy ! je me sens éthérifiée, je suis une nouvelle personne, entièrement ! Et maintenant je retourne chez moi et je deviens

cosmique. Je ne cligne plus des yeux, ça fait des heures que je ne cligne plus des yeux ; je crois que le clignement de l'œil est un signe de transition chez l'homme. Je ne clignerai plus jamais des yeux. Je ne fermerai plus jamais les yeux ; plus jamais, morte ou vive. Je suis maîtresse de tous les univers et de toutes les visions. Je vais aller me peindre des bizarreries sur le blanc des yeux. Pourquoi pas ? Je n'en ai plus besoin pour voir. Je vois de partout. Pourquoi prends-tu cette allée, Freddy ? C'est l'entrée secondaire du musée municipal, par là-bas !

— Je sais. Je connais le veilleur de nuit. Je vais quelquefois discuter avec lui quand j'ai des insomnies ; et tu sais, Bidy, j'ai vraiment du mal à dormir en ce moment. Depuis que vous autres, serpents, vous me crachez aux yeux votre venin de serpent ! Et maintenant même ma petite amie s'est changée en serpent. J'aurais préféré ne jamais voir ça, Bidy !

— Mais je suis glorieuse maintenant, Freddy, je suis glorieuse et glorifiée. Je me sers déjà pas mal du jargon des Moissonneurs. Maintenant, si j'arrive à y comprendre quelque chose, j'aurai grimpé de deux pas. Je ne suis pas devenue serpent, Freddy. Bonne nuit !

— Et trouve-moi tout ce que tu pourras sur Carmody Overlure, Bidy !

— C'est d'accord, petit derrière de ver luisant ! »

Freddy cogna contre un vieux panneau de bronze à l'entrée secondaire du musée : cent dix-neuf coups longs et un bref ; c'était le code de nos amis, mais Freddy n'eut pas besoin d'aller si loin. La porte chuinta. L'ami en question était un garçon du nom de Sélim Elia, un jeune Syrien amoureux du musée. « Freddy n'arrive pas à dormir, Sélim sourit en refermant la porte et guida Fred Foley dans le hall obscur. Le jour, il dort sans problème, mais la nuit il n'y a rien à faire. Toujours poursuivi par les coquecigrues, Freddy ?

— Quelque chose comme ça. Des coquecigrues bien mortes qui n'arrêtent pas de se changer en bonshommes vivants, oui, et des serpents morts et des crapauds. Est-ce que tu t'es déjà aperçu en regardant les yeux de ta petite amie que c'étaient des yeux de crapaud, Sélim ?

— La mienne a des yeux de basilic, Freddy, ce qui est beaucoup plus sophistiqué ! Sont-ce les morts ou les vivants qui en ont après toi ce soir ?

— Précisément ceux qui n'arrivent pas se décider. Tu vois, ces travailleurs du ciboulot que Bidy fréquente, trois *Elles* tout droit sorties du roman de Haggard et trois *Borgia* du Baron Corvo. Ils font leur sauce avec de la matière grise et en sortent des impulsions psychiques. Je suis tombé sur les genoux la première fois qu'ils m'ont servi leur truc. Ce soir, ils l'ont essayé sur Mike Fonteyn. Il en a réchappé, mais leur joyeux bordel a tué son neveu et mordu quelqu'un d'autre. À l'heure qu'il est, ils mettent au point quelque chose dont il vaudrait mieux ne jamais entendre parler, et ils m'ont branché sur un type dont on ne devrait plus entendre parler non plus. Allons nous promener dans le musée. Au moins, je suis sûr qu'ici je ne rencontrerai que des morts !

— Détrompe-toi, Freddy, rien n'est mort ici. Laisse-moi t'expliquer. Il n'est pas normal que les choses restent mortes ; et il n'est sûrement pas normal que les gens restent morts. Et, ici, il faut les entendre la nuit, tous, les pierres, les os, les crânes, les corps en entier. Ils ont envie de se lever, ils n'en peuvent plus d'attendre !

— Sélim, ta mère était une chamelle en rut. Allons voir ces salles mortes. La salle aztèque, c'est celle-là ?

— Oui. Mais il n'y a jamais vraiment de tranquillité ici. Même les masques de pierre n'ont pas l'air tout à fait morts ! Regarde les yeux mauvais de celui-là, avec sa tête pas plus grosse qu'une pomme. N'approche pas trop ton doigt, tu risquerais de le perdre ! Celui-ci s'est brouillé avec une sorcière pour une fille. La sorcière l'a séduite la première et a changé le prétendant en pierre, mais ça ne l'a pas tué pour autant. Regarde, tu trouves qu'il a des yeux morts ?

— Non, mais ce n'est que du mica ou du cristal de roche serti dans de l'obsidienne. Il n'y a rien de vivant ici, si ce n'est ton imagination !

— Très bien, alors approche ton doigt, vas-y !

— Pas question ! Allons voir des choses plus mortes que ces cailloux ! »

Freddy Foley vit les poupées, les gloutons et les renardeaux empaillés, l'artisanat indien, les armures espagnoles qu'étrangement on aurait dit faites pour de petits garçons. Mais dans sa tête une piste se précisait. Il évita les trois côtés d'une certaine salle, fixant ailleurs son attention. Puis il se dirigea vers les antiquités égyptiennes, et Sélim le suivit. « Voilà, ça c'est mort, dit Freddy. On sait à quoi s'en tenir. Les mêmes objets morts jusqu'à la fin des siècles ! Ptah bénit l'Égypte !

— Oh mais j'y pense ! Nous avons une toute nouvelle pièce, Freddy ! C'est un masque *viager*, ce qui est tout à fait rare. Nous avons beaucoup de masques funéraires égyptiens, mais le nom spécifique de celui-ci, c'est masque *viager*. C'est le moulage d'un homme vivant, et c'est ce que nous avons de plus beau !

— Qui est-ce ? Je ne veux pas le voir. Où ça ?

— Derrière toi, Freddy. Nous ne l'avons que depuis deux jours. Il a été dûment authentifié avant d'arriver ici. C'est le masque de vie d'un fonctionnaire civil d'Akhnaton l'hérétique. Nous ne connaissons pas sa fonction exacte.

— Conseiller spécial du Secrétaire d'Etat, prononça Freddy Foley.

— Ah oui ? Toi aussi tu as des yeux de crapaud quand tu fais des mystères. Il est derrière toi, Freddy. Tu ne le verras jamais d'où tu es.

— Oh ! moi aussi je me débrouille sans les yeux ! De quand date-t-il, ce masque ?

— Eh bien ! Akhnaton a vécu soit dans les années 1350, soit dans les années 900 avant Jésus-Christ, d'après le comput de Vélikovsky.

— Bon ! Et comment s'appelle-t-il ?

— Ça peut se traduire par *Kir Ha Mod*, mais on n'est pas sûr des voyelles.

Personnellement, je pense qu'il faudrait transcrire ça par *Kar Ha Mod*.

— Tout à fait d'accord, répondit Fred Foley en se tournant solennellement vers le masque. Ah ! c'est bien toi ! cracha-t-il à l'objet. M'est avis que tu n'es que le masque d'un masque ! Dis-moi, Kar-je-ne-sais-quoi, sais-tu bien qui porte ce masque aujourd'hui ? Sélim, est-ce toi qui viens de me glisser un bout de papier dans la poche ?

— Non, Freddy. Je suis à trois mètres de toi. De quoi s'agit-il ? Le mystère ne te va pas !

— Le même visage trois fois, trois fois le même nom. Sélim, comment dirait-on *Overlare* en égyptien ancien ?

— *Ka Râ* je dirais, ce qui veut dire la nourriture de *Râ* et l'âme de *Râ*, et aussi *lare*, mouette. Mais *Overlare*, je ne vois pas ce que ça peut être, à part un nom propre.

— Moi non plus. Ce bout de papier, Sélim, que tu n'as pas glissé dans ma poche, me donne une certaine adresse, et me demande d'y aller tout de suite.

— Tu es journaliste. Fais ton métier ! Ça fait peut-être des heures qu'il est dans ta poche en réalité, et tu viens seulement de t'en apercevoir ! Tu l'y as peut-être mis toi-même et tu l'as oublié ! Je te connais. Mais vas-y, ce soir ou demain matin. Souviens-toi que tu ne gâches jamais un tuyau. C'est toi-même qui me l'as dit.

— J'y vais tout de suite, alors. C'est écrit qu'il faut que j'y aille tout de suite, et seul ! J'ai peur mais j'y vais. Dis donc, ces types-là parlent mexicain et ils mijotent un gros coup. Peut-être bien qu'ils vont secouer le monde, ce type-là et ceux qu'il a pris avec lui.

— Qui ça, Freddy ? Les types de ton adresse ?

— Oh non ! d'autres qui n'ont rien à voir ! Sélim, je parie qu'il y a une chose que je sais sur leur réseau qu'ils ne savent pas eux-mêmes, bien qu'ils l'aient inventé.

— Qui, les conspirateurs mexicains ?

— Non, les *Elles* et les *Borgia*, le groupe de Bidy. Quand on est branché sur le réseau mental, on y reste. S'ils se branchent sur quelqu'un d'autre, il est branché aussi. Et quelquefois je suis branché et eux non. Enfin, un nœud de vipères à la fois ; je vais à ce rendez-vous. C'est dans un quartier assez cauchemardesque, surtout à cette heure-ci, mais je connaissais le coin quand j'étais petit, et je le connais encore. Bonsoir, Sélim !

— Salut, Freddy ! Hé, à propos ! Tu n'es pas le seul à avoir remarqué que le masque et Carmody Overlare se ressemblent ! C'est même la grande plaisanterie en ce moment au musée. »

S'ILS PEUVENT TE TUER, MOI ENCORE PIRE

*Nous sommes allés plus haut, plus loin que quiconque.
Nous avons résolu des problèmes qui passaient pour
insolubles.*

*Nous avons atteint un certain niveau de stabilité,
matériellement, physiquement et humainement.
Nous avons pris un envol puissant, souple, intégré et plein
d'une fraîcheur et d'une créativité profonde pour notre
âme collective : nous avons vu, au-delà, les vastes
prairies.*

*Nous arrivons au seuil des demeures du quatrième ordre, en
cet instant mouvant d'attente fébrile et du danger le plus
extrême, haut sous un ciel tout neuf, une terre toute
neuve dans nos mains.*

Ne la lâchons pas !

MICHAEL FONTEYN,
Deuxième Causerie du Trilobe.



RED FOLEY S'ÉLANÇAIT le pas joyeux et le cœur impatient. Ce quartier de la ville l'avait toujours un peu inquiété, mais c'étaient des inquiétudes d'enfant.

Il y avait là une briqueterie autrefois. Les bureaux de la compagnie étaient toujours debout, mais les fours en forme de ruche avaient changé de locataire. C'étaient les grands brasiers de ces fours qui avaient donné à Freddy Foley, au cours de promenades nocturnes avec son père, alors qu'il n'avait pas quatre ans, sa première idée de l'Enfer. Le presserait-on de questions sur ce sujet que l'on découvrirait qu'il avait toujours de l'Enfer la même idée très concrète de fours en forme de ruches laissant apparaître un grand feu par leur œil incandescent.

Et il lui revint une histoire que lui racontait Sylvester Larker, il y a longtemps, dans laquelle un petit garçon, jeté au milieu d'un brasier, y avait

brûlé vif. Sans explication. Dans les histoires de petits garçons, on n'explique jamais rien, et on ne demande jamais d'explications. On brûla le petit garçon tout entier, sauf ses yeux, qui se transformèrent en agates. Ces mêmes agates avec lesquelles Sylvester Larker jouait aux billes. Ils jouaient entre eux et Larker, qui était un ancien champion de billes, ne perdait jamais. Un jour, il avait donné ses deux agates à Freddy.

Toute sa vie, les gens avaient donné à Freddy Foley, qui ne demandait rien, des choses de valeur : cadeaux, pouvoirs, vies, mondes, secrets.

Il y avait le puits de mine aussi à cette époque, sûrement le trou le plus profond de toute la terre. Au fond, il y avait des rails étroits, et l'on faisait descendre et monter les wagonnets au bout de câbles. On avait beau pomper le fond du puits, il était toujours plein d'eau. Un jour, un petit garçon s'y était noyé. Il avait l'âge de Freddy à ce moment-là : quatre ans. C'était la première fois qu'on lui avait laissé voir un mort.

Il y avait d'autres aspects de ce vieux quartier auxquels Freddy se sentait attaché. Les habitants du quartier avaient continué d'élever des vaches et des cochons longtemps après l'interdiction officielle. Et des pigeons – chaque famille avait ses pigeons. Rien n'expliquait l'effet sinistre que faisaient les pigeons sur Freddy ; il y avait sûrement, à l'origine, une histoire dont il ne se souvenait pas. Tout au début de la vie de ce quartier, les maisons avaient encore des granges ; les granges avaient des greniers... et les greniers abritaient toujours des pigeons.

Des chiens aussi. Les Stamford avaient des chiens, les Dugan avaient des chiens, les Collyer avaient des chiens et des chiens-chiens ; et les gars qui tenaient les laisses étaient forcément des durs. C'est comme ça et pas autrement, quelle que soit l'explication.

En bonne place au milieu de ses souvenirs, il y avait les voies ferrées. Le quartier se trouvait à la jonction de deux lignes en forme de V qui, avant d'être déplacées en ville, permettaient le triage des chargements, dans un brouhaha de sifflets : un embranchement pour l'usine d'huile de coton, un pour l'entrepôt de briques, un pour la fonderie et son feu d'enfer, un pour la chaudronnerie.

Il y avait l'inévitable terrain vague autour des voies de chemin de fer, les fondrières, les herbes folles, les bouts de champs, les lopins abandonnés, de vrais sous-bois avec de vrais ruisseaux, des falaises de craie creusées de cavernes pleines de gamins et de clochards, les anciens terrains de jeux. C'était sur ces terrains que se tenaient les foires et que s'installaient tous les cirques de passage, sauf le cirque Ringling, trop grand pour l'endroit. Entre-temps, des familles d'Indiens, de Gitans et de Mexicains venaient y vivre. Dont les Larker. Les Larker qui pouvaient être les uns ou les autres, mais qui étaient peut-être encore autre chose. Toney, qui avait l'âge de Freddy, disait qu'ils étaient Indiens, que toute la ville leur appartenait et qu'ils allaient reprendre le terrain à tout le monde ; alors, ils feraient mettre toutes les maisons par terre, et tueraient tous les gens en les laissant au soleil avec

leurs entrailles autour du cou. Le soleil desséchait les viscères et tout le monde serait étranglé.

Sylvester, qui avait deux ans de plus que Freddy, disait qu'ils étaient Mexicains et en voulait pour preuve son couteau mexicain qui avait tué seize personnes. Mais Leo Joe Larker, l'aîné, qui avait quatre ans de plus que Freddy, disait qu'ils étaient Gitans. Il disait qu'ils savaient à l'avance qui serait assassiné et qui décéderait dans l'année. Il disait, en plus, qu'ils savaient faire de la magie, et que lui-même avait ressuscité un homme. Mais le père de Freddy pensait qu'ils n'étaient qu'une bande de chiffonniers irlandais crados, les derniers de leur race, et que ce serait bon débarras pour tout le monde quand ils décampaient. Les Larker avaient une cabane avec un fond en bardeaux et une bâche pour le toit.

C'était la première fois depuis une douzaine d'années que Freddy passait par ce quartier où il avait grandi. Il savait à peu près où aller. Il avait rendez-vous avec quelqu'un dont il ne connaissait pas le nom, répondant à un appel qu'il avait reçu il ne savait comment. « *Ne parlez à personne. Rendez-vous immédiatement. Le temps presse* », disait le billet.

Si le visage du quartier avait changé, pas son caractère. Freddy savait que les durs de la ville y habitaient toujours, et que ce n'étaient plus des petits garçons. Le journaliste qu'il était savait aussi que les bars y étaient plus inquiétants et mal famés que partout ailleurs, que c'était là que les voleurs avaient pour la plupart élu domicile, que le taux de criminalité et la proportion de violence y atteignaient une ampleur scandaleuse et que l'on y racontait des histoires beaucoup plus macabres que celles que Freddy avait entendues dans son enfance.

Le quartier avait été bâti par pâtés de maisons compacts, séparés par des espaces vides. Il y avait dans les habitants quelque chose d'oriental, et quelque chose de moyenâgeux dans les pignons qui ornaient leurs habitations. Les lopins de terre abandonnés étaient toujours là, les sous-bois qui menaçaient d'envahir tout le territoire d'une brusque poussée de sève, et toujours les lampes des becs de gaz qu'il fallait remplacer au fur et à mesure qu'on les cassait.

La maison indiquée (il fallait que ce fût là, malgré l'obscurité qui empêchait de déchiffrer l'adresse) était une structure branlante de quatre étages que seule éclairait, à l'entrée, la lueur d'une cigarette. C'était un géant de la terre accroupi clignant de son petit œil rouge. Mais ce qui donna le frisson à Freddy, c'est qu'il savait qui se tenait là, et que c'était impossible. Quoique. Quelqu'un qui à neuf ans ressuscitait les morts en gardait forcément quelque chose. « Salut ! Leo Joe ! dit Freddy hardiment. Serait-ce toi en personne qui me donne rendez-vous ? »

C'était bien Leo Joe Larker qui se tenait là, invisible, l'horrible petit garçon devenu homme.

« Tu connais mon nom ? Je t'ai sous-estimé. Il faudra que je sache comment tu peux connaître mon nom alors que personne ne te l'a dit,

prononça le trou noir derrière la cigarette.

— Tu n'as pas changé, Leo Joe, à part la voix. Je t'ai connu quand nous étions petits. Mais je n'arrive pas à te voir dans cette entrée toute noire. »

Leo Joe n'avait pas changé, sauf la voix. Mais sa voix était la seule chose que l'on distinguât de lui. Si la voix de l'enfant ne se reconnaissait pas chez l'homme et si l'homme lui-même restait invisible dans l'obscurité, alors à quoi pouvait-on le reconnaître ? « Tu n'as pas changé par rapport à avant, ajouta Freddy.

— Avant quoi donc ? Ah, mais je vois ! C'est toi le petit peureux. Tu avais un chien qui s'appelait Pop-corn, dit la voix.

— Et maintenant c'est moi Freddy l'Intrépide, répondit Fred Foley. Encore une fois : est-ce avec toi que j'ai ce rendez-vous si informel ?

— Non, Foley, je ne suis qu'un intrus.

— Je préfère les entretiens directs, Leo Joe.

— Je m'inscris en premier.

— Tu t'inscris ?

— Si on te menace ce soir, de quelque façon que ce soit, et ce sera le cas, considère que j'ai la première option sur toutes ces menaces.

— Mais si ce n'est pas toi que je dois rencontrer, quel est donc ton rôle ?

— T'occupe pas de mon rôle. En haut, deux ou trois messieurs qui ne fignoient pas leur langage vont te menacer. Ils ne lésinent pas sur les menaces. Mais ils ne lésinent pas non plus quand ils passent à exécution. Ils pourraient bien te tuer, et il y a de fortes chances qu'ils le feroient. Recevoir des menaces d'une grandiloquence dépassée, c'est une chose ; mais se faire trucider de façon dépassée et grandiloquente, c'est autre chose !

— Que me veulent-ils ?

— Ils veulent que tu laisses tomber ton enquête.

— Et alors, qu'est-ce que je dois faire ?

— Il faut que tu continues, Foley. Sois inconscient, aveugle, bête et royal gaffeur, mais continue. Il se peut que tu sois assez stupide pour arriver jusqu'au bout.

— Mais alors, tu m'aideras, Leo Joe ? Je suis dans le noir complet !

— Non, je ne t'aiderai pas. Et il me semble que tu te débrouilles très bien dans le noir, ce soir. Non, il faudra que tu fasses tout toi-même ! Ce que je te dis, moi, c'est de ne pas laisser tomber. S'ils peuvent te tuer, Foley, moi, ce sera encore pire. S'ils te terrorisent, ce ne sera rien à côté de ce que je te réserve. Maintenant, monte à ton rendez-vous. Et ne sois pas en retard, ça vaudra mieux !

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Tout ce qu'ils te diront de faire, ne le fais pas. Tout ce qu'ils te diront de ne pas faire, fais-le. Mais dis ce que tu as à dire si tu veux en sortir vivant. Et ne va plus à des rendez-vous dans le noir avec des gens que tu ne connais pas !

— Si ces rendez-vous vont dans le sens de mon enquête, alors j'irai. Et

dis-moi ! Est-ce que tu vois encore les anciens copains, Leo Joe ?

— Anciens copains, connais pas ! Tu dois me prendre pour un autre. »

L'homme émergea de l'entrée, toujours drapé d'obscurité, passa devant Freddy Foley et disparut. Il ne ressemblait guère à ce qu'on aurait pu attendre de Leo Joe Larker enfant ; et il n'avait pas du tout la voix qu'il fallait. Ce sombre éclair avait révélé un homme qui pouvait être un noir. Et, rétrospectivement, cette voix en avait bien le timbre. Malgré tout, Fred Foley demeurerait convaincu que cet homme avait été Leo Joe Larker enfant.

Foley passa le seuil obscur de l'immeuble. Il monta l'escalier en tâtonnant. Sans trop de difficultés. Tous ces vieux appartements en bois étaient les mêmes ; Freddy se doutait que celui où il allait serait vide et condamné. Il savait que la seule lumière qu'il verrait serait un rai sous la porte d'une chambre au dernier étage. Il savait que la rencontre se tiendrait là, bien que le billet n'en dît rien.

Freddy vit le trait de lumière en raclant son pied sur la dernière marche. Il ouvrit la porte et entra. Il prit une chaise et se joignit aux trois hommes autour de la table. « À vous de jouer, dit Fred Foley.

— Vous posez beaucoup de questions sur un homme que l'on aurait remplacé », commença pesamment le premier.

On n'y voyait pas grand-chose. La lumière que Foley avait vu filtrer sous la porte venait d'une lampe au carbure, du genre de celles dont se servent les chasseurs. La lanterne était par terre et n'éclairait guère le visage des trois hommes. Apparemment, le confort le plus élémentaire était hors de service dans cet immeuble. « Savez-vous qu'on peut vous remplacer tout aussi facilement ? demanda le premier homme.

— Non. Si je ne me croyais pas irremplaçable, je ne m'inquiétera pas tant de ma personne. Comment peut-on me remplacer ?

— Par une autre personne du nom de Fred Foley et d'une apparence identique à la vôtre, répondit le premier homme, mais ce Fred Foley-là n'ira pas poser de questions.

— En fait, dit Freddy, je ne posais pas de questions sur un homme qu'on aurait remplacé, mais plutôt sur un homme qui en a remplacé un autre. Et c'est à ça que je m'intéresse.

— Alors, vous faites erreur sur la personne, Foley. Vous êtes dans la même situation que celui qu'on a remplacé. Demandez-vous plutôt ce qui lui est arrivé.

— Je n'y avais pas pensé. Très bien, alors je me demande ce qui lui est arrivé.

— Il a disparu, Foley, et sans laisser aucune trace. La même chose pourrait vous arriver demain, ou ce soir-même. Vous ne seriez pas, tout simplement. Vous seriez pire que mort. Et non seulement n'y aurait-il aucune trace de vous mais personne ne se demanderait où vous êtes passé. Un autre Fred Foley porterait vos vêtements et votre visage, habiterait votre corps et votre

appartement, ferait votre travail. Mais ce ne serait pas vous. Et vous ne seriez plus rien, nulle part.

— Alors il faut que j'arrête de poser des questions ?

— Il faut même que vous arrêtiez d'y penser, à vos questions ! répondit le deuxième homme assis à la table.

— Celui que l'on a remplacé n'est peut-être pas complètement perdu, hasarda Freddy. Je pourrais continuer ma petite enquête tout en étant remplacé et voir où ça mène.

— Nous ne ferons pas de mystère, dit le troisième homme assis à la table. Ça mène à la mort physique. On a vu des victimes agoniser dans des conditions assez difficiles. On a vu des exécutants y prendre un plaisir fou. Moi, ça m'amuse. Continuez votre petite enquête si ça vous chante, Foley, mais ce sera difficile d'aller récupérer votre histoire, quand vous serez de l'autre côté ! »

Foley se passa la main sur les yeux. Il n'y avait rien. Il avait cru sentir un fil de la vierge. Ces choses-là sont plutôt minces. Il en faudrait beaucoup pour en coconner un homme. Mais ce fil était usé, et flottait au bout d'une toile de vieux souvenirs.

Cette chambre, ces meublés vétustes donnaient sur les anciens terrains de jeux où avaient lieu les foires. Foley se souvint d'un numéro où un homme coupait une femme en deux. En réalité, il ne la coupait pas en deux, lui avait-on dit, il y avait un truc. Mais non, lui avait dit Leo Joe Larker (Leo Joe l'enfant qui n'était plus le même homme), il la sciait bel et bien et elle mourait. Alors, il montrait au public une dame différente. Il lui fallait bien cinq dames par jour. Freddy avait toujours préféré l'explication de Leo Joe aux histoires idiotes et sans intérêt des autres. Il avait alors demandé à Leo Joe : « Mais qu'est-ce qu'ils font de toutes les dames mortes ? » Ce qui avait entraîné une autre histoire, car on récupérait effectivement les cadavres d'une manière assez inhabituelle, et pas très pratique non plus. Il n'était pas sûr que ces trois hommes se seraient servis de cette méthode. Il aurait voulu leur demander : « Pourquoi fallait-il tuer toutes les dames ? » Mais il se ravisa : « Pourquoi faut-il tuer Fred Foley ?

— En ce qui nous concerne, c'est parce que vous avez posé trop de questions, répondit le troisième homme. Vous les avez posées à un certain nombre de personnes. Vous leur avez même parlé de quelqu'un qui fait partie de notre groupe.

— Vous devriez porter des badges !

— L'insolence n'est pas votre fort, Foley ! » dit le deuxième homme assis à la table. Il était plus mince, plus aigu et moins bavard que les autres. « Vous avez quelques tics nerveux qui montrent que vous n'êtes pas du tout du genre courageux !

— Vous ne m'apprenez rien, Messieurs. Mais j'ai aussi des coups de tête qui me donnent tellement de courage que j'en suis moi-même effrayé. Ne comptez pas sur moi pour être l'un ou l'autre. Moi, je n'y compte pas.

— Je crois que vous ne nous causerez plus d'ennuis, Foley, reprit le premier homme, de toute manière, nous ferons en sorte qu'il en soit ainsi.

— N'oubliez pas, dit le troisième homme, ça peut vous arriver demain, et ça peut aussi vous arriver ce soir ! »

La séance était levée. Fred Foley prit congé. Le rai de lumière resta un instant sous la porte après qu'il l'eut refermée. Puis il disparut. Ils éteignaient donc même la lanterne. Fred Foley descendit en tâtonnant, se cogna contre le mur d'un des paliers (finalement, ces vieux appartements n'étaient pas absolument identiques et, d'ailleurs, Freddy n'avait pas perdu l'illusion qu'il voyait dans le noir). Il franchit enfin le seuil branlant et se retrouva dans la rue sans lumière.

L'impression que lui laissaient ces hommes n'était rien en regard de l'effet que lui avait toujours fait ce quartier. Il prenait la rencontre aussi philosophiquement que les histoires du petit Larker. Mais il n'était pas tout à fait sûr que les trois hommes n'allaient pas le tuer le soir même, tout comme il n'avait jamais été sûr que Leo Joe Larker n'avait pas ressuscité un mort.

Il fit d'un pas rapide le kilomètre qui le ramenait au centre-ville, et chez lui. Il se parlait tout seul, et il parlait à quelqu'un d'autre. « *Doucement, Miguel, disait-il. On ne peut pas tout faire en une nuit. Hé ! dis donc, ça te fait tout de même une bonne petite bande déjà, hein ? Comment peut-on te joindre en cas de besoin ?* »

Il était... comment dire ? en liaison avec quelqu'un que le réseau lui avait probablement attaché. Il s'appelait Miguel et non Michael, mais Foley savait qu'il y avait un rapport entre les deux.

Sa journée n'était pas terminée. Il avait encore des questions à poser. Il ne retournerait pas chez Michael Fonteyn, qui, cette fois, l'expédierait au plus vite, c'était certain. Fred Foley avait besoin de quelqu'un qui en sût plus que Michael Fonteyn. Mais, parmi ses connaissances, il ne voyait personne pour remplir ces conditions.

Bon ! Alors, il avait besoin de quelqu'un qui connaissait des choses que même Michael Fonteyn ne connaissait pas. Bertigrew Bagley était un charlatan, un être borné et insupportable, mais il connaissait bien des choses hors des sentiers battus.

Et voilà qu'apparaissait sa rue, sa rue mal fichue et mal entretenue, à la lisière des bas quartiers. Fred Foley prit cette rue, vers l'autre de Bertigrew Bagley.

Les auteurs du réseau mental s'imaginent qu'ils émettent à sens unique comme à travers un miroir sans tain ; mais l'émission se fait bien à double sens. Et le retour peut se produire sans même que les émetteurs en sachent rien : tous ceux que le réseau touche ont eux-mêmes un certain contact les uns avec les autres, même quand les tisseurs, ou les Moissonneurs, sont en plein sommeil. Il arrivait donc à Fred Foley d'empiéter sur l'entité qu'il appelait Miguel. (Il croyait toujours qu'il s'agissait d'un fragment autonome de Michael Fonteyn. Mais Miguel, qui levait une armée pour conquérir le

monde, avait déjà huit hommes avec lui, dont trois savaient où se procurer des armes, et tout cela en une seule nuit. Fred Foley était au courant de cet épisode mais ne savait trop quoi en penser). Freddy empiétait également sur l'esprit déviant de Carmody Overlare, ce qui l'égarait aussitôt dans un marécage de perplexité.

Toutefois, à cet instant précis, une partie du réseau mental veillait encore. Elle errait dans un délire instable ; effroyable, non (car c'était l'une des *Elles* tout droit sortie de Haggard, que rien ne saurait effrayer), mais inquiétant (même pour elle, initiée et investie de pouvoirs psychiques), frustrant même, un délire touche-à-tout mal placé. « De mon corps est né un enfant, disait-elle, et je l'attendais, beau et plein de lumière. Mais ce fut un singe difforme. » (De fait, de son corps n'était né qu'un seul enfant, Bacema, une petite fille de douze ans maintenant, mais qui n'était en somme qu'une projection de son image.)

« Je me demande si les gens verront que c'est un singe difforme, disait-elle encore. Beaucoup de bébés ont l'air de singes difformes, et les gens restent polis. Oui, je sais, je pourrais en parler, avoir confiance en moi, l'assumer ; mais il vaudrait peut-être mieux détruire cet enfant, et en mettre au monde un nouveau demain. Mais, avant cela, je vivrai de grandes choses et l'enfant que je mettrai au monde demain soir sera beau et plein de lumière. »

(Cette Elle, c'était la mince jeune femme pâle ou couleur de lune, aux cheveux de cendre que Burne-Jones a représentée sous divers aspects. Elle était Letitia Bauer, celle des Moissonneurs qui voulait du danger : mais elle-même n'était pas tout à fait assurée d'être sûre.)

Et l'ours mal léché pénétra l'esprit de Freddy. Peut-être parce que Freddy approchait de son antre ; ou peut-être l'ours mal léché était-il une cible du réseau mental. C'était bien le genre de personne avec qui les Moissonneurs pouvaient avoir envie de s'amuser, tout comme ils s'étaient amusés avec Freddy.

Deux cerveaux lourds et tassés dans deux récipients si différents. Michael Fonteyn était l'image même de la distinction, de la courtoisie, du savoir-vivre ; il avait l'allure et la voix racées, il jouissait de la considération générale : un carafon de style. Bertigrew Bagley était gras et sans manières ; il avait mal vieilli, il était chauve et hirsute en même temps, il avait les yeux chassieux et la bouche pleine de chicots jaunes ; il avait mauvaise réputation, il était violent, il était vulgaire : un pot de terre, et fêlé encore. Mais il savait des choses que même Michael Fonteyn ne savait pas.

Fred Foley lui avait déjà rendu visite, en tant que journaliste, pour confirmer les horribles rumeurs qui circulaient sur son compte. Il n'avait pu les confirmer, et ce rougeaud de vieux fou n'avait pas eu ce qu'il méritait.

Freddy descendit les trois marches et cogna contre la lourde porte. Il savait (et frissonna à ce souvenir) qu'une autre volée de marches descendait de l'autre côté. Il cogna plus fort avec le sentiment qu'on ne l'entendrait jamais. Il se souvint que toutes les portes du repaire de Bagley étaient blindées d'acier, isolées et renforcées de longues barres de fer. Il se souvint aussi d'autre chose. Il s'éclaira d'une allumette, et en effet, la plaque était toujours là : BON DIEU DE PORTE ELLE EST PAS FERMÉE ! ENTREZ.

Freddy poussa le lourd battant en tremblant. Freddy l'Intrépide avait peur de certaines petites choses qui l'avaient déjà mordu. Il avança prudemment, tout en sachant que ça ne servirait à rien. Il évita quelque chose qui roulait, et glissa sur une autre chose. Fred Foley culbuta au bas des marches.

Il jura, mais sans humeur. Aller voir Bagley, c'était toujours une aventure. Il faisait noir et il faisait vide. Puis il fit clair-obscur, et le bonhomme apparut : il emplit l'espace et son rire sonna comme le rire d'un troupeau d'hippopotames ; il se glissa sur une chaise faite d'un demi-tonneau, et s'engonça derrière une table en palettes de bois. « De tous ceux qui viennent me voir, c'est vous qui vous en sortez le mieux, Foley ! beugla Bagley. Un gars qui dégringole comme ça dans les escaliers ne peut pas être tout à fait mauvais.

— C'était un piège ! jappa Foley, qui, en réalité, se sentait jubiler et savait très bien qu'il n'avait rien de cassé. Les escaliers, ça doit rester dégagés.

— Justement non. Les marches, c'est fait pour mettre des choses dessus. Je réclame le droit aux escaliers encombrés ; rien de tel que des marches pour trier les choses. Il faut se servir de ses yeux, Foley, même dans le noir ! À quoi ça rime de venir ici sans rendez-vous ?

Bagley était un pot fêlé, mais pas n'importe quel pot. C'était un géant grotesque, un goguenot gothique. Et à côté de lui, toujours, qui vous surveillait du coin de l'œil, le chien simiesque, l'esprit jaseur, gardien de Bagley. Freddy ne voyait jamais la créature en face, mais seulement son clin d'œil amical. Car la créature aimait bien Fred Foley. Ce génie ni homme ni bête passait au travers des murs et du dehors au dedans sans plus de difficultés. « Il vous faudrait de la lumière pour que vous sachiez au moins où il va, dit Freddy.

— La lumière que j'ai me suffit. Alors, à quoi ça rime de venir ici sans rendez-vous ?

— Vous m'auriez donné rendez-vous si je vous l'avais demandé ?

— Bien sûr que non. Ventrebieu de petit bonhomme ! Mais je n'avais pas vu que vous aviez une bouteille ! Il fallait l'annoncer avant de descendre. Vous auriez pu la casser en tombant ! »

Ce Bagley avait une érudition prodigieuse (bien qu'en général le mot ne s'appliquât guère au genre de choses qu'il connaissait), un esprit fécond, un génie de l'invective qui avait laissé son tissu cicatriciel sur les grands et les presque grands d'une génération et demie, un mépris échevelé de l'espèce humaine, qui n'excluait que quelques privilégiés de façon éphémère, et un

amour profond pour la ribote. On se souviendra qu'il avait écrit sous les initiales de B.B.B. (on l'appelait Bagley les Belles Bacchantes à cause de son système pileux) avant de tomber dans un discrédit total. « Alors, qu'est-ce que vous cherchez, Foley ? » Foley venait d'ouvrir la bouteille et avait approché une espèce de chaise à vache de la table en palettes. « Vous êtes déjà venu ici en journaliste tordu pour me pendre avec une mauvaise corde. Et maintenant j'ai idée que vous êtes acoquiné avec un groupe qui a voulu me cambrioler le cerveau. C'est impossible. J'ai aussi mis des barres de fer pour me renforcer le cerveau. Qu'est-ce que vous cherchez ? Je vous le demande. Vous ne m'aimez pas assez pour venir sans raison.

— J'ai une raison, Bagley, dit Freddy. Vous aviez un vieux cheval de bataille dans le temps, qui a fait s'esclaffer tout le monde et vous a valu votre vie publique : le Grand Tireur de Ficelles de l'Histoire. Un vrai pur-sang. Eh bien ! me voilà sur le même cheval...

— Vous êtes sûr de savoir le monter du bon côté ?

— Non.

— Parce que moi non plus je ne le savais pas. C'est une haridelle à deux croupes. Je n'ai jamais pu trouver la tête.

— Est-ce que vous avez jamais été sûr de quoi que ce soit, Bagley ?

— Je l'ai cru à un moment. Maintenant, je ne sais plus. Je crois que j'étais arrivé pas loin de quelque chose, mais j'ai dû faire erreur sur la forme, la taille, la couleur, et les raisons.

— Est-ce que vous avez déjà eu quelque chose sur Carmody Overlare ?

— Lui ? Non. Il s'est levé à l'horizon quand moi j'étais déjà couché. Mais il est marqué, comme les autres. Et ce n'est pas un cliché. Vous avez entendu parler du sourire archaïque et tout ça. Et bien, laissez-moi vous dire qu'il existe bel et bien une oreille archaïque. Lui l'a, et presque tous les autres. Les documents montrent que c'est le seul appendice de toute l'histoire de l'homme qui ait évolué. Ce serait plus net, évidemment, si l'oreille laissait un squelette ou quelque chose comme ça. Mais il y a du Bacchus dans cette oreille, et tous les récidivistes ont l'oreille en question.

Je vois en parlant, Foley, que vous me regardez d'un air que je commence à connaître ; on m'a souvent regardé comme ça. Quand j'ai tout laissé tomber et que je me suis retiré. Je suis allé voir un médecin, le moins charlatan que j'aie pu trouver. Je lui ai demandé de m'examiner des pieds à la tête (en lui disant que je ne savais pas de quel côté au juste j'avais le ciboulot) et de me dire franchement si j'étais fou. Il m'a tout regardé, dans la caboche et dans le corps, très consciencieusement, et, quand il s'est arrêté, je lui ai demandé le résultat. Je lui ai demandé : *Alors, je suis fou ?* Et il m'a répondu : *L'un de nous deux en tout cas, Bagley, l'un de nous deux l'est.* C'est bien le diagnostic le plus juste qu'on ait jamais rendu.

— Je me demandais s'il n'existait pas aussi un regard archaïque.

— En effet, et vous venez de l'avoir. Le scepticisme séculaire. Vous travaillez sur quelle partie du cheval, Foley ?

— Les fausses côtes, je crois bien. Vous aviez émis l'idée qu'un certain type d'homme à contre-courant réapparaissait toujours dans l'histoire et vous vouliez bien être pendu par les pouces si ce n'était pas tout simplement parce que certains individus repassaient dans l'histoire.

— Oui, j'avais eu cette idée et, pour ça, j'ai été crucifié la tête en bas comme Saint Pierre. J'ai bien fait de ne pas le crier sur les toits. C'est quoi votre question, Foley ?

— Aviez-vous élaboré une conception ou une théorie plus précise pour aller avec vos divagations ?

— Il y a plusieurs théories. Celle de la réincarnation me paraissait la plus probable. J'ai mis au point tout un volume de tables, mais ça ne colle vraiment que si je les fais coller. Je leur ai même appliqué ce que j'appelle l'ajustement épicyclique. En astronomie ptolémaïque, quand on s'est aperçu que les planètes ne se conduisaient pas comme si la Terre était le centre du monde, il a fallu considérer leurs trajectoires comme de petits cercles centrés sur de grands cercles. Il fallait consolider la théorie.

Quand je me suis aperçu que la réincarnation chronique n'était pas la réponse à la réapparition d'êtres pervers, il a fallu que j'ajoute à ma théorie un grotesque appendice. Un être maléfique meurt : il est suivi d'un autre être maléfique qui lui ressemble d'une façon frappante. Mais les morts et les naissances ne coïncident pas.

Dans tout mon volume de tables, je n'ai que six cases qui collent à peu près. Et encore, il faut jongler sur une semaine avec une certaine marge d'erreur. J'ai donc envisagé cette hypothèse que le mort ne se réincarne pas forcément à la naissance de l'enfant, ou sa conception (car j'ai aussi travaillé sur cette hypothèse), mais peut très bien se manifester dans l'enfance, ou à l'âge de raison, ou même plus tard.

— Des dernières années de la jeunesse à l'âge mûr ?

— Vous voulez parler de Carmody Overlare ? Je ne sais pas. Le passage est un peu tardif, mais il en est qui se font encore plus tard. J'ai beau la consolider, ma théorie reste très bancal. Vous ne pouvez pas vous offrir du whisky mieux que ça, non ?

— Non. Mais vous êtes toujours convaincu qu'il y a quelque chose qui tient debout dans votre théorie ?

— Je suis convaincu que certains êtres maléfiques ressurgissent dans l'histoire de l'humanité avec leur propre personnalité. Je cherche toujours l'explication. Je crois comprendre que vous avez mordillé au même hameçon ?

— Vous êtes convaincu qu'ils sont maléfiques ? Tous ?

— Certainement. Quel besoin un être bienveillant aurait-il de revenir ? Ceux-là, ils sont malfaisants jusqu'à la moelle. Cet Overlare que vous suivez à la trace, vous devez bien voir que son influence est maléfique ?

— Pas du tout. J'espérais que ces génies réincarnés pourraient avoir une influence bénéfique. Il y a longtemps que j'attends quelque chose qui

justifierait mes espérances.

— Foley, mon vieux, mais c'est de l'engeance de crapule, ce gars-là !

— Vous savez, Bagley, que vos vues n'ont jamais eu de succès, même lorsque vous étiez au sommet de votre carrière. Et maintenant il n'y a plus que vous dans votre parti !

— Oh non ! Nous sommes partout, et chacun de nous en vaut mille autres !

— Overlare est un brillant fleuron de la tradition humaniste...

— Dont le seul nom ferait rater une couvée de singes derrière un mur.

— Je crois comprendre ce qui vous rend si peu populaire, Bagley. Mais ce qui m'intéresse pour l'instant, ce sont surtout les réapparitions. Je n'ai pas cherché à en analyser les effets.

— Foley, mon toutou ne tient plus en place, dehors. Quelqu'un en a après vous, ou après moi. On m'a déjà passé à tabac cette semaine, et je crois que ça fait le compte ; je suppose donc que c'est après vous qu'on en a. Ne vous faites pas tuer trop vite, Foley, vous n'êtes qu'un chien battu et une honte pour l'Irlande. Je vous jetterais dans l'escalier si on n'était pas déjà en bas des marches. Alors asseyez-vous tranquillement, finissez la bouteille et filez. Vous n'êtes peut-être pas tout à fait irrécupérable. Une fois que vous aurez commencé à fouiller les choses, vous en apprendrez sur leur nature. Quand vous aurez le nez dans leur pourriture, dans leur incurable lèpre, vous verrez aussi que leur façade est toujours la même : la respectabilité. Mais si vous allez jusqu'au bout, vous n'aurez plus rien de respectable. On vous collera une étiquette, comme à moi, et vous verrez à quel point leur organisation est solide. Et vous verrez qu'il est presque impossible que leurs chefs aient atteint un tel niveau en une seule vie. En remontant la filière, vous tomberez sur un homme et, toujours, vous retomberez sur lui : alors, vous saurez que c'est le même comme deux et deux font quatre. Ensuite, vous vous demanderez (pour ça, oui, vous vous le demanderez !) combien ils sont. Quelle est l'envergure de cette confrérie surnaturelle. On trouve dans l'histoire une centaine de périodes où l'homme est resté privé de Grâce et de Lumière. À chacune de ces périodes correspond un de ces êtres maléfiques. Qui les dirige ? Et pourquoi pratiquent-ils l'obscurantisme tout en n'ayant à la bouche que les mots de Progrès et d'Épanouissement ?

— Vous y croyez, à ces confréries surnaturelles, hein Bagley ?

— Étant donné que je suis moi-même membre d'une de ces confréries, j'ai tout intérêt à y croire !

— Eh bien ! je ne crois pas qu'ils soient maléfiques ou même pluriels. Un homme qui a vécu trop longtemps, ou de trop nombreuses fois, j'en connais un. Mais avec vous, Bagley, il faut toujours que tout soit noir ou blanc.

— Hé ! c'est joli ce que vous venez de dire là, Foley ! Attendez que je note ça. Et bien ! j'ai dans ma collection des hommes qui ont vécu une douzaine de fois. Je ne vois pas tout en noir et blanc. Je vois la plupart des choses dans les quatre ou cinq couleurs ou forces essentielles. Au milieu évidemment, ce

vermisseau malodorant qu'on appelle l'homme ordinaire. Il a la couleur de la boue. Et, tout autour de lui, quatre ordres de créatures l'assaillent en disant qu'ils l'aiment, mais le seul ordre qui l'aime vraiment, c'est celui auquel j'appartiens. Dites-moi, Foley, est-ce que ce soir quelqu'un vous a demandé d'arrêter de poser de questions ?

— Oui, mais c'est non ! Mes questions, je les poserai jusqu'à ce que ma langue en tombe !

— Gamin, vous êtes en danger. Moi, j'ai toujours réussi à leur échapper ou à les contrer, mais vous, vous n'êtes pas assez futé !

— Je suis bien assez futé comme ça, Bagley. Quels sont ces quatre ordres de créatures ?

— Oh ! Tout ça, c'est de l'allégorie, mon garçon, ça dépasse l'entendement du *plat Terrien* ! Et croyez-moi Foley, il n'y a pas plus méprisant que ce terme de *plat Terrien*. On s'imagine souvent que les gens du haut Moyen-Âge croyaient que la terre était plate. C'est faux ! Non, ce sont les fiers de maintenant qui ont trouvé réponse à tout en aplatissant le monde. Qu'est-ce qui ne va pas dans le monde, et pourquoi la vie ne vaut-elle pas la peine d'y être vécue ? Parce qu'il est plat, voilà pourquoi. Foley, j'ai encore une petite pièce sous ce plancher peu accueillant. Elle est noire et inondée, mais elle a un lit de camp. Allez-y, ils vous cherchent ce soir. Je connais ça. S'ils viennent ici, c'est moi qu'ils travailleront au corps, et on m'a travaillé au corps plus souvent qu'à mon tour. Seulement vous, ils vous tueront s'ils vous trouvent ici. Ça voudrait dire que vous continuez à poser des questions.

— Bon Dieu ! gros père, mes questions je les poserai, et sans me cacher ! Maintenant, parlez-moi de ces quatre ordres de créatures. Je ne suis pas idiot ! C'est simplement une impression définitive que je laisse !

— Eh bien ! les quatre ordres de créatures qui entourent le Château sont les Pythons, les Crapauds, les Blaireaux et les Faucons antaniers.

— Oh là là ! Quelle embrouille ! Débrouillez-moi ça, Bagley. D'où sortez-vous ce charabia ?

— C'est une connaissance séculaire que je détiens de ma position et de ma propre personne, toutes deux séculaires. Par ailleurs, on en trouve les traces dans l'œuvre d'Anarcharsis Cloots, qui était des nôtres. Il vient aussi en partie des trésors d'une certaine Teresa Cepeda, qui est née un peu après la mort de Christophe Colomb. Lui n'a découvert que des continents ; elle, elle a découvert le Château lui-même. Son aventure aussi nous vient d'Espagne, et la dernière des balances en tiendra compte. Saviez-vous qu'au Jugement Dernier les nations seront jugées tout comme les personnes ? Elle sera jugée pour l'Espagne.

— Si je n'étais pas sûr de trouver une graine dans votre coquille, de temps en temps, je vous laisserais tomber, Bagley. Moi, par exemple, je fais partie de quel ordre ? Et vous ?

— Vous, vous faites partie des Vermisseaux Malodorants, Foley, vous êtes un *homo vulgus et simplex*. Moi, je suis un Blaireau.

— Je ne vous le fais pas dire, vieux raseur. Bon ! Et les autres ?

— Vos amis les farfouilleurs, les cambrioleurs de cerveaux, comment s'appellent-ils déjà ? Les trameurs de mental, les Moissonneurs, eux, Foley, ce sont des Pythons. Mais n'oubliez jamais que les Pythons sont des prophètes. Je ne sais pas pourquoi. Ça n'a pas l'air très juste ; le don de prophétie devrait appartenir à des créatures plus nobles. Les Pythons s'appellent quelquefois *Intelligentsia*, quelquefois gnostiques. Ils n'ont rien de savant, ce sont des niais. Mais c'est la tradition qui veut ça, les niais foncent et, en fonçant, ils font des remous. Souvenez-vous d'abord que ce sont des Serpents ; et souvenez-vous ensuite que ce sont des Serpents prophétiques.

— Vous avez peut-être raison pour les deux, Bagley. Mais ce qui m'intéresse toujours autant, c'est l'homme, ou les hommes qui vivent plus d'une fois, ou qui en ont l'air. Est-ce que vous les rangez dans vos créatures ?

— Certainement. Les Revenants sont les Crapauds. Ils dorment ou meurent sous les pierres pendant des années, des siècles, après quoi ils surgissent de sous leurs pierres. Mais il existe une légende, ou un mythe du Crapaud avec une pierre précieuse dans la tête. Nos transmigrés ont bien cette pierre précieuse, et c'est peut-être la pierre de la connaissance. Ils ont cet éclat tout comme les Pythons ont le don de prophétie ; si seulement nous avions la même chose !

— Bon ! Et les Blaireaux ? Parlez-moi des Blaireaux. Puisque vous en êtes.

— Foley, il faudrait des heures pour vous parler de nous. Nous nous retranchons sous terre et nous sommes les maîtres d'un vaste empire. Je ne plaisante pas. C'est le seul authentique ; mais si je vous en livrais tous les secrets, pour vous ce ne serait toujours qu'un ensemble de loges ou de sectes bizarres, ou de conventions ridicules. À l'image de votre gouvernement et de votre monde chimériques, qui fonctionnent ainsi. Foley, il existe toute une gamme de mondes alternatifs. C'est selon l'angle de vision. Il y a un double reflet. Je n'accepte pas le vôtre et vous n'accepteriez sûrement pas le mien. Mais je dis que le mien est vivant et que l'on peut encore y choisir sa voie temporelle en connaissance de cause. L'œil aux rayons X, Foley, l'œil spectral, l'œil de mouche, chair d'ombre et or blanc de l'air. Halo. Aura. Auréole.

— Comme disait votre médecin, Bagley, l'un de nous deux est cinglé !

— Vous ne pouvez rien voir de mon univers, Foley. Ce que vous voyez, ce dont vous entendez parler, ce sont des pays de tous les jours, mais des entités politiques comme la Grande Arménie, la Grande Irlande, les connaissez-vous ? Connaissez-vous la Chrétienté Toujours Vivante ? Savez-vous qui sont les actuels Gouvernants Retranchés du Droit ?

— Dites, Bagley, dites. Je ferai le papier que je voulais faire sur vous il y a un an, et finalement Tankersley ne me renverra pas pour avoir mis les pieds dans le plat de Carmody. Qui gouverne, Bagley ?

— Moi, entre autres. Je suis le patrick de Tulsa. La Congrégation des

patrick est un réseau complexe : elle a ses exarques, ses crolls, ses autocrates, ses larks, ses aloys, ses patriarches, et ainsi de suite jusqu'à l'empereur en personne.

— Ça fait riche tout ça, Bagley. Alors dites-moi, qui est l'empereur ?

— Je suis au regret de vous avouer que le poste est vacant depuis plus de mille ans. Mais il existe bien une instance suprême, bien qu'elle ne soit pas représentée.

— Misère ! Très bien, j'avalerai donc la bestiole jusqu'au croupion ! Les Faucons antaniers, qu'est-ce que c'est ?

— Foley, vous ne devriez pas avoir à le demander. Vous êtes une combinaison rare ; vous avez la simplicité d'esprit et la complexité du regard qui voit aux cinq premiers niveaux. Le Faucon antanier est plus reptilien d'allure que les reptiles eux-mêmes. Mais, parfois, il grandit, il mue, il vole. À son meilleur, il n'est pour moi que médiocre : ce sont les Croisades, c'est l'Empire ottoman (un intrus) ; c'est une autorité solide, mais obtuse. Au pire, c'est le fascisme. Mais il ne mue que par réaction : j'en vois un bon exemple à l'heure actuelle. Curieusement, c'est de vous que je tiens ça. Cette fièvre s'est emparée d'un jeune homme pas plus tard qu'hier soir. Il a déjà vingt-cinq hommes avec lui. Il serait même capable de faire décoller le Faucon. Il me vient sous le nom de Miguel. C'est bien ça ?

— Je crois, oui. J'allais vous laisser tomber. Mais je vais encore rester un petit moment. Vous m'avez pris ça dans la tête bien proprement, bien que je ne sache même pas qui l'y a mis. Je crois en effet qu'il essaie de lever une armée du fond de sa cambrousse, mais je ne sais ni qui il est ni où il est. Et vous ?

— Non, mais je sais que l'instant est propice pour la réaction, la mue. Il doit probablement y avoir une centaine de mouvements de ce genre qui démarrent dans le monde à l'heure actuelle. L'un d'eux tiendra bon et secouera le monde comme un prunier ; c'est une question de mois, de jours peut-être. Ce qui ne nous avance à rien, malheureusement. Foley, la bouteille est vide, il va falloir partir. Si je vous ai toléré jusqu'ici, c'était uniquement à cause d'elle.

— Je m'en vais. Quand même, dites-moi, gros père, que veut dire patrick, comme titre, pas comme nom.

— Ça veut dire patricien, comme titre et comme nom.

— Bagley, vous n'êtes pas normal.

— Pas toujours, mais plus souvent que la plupart. J'essaie de vivre selon certaines normes, au carreau, dans un cadre. En latin, *norma*, la norme, veut dire aussi équerre.

— Et moi, Bagley, je dis que vous ne cadrez pas. Le mot pour ça, c'est bien *a-normal*, non ?

— Un mot comme un autre. Moi, je me sens *é-norme*.

— Ça oui. Bagley... Non, rien. » Foley remonta les escaliers en désordre et passa la porte, laissant là l'impossible ou l'énorme Bertigrew Bagley, par

ailleurs patrick de Tulsa dans son monde alternatif. Le coin de son œil accrocha une dernière fois le chien simiesque, par ailleurs esprit jaseur, gardien de Bagley. La créature lui fit un joyeux pied de nez, puis le salut levantin, puis le salut africain.

Les esprits jaseurs sont des esprits vulgaires. Un effet de la lumière, bien sûr, ou de l'imagination, et pourtant il y avait là quelque chose, et qui était en accord avec Fred Foley. Et cette chose serait restée entièrement invisible à de plus simples que lui, même du coin de l'œil.

Le renard vélocé sautait par les rues sombres, magnifique de sensibilité. Foley appartenait depuis peu à un réseau mental ; il voyait de partout. Et heureusement ! Une voiture gronda tous feux éteints dans la rue, le poursuivit sur le trottoir ; elle le manqua, percuta un mur, et des hommes en surgirent. Alors, il s'enfuit par une brèche, au bout d'un chemin, de l'autre côté d'une barrière, tout en haut d'un escalier de secours par les toits, plus loin, plus loin. Freddy était peut-être un simple d'esprit, mais un simple d'esprit agile. Ce n'est pas ce soir-là qu'on le prendrait.

Il les sema, et continua à détalé pour le plaisir. Ils étaient tombés dans la gueule du loup (ils l'attendaient à sa porte, si près qu'ils l'eurent presque au bout des doigts). Lui se tenait au fond d'une obscurité familière, autour d'un petit pâté de maisons tout près de l'entrée du Journal. Dans la compagnie nocturne de ses pairs, il y avait trop de gardiens ensommeillés et de travailleurs du matin pour qu'on vînt l'y poursuivre.

Mais on en avait après Foley, et on ne plaisantait pas !

LE MENTEUR SUR LA MONTAGNE

*Le Python est racé ;
Ce n'est pas un serpent ordinaire.
Il dit ses prophéties sur un très doux divan
Et dans une guérite, comme en ont les voyants.*

*Le petit Faucon, duveteux et nu,
Se débat dans des liens ténus.
Gare au Faucon rêveur
S'il lui pousse des plumes.*

*Le Crapaud fait le mort,
Hors-la-loi sous la terre, avant le renouveau.
Dans sa tête un bijou,
Qui lui fait grande douleur.*

*Le Blaireau est rusé ;
Il se joue bien des chiens. Contre les forces il lutte,
Comme un roc affermi, dans les marais fangeux ;
Il vit en ses châteaux, dont il est le patrick.*

AUDIFAX O'HANLON,
Nouveau Bestiaire.



ANKERSLEY DÉCOUVRIT FRED FOLEY VERS MIDI, renversé sur une chaise, la bouche béante d'un sommeil profond. Le Tank fit tomber la chaise d'un coup de pied. « Alors, Foley, toujours dans les plates-bandes d'Overlare ? lança-t-il de ses foudres toutes paternelles.

— Toujours, oui. Freddy était encore sous le choc. Le réveil avait été brusque, mais pas désagréable. Je vous demande l'autorisation de continuer...

— Laissez tomber pour aujourd'hui, Foley. Ça attendra. Vous prenez tout de suite l'avion pour San Antonio. Vous trouverez bien un coucou de là à Del Rio. Ensuite, courez comme un fou à Vinegaroon. Il se passe là-bas des choses si démesurées qu'il n'y a que vous pour y comprendre quelque chose.

Moi, j'abandonne !

— Oh ! c'est Miguel qui tâte le terrain, c'est tout ! dit Freddy. Je crois qu'il a l'intention d'occuper une ville des États-Unis pendant une heure ou deux, le temps de se faire connaître et d'avoir son nom dans les journaux. Il n'a que vingt-sept hommes, il ne peut pas faire grand-chose avec ça.

— Et qui, nom d'un petit bonhomme en bois ! Qui est Miguel ?

— Sais pas exactement ; pas assez en tout cas pour en parler.

— Vous avez passé huit heures sur cette chaise, on me l'a dit. Comment pouvez-vous savoir ce qui vient de se passer à Vinegaroon, au Texas, il n'y a pas une heure ? Oui ou non, savez-vous quelque chose ?

— Oui, je vous l'ai dit : Miguel a pris la ville avec vingt-sept Mexicains. Mais ce n'est pas sérieux. C'est uniquement pour faire parler de lui et parce qu'au Mexique ça lui servira d'avoir pris une ville américaine. Il sera retourné au Mexique avant mon arrivée là-bas. N'empêche que j'aurais quand même bien voulu le voir.

— Foley, comment pouvez-vous être au courant d'une chose aussi saugrenue, alors que vous dormiez ? Je ne sais pas ce que c'est, mais ça vient de se passer, ou ça se passe encore. Comment avez-vous appris cela ?

— C'est que je travaille tout le temps, M. Tankersley, même quand je dors. Je parie que je suis le journaliste le plus sous-estimé du Journal.

— Filez là-bas et trouvez-moi ce qui s'est passé, Foley, et tout de suite ! Je n'arrive pas à croire ces dépêches délirantes. Pendant que vous serez dans la région, voyez donc ce que vous pourrez tirer de cet ermite-là, un dénommé O'Claire. Je ne sais pas très bien à quelle distance il est de Vinegaroon. D'ailleurs, personne ne sait très bien où il habite. Trouvez-le quand même, si ce n'est pas trop loin. Je crois que dans le genre roi des hurluberlus...

— Non, c'est un patrick, M. Tankersley, pas un roi. Je ne suis pas sûr qu'ils aient des rois dans leur système. Rien d'autre, M. Tankersley ?

— C'est tout, Foley. Si ! Vous devriez quand même vous décoller les fesses de par terre ! J'ai tendance à ne pas faire confiance aux allongés.

— Compris, patron », répondit Fred Foley.

Il se leva et prit son vol pour San Antonio. De San Antonio à Pumpville, il voyagea dans un avion particulier en compagnie d'un jeune homme qui s'appelait Donald R. Clark. Donald R. vendait des ordinateurs, et il y avait près de Pumpville un gros propriétaire susceptible de lui en acheter un. À Pumpville, Foley fit dans un hélicoptère de l'armée les quelques kilomètres qui le séparaient de Vinegaroon. Il avait voyagé deux heures en tout.

Vinegaroon grouillait de soldats. « Hé ! les gars ! Vous arrivez après la bataille ? » plaisantaient les Mexicains, goguenards. L'invasion de leur ville avait bien plu aux Mexicains. Elle leur redonnait un peu de prestige. Quant aux Texans de Vinegaroon, ils se grattaient la tête, sans plus.

« Impossible de savoir ce qu'ils voulaient. Ils sont arrivés, une bonne poignée, peut-être bien deux, armés de vieux fusils. Ils ont dit qu'ils allaient occuper l'hôtel de ville. Y en a pas. Ils ont dit qu'ils allaient occuper la

station de radio. Y en a pas non plus. *Nom de Dieu ! On se croirait au Mexique !* qu'ils ont dit. Alors ils ont annoncé qu'ils allaient occuper la poste et le téléphone. *La poste et le téléphone, c'est moi !* leur a dit Miss Villareal. *Ce sont mes deux pièces de devant. Venez donc occuper.* Elle s'est mise à parler mexicain avec eux et ils sont rentrés. En sortant, ils ont tiré des coups de feu en l'air et chanté des chansons. On a demandé à Miss Villareal : *Qu'est-ce qui s'est passé, à l'intérieur ?* et elle a répondu : *Le chef, Miguel, m'a acheté un timbre à six cents, et il m'a nommée alcade. Maintenant, je suis alcade, maire de Vinegaroon.* Qu'elle reste maire si ça lui chante. Moi, je suis le maire élu et je suis censé toucher cent dollars par an pour ça, mais on ne voit jamais l'argent. Y a pas de trésorerie. »

Le Texan qui racontait ces événements à Fred Foley n'avait pas l'air autrement préoccupé. « C'est peut-être une fête mexicaine qu'on ne connaît pas, ajouta-t-il. C'est peut-être une commémoration ou une reconstitution historique. Quoique les Mexicains de chez nous n'aient jamais entendu dire que c'était un jour spécial. Dites, écrivez ça en gros, hein ? Faites-en une vraie invasion ! Il ne faut pas que ça ait l'air d'une blague. Ça nous amènera deux ou trois touristes, si vous nous en faites une invasion. »

Un colonel de l'armée voulait qu'on lui décrivît le chef, et quelques habitants en avaient fait un portrait. « Je dessine mieux que tous ces gens-là ! » dit Freddy. Et il dessina le vrai visage de Miguel. Et les gens s'exclamèrent : « Oui, c'est bien lui. » Freddy suivit Miss Villareal dans ses deux pièces de devant. Le télégraphe, c'était elle aussi. Ils expédièrent ensemble le papier au journal.

Un homme grand et bronzé s'adressa à Freddy : « Venez donc passer un moment chez moi, dit-il, je parie que vous n'avez jamais rien vu de pareil !

— Savez-vous par hasard où je pourrais trouver un ermite du nom de O'Claire ?

— C'est moi, » répondit l'homme, et Freddy monta dans sa camionnette. Tout tombait à pic pour Freddy ce jour-là. Comme toujours quand il était sur une affaire. Fred Foley était un simple d'esprit, mais un simple d'esprit pour qui tout tombait à pic.

Ils chevauchèrent dans les armoises, la sauge et la bouteloue. Cet O'Claire était très enjoué et parlait comme le pays, à perte de vue, sans avoir l'air d'en dire plus que ce qu'il disait. Il était fort, doré de peau et de cheveux. Il était soit d'âge mûr, soit sans âge.

La camionnette avançait comme un caboteur, couvrant des distances éperdues sans broncher ; à un certain moment, le mouvement changea et le caboteur tangua comme dans un mascaret. Freddy vit qu'ils n'étaient plus sur la route, mais que la piste n'était pas si défoncée que ça. Les touffes d'herbe compensaient l'inégalité du sol. La bouteloue poussait plus dense et plus haut, et l'armoise proliférait ; le terrain s'annonçait broussailleux et le navire escaladait un à-pic, ouvrant et labourant son chemin. O'Claire

l'enjoué devint tout à coup inquiétant et musqué, sans perdre pour autant de sa gouaille. « Ici, je suis complètement autonome, disait notre homme, je n'ai pas besoin du monde, pas du tout, et le monde estime qu'il n'a pas besoin de moi. Je suis tout. Je suis tout ce dont j'ai besoin. Et je me débrouille mieux sans le monde que le monde ne se débrouille sans moi.

— Personne ne peut se débrouiller sans le monde, répondit Freddy. Le terrain s'annonçait miné. C'était la seule pensée que Freddy eût jamais émise de sa vie.

— Pour ce qu'il me faut en attendre, durant mon exil, je suis complètement autonome, reprit O'Claire. Et il le faut, il faut donner un exemple au reste du monde.

— Et combien de temps doit durer votre exil, M. O'Claire ?

— Oh ! Toute ma vie jusqu'à présent, et probablement toute ma vie à venir ! Regardez le monde qui se tasse, là. Moi, je campe à sa porte. Et le monde a peur de regarder par sa porte. Il sait que je suis là.

— Il est possible que vous ne compreniez pas le monde, dit Freddy. C'était la deuxième pensée qu'il émettait de sa vie.

— Non, je ne le comprends pas, pas du tout. Tout ce que je sais, c'est que mon travail consiste à camper à la porte du monde et à être autonome. Je crois que je suis censé garder cette entrée. Personne ne vient jamais d'ailleurs. Le monde est clos, Foley. Regardez les petits pécari. Les troupeaux sont toujours plus grands ici que partout ailleurs dans l'univers. On va en attraper un. C'est vous qui allez en attraper un. J'insiste pour que vous ayez ce plaisir. » Les petits cochons couraient en bandes serrées, le terrain s'annonçait de plus en plus broussailleux et interdit. Ils montaient toujours plus haut. « Comment fait-on ? Je n'ai jamais attrapé de pécari, O'Claire. Enfin, si ça peut se faire, j'y arriverai.

— Prenez cette lanière de cuir entre les dents. Je vais rouler à côté et vous allez lui sauter dessus. Renversez-le et ficelez-le. C'est tout, Freddy.

— C'est une blague ?

— Non, c'est pas une blague. Je tiens à ce que vous ayez ce plaisir. »

O'Claire fit la course avec un petit pécari qui filait à toutes jambes. Freddy sauta au moment où le fougueux petit sanglier allait abandonner et ralentissait l'allure. Il atterrit sur lui ; homme et bête roulèrent dix fois ensemble car la camionnette était allée à vive allure. Le glissant petit grognard se tourna et se retourna comme une anguille savonnée et blessa horriblement Freddy avec ses défenses. Mais Fred réussit à l'immobiliser sur le dos et serra ses nœuds autour des pattes de l'animal.

O'Claire revenait en marche arrière. Était-il possible que cet homme doré blanchît à ce point ? S'attendait-il à ce que Freddy le prît au mot ? Freddy jeta son petit sanglier ficelé au fond de la camionnette. L'animal devait peser dans les trente kilos et il était mauvais. « Vous les mangez ? demanda Freddy, qui saignait beaucoup de la main, de l'avant-bras et de la joue. Ce petit cochon n'avait pas les défenses dans sa poche.

— Bien sûr, c'est même l'essentiel de ma nourriture. Je les mange frais, et je les conserve. J'en ai plus de cinq cents kilos dans une de mes grottes. Je fais un peu mon trou pour les mois d'hiver.

— Il y a un hiver par ici ?

— Sur les hauteurs, oui, et moi je suis sur les hauteurs. Vivre sous les frimas, qui ça intéresse ?

— Et vous attrapez vraiment les pécaris de votre camionnette, O'Claire ?

— Bien sûr. Facile. Vous vous êtes bien débrouillé pour la première fois, à part les coups de défenses.

— Et qui conduit la camionnette quand vous sautez sur vos bestioles ?

— Oh ! Je la guide à la voix ! Elle va et vient comme un vrai caniche. Je suis sérieux. Quand on est autonome, il faut savoir y faire avec les gadgets. Je n'ai qu'à baisser cette manette verte, là, sur le tableau de bord, et je la guide à la voix. Dites, on ne voit pas beaucoup de maisons par ici, hein ? »

On arrivait vraiment sur les hauteurs. Ils n'avaient pas fait trente kilomètres et Foley n'avait remarqué aucune région à une telle altitude en survolant Pumpville avec Clark. On voyait un torrent qui déboulait les collines touffues, et ce torrent, plus bas, n'était qu'un ruisseau. C'était impossible. Cet endroit n'était pas naturel. En dessous d'eux, la terre sonnait creux. Ils approchaient de la crête. Comment pouvait-il couler tant d'eau ?

« Non, je n'en vois pas une seule, répondit Foley. Et je ne m'attendais pas à des montagnes aussi hautes !

— Ah ça ! Je les fais moi-même. Je vous ai dit que j'étais autonome. Pas de maison, hein ? J'attendais que vous me disiez ça. Personne n'a jamais pu découvrir ma maison, c'est pour ça qu'on dit que je suis un ermite et une légende. Eh bien, nous y voilà !

— On dirait que tout est en double ici, O'Claire.

— Tout ce qui a de la substance fait de l'ombre, Foley. Mes affaires ont de la substance. Ne mélangez pas tout. En général, ce sont les affaires des gens qui ne sont que de l'ombre ! »

O'Claire gara la camionnette là où elle avait calé, son nez pointant à quarante-cinq degrés. Foley descendit avec lui mais ne vit pas la moindre maison. « On va d'abord suspendre le petit cochon et le laisser saigner », dit O'Claire. Il sortit trois pieux de chêne déjà enchaînés. Il y pendit un crochet et monta le tout. Il passa un anneau aux jarrets de la bête et la lança en l'air pour l'accrocher. Il lui ouvrit la gorge et une fontaine de sang en jaillit. D'où O'Claire sortait-il tout à coup ce matériel ? Ce devait être un apprentis, là où la bouteloue poussait à flanc de montagne. On n'aurait jamais remarqué que c'était un apprentis sans ce matériel à l'intérieur. C'était une petite voûte en pierre couleur de montagne. O'Claire monta le premier un escalier taillé à même le roc qui aurait pu être dans l'appentis, ou derrière. Ils arrivèrent sur une corniche qui aurait pu être un plafond, un pont ou un portique. Ils traversèrent quelque chose comme des pièces meublées de quelque chose comme des meubles, mais, sans la présence d'O'Claire, on n'aurait guère

deviné qu'il s'agissait de pièces ou de meubles. De l'eau coulait, ruisselait et, au-dessus, beaucoup d'eau dont on entendait la rumeur. « Qu'est-ce que c'est, là-haut ? demanda Freddy. Il perdait le sens de l'orientation dans ces... disons, pièces, et n'aurait su faire la différence entre le dehors et le dedans.

— Ah ! La fontaine... répondit O'Claire. Une des plus vieilles fontaines du monde.

— Il ne peut pas y avoir de fontaine au sommet d'une montagne ! protesta Freddy.

— Il n'y a pas si longtemps, vous n'y croyiez pas, au sommet de la montagne. Vous ne l'aviez pas vu de l'avion. Les gens ne veulent pratiquement jamais admettre l'existence de ces fontaines tant qu'on ne les leur a pas montrées, mais tous les fleuves commencent comme ça. Ni les cartographes ni les géologues ne les connaissent, mais elles sont pourtant là ! »

Freddy insista : « Elle ne peut pas être artésienne. Il faut que les puits artésiens soient alimentés de plus haut, et il n'y a rien, plus haut. Il ne *peut* pas y avoir de fontaine ici !

— Alors, regardez », dit O'Claire ; et il y avait une fontaine. Et quelle fontaine ! « C'est la porte du monde ; et le monde ne le sait pas. Mais rien de cela n'est aussi grand qu'il n'y paraît. Le lac, qui est presque rond, n'a que deux cent cinquante mètres de diamètre, et la fontaine qui est au milieu ne jaillit qu'à quatre-vingts mètres. Même le grondement n'est pas aussi fort qu'il en a l'air. Un sonomètre n'enregistrerait qu'un faible niveau de bruit. Le trompe-l'œil va bon train sur ma montagne. »

Tonnerre musical de la fontaine. Eaux montantes et jaculatoires, eaux d'or, eaux blanches ou vertes, ou bleues, ou couleur de tonnerre. Cascadant les unes sur les autres, toujours plus haut, fontaines jaillissant d'autres fontaines, châteaux de pluie entassés. Peuples entiers d'esprits vivant dans les colonnes d'écume. L'odeur piquante, aérienne, brutale de l'eau de source, sel, sulfure, acier. Et ce lac immense et sans fond dont l'impossible fontaine est le centre. « O'Claire, ça fait quelle profondeur ?

— Sais pas. J'ai toujours eu peur de le sonder. Il y a des choses ici que je ne suis pas censé comprendre. Je suis un patrick ; mon travail, c'est de garder l'entrée du monde. Il y a des grottes sous le lac, des grottes sèches. Toutes ces hauteurs sont comme de l'éponge, pleines de grottes et de passages. Je sais que si je mesurais le fond du lac, il me donnerait une profondeur qui dépasserait celle des grottes, et ça, ça me ferait peur. Il est quand même très poissonneux ; plein de fruits de mer, de grenouilles taureaux, de grandes tortues. Je pourrais vivre de lui jusqu'à la fin des temps.

— Plein de grands serpents noirs aussi, grogna Foley, des gros, cinq ou six, là.

— Ils sont quelquefois sept, huit, voire neuf. Mais ce ne sont pas des serpents. Ce sont les tentacules d'une créature amorphe. Je pense que toutes les fontaines primitives doivent avoir la leur. Celle-là voudrait s'enfuir, et si

jamais elle courait le monde en liberté, ce serait un désastre sans nom. Quelquefois, elle quitte le centre et cherche à grimper sur les grèves. Alors, je la repousse. C'est surtout pour ça que je suis ici.

— Oh ! Quel serpent à sornettes vous faites, O'Claire ! Et qui la repousse quand vous êtes en ville ?

— J'ai mon huître sifflante. Je l'entends siffler, et je reviens d'où je suis à une vitesse surnaturelle. Foley, ne me regardez pas comme ça ! Vous devriez vous laisser emporter par le charme de l'huître sifflante ! Et le démon tentaculaire de la fontaine ne m'a jamais échappé une seule fois. Je crois que certains (d'autres fontaines en tout cas, pas de la mienne) arrivent quand même à s'enfuir dans le monde de temps en temps. Ce sont eux qui y font le plus de dégâts. Vous n'auriez pas entendu parler récemment d'une de ces calamités à sept ou huit ou neuf bras, par hasard ?

— Ça se peut. O'Claire, vous êtes un menteur gros comme votre montagne.

— En quelque sorte, Foley, en quelque sorte.

— Miss Villareal m'avait prévenu, je crois. Elle m'a donné une espèce de bénédiction : *Que les cascabels vous préservent, et leurs frères, et les crapauds, et les embryons, et le menteur haut perché*. Le menteur haut perché, c'est vous, O'Claire.

— Sûr. Des crêpes pour dîner, ça vous va ? Mettez donc du petit-bois dans l'horno, et faites-le partir. »

Alors O'Claire poussa un sifflement strident, un sifflement qui traversa le grondement de la fontaine. « Hé ! Peggy, amène le lait ! cria-t-il.

— Je n'avais pas remarqué ce fourneau en arrivant, dit Foley. On dirait qu'il va se mettre à chauffer tout de suite. O'Claire, qu'est-ce que c'est des cascabels ?

— Des crotales, Foley, mais ne tenez pas trop compte de la bénédiction de Miss Villareal, sauf pour vous protéger. Elle a beaucoup d'intuition, mais elle n'est pas très forte en zoologie. La créature noire n'est pas un cascabel, mais un *polipo maldito*, le serpent maudit depuis les origines. Les crapauds sont bien des crapauds, mais ils ont des serviteurs qui tuent pour garder leur réputation. Et, par embryons, elle veut dire n'ayant pas encore atteint leur terme, c'est-à-dire : antaniers. Elle n'a pas exactement les mots qu'il faut pour les créatures. Et ni vous ni elle n'ont à craindre ni du menteur haut perché ni de quelque créature que ce soit. Nous, les patricks, restons prêts à servir et à sauver. Il faut que Dieu ne soit pas dans Son assiette pour qu'Il ne nous ait pas encore appelés. Nous attendons Son appel de toute Éternité. C'est ça, mélangez la farine de froment avec le miel, écrasez un peu de sel de roche ; il vient aussi de la fontaine. Un petit peu de beurre, et du lait pour finir. »

Freddy s'était mis à chanter doucement : « *Là-haut sur la montagne, l'était un gros menteur... Où est le lait, O'Claire ? J'ai mis tout ce qui restait. L'avait-t'un poulpe en crêpe, une fontaine, une demeure... Qu'est-ce que je*

prends à la place du lait, de l'eau de la fontaine ? *Et sans même traire de vache, faisait d'excellent beurre.* Hé ! C'est Peggy ? »

C'était Peggy, une petite chèvre qui montait vers le lac. O'Claire, après l'avoir traitée dans un seau en bois, donna le lait à Freddy. Freddy mélangea la pâte, en versa dans une poêle et mit le tout sur l'horno. Il versa ce qui restait dans une autre poêle et O'Claire lui donna une saucisse froide comme accompagnement. « Ça vient du cochon, qu'on a tué ? demanda Freddy. Si vite ?

— Non, non, il faut quatre jours pour que la bête prenne vraiment du goût, même si on sait y faire. C'est du cochon de la semaine dernière. Mettez-en beaucoup, Foley, j'adore la saucisse. Alors, voyons, j'ai du vin blanc, du vin rouge, de la bière, de la sauge, de l'eau-de-vie de grain, du ratafia de pêche, de la tequila, de l'hydromel (c'est du vin au miel), du lait et du babeurre, mais pas de café. Je n'arrive pas à le faire pousser ici, et tout ce qu'il me faut, je le fais pousser. Qu'est-ce que ce sera, Foley ?

— De l'hydromel, répondit Foley. J'en ai entendu parler, mais je n'en ai jamais goûté. Ces bancs de pierre étaient là quand on est arrivés ? Et cette dalle ? Alors, c'est prêt. O'Claire, sur tous les sommets du monde vous ne trouverez pas de meilleures crêpes ni de meilleures saucisses que les miennes. Qu'est-ce que c'est que ce fruit, et d'où l'avez-vous sorti pendant que j'avais le dos tourné ?

— C'est entre la merise et la prune, plutôt du côté de la merise. C'est moi qui les fais pousser. Tout ce qu'il me faut ici, je le fais pousser. Je suis un autarcique.

— Ce dîner n'est qu'un mensonge haut perché, O'Claire, mais c'est excellent. Ma griffe, quoi. »

C'était un peu tôt pour un dîner, il faut bien le dire. De fait, c'était pour Freddy le premier repas de la journée. Le soleil n'en finissait pas de briller, rien à voir avec la nuit tombante. Tout ce que Freddy voyait sur la montagne était là. « Mais d'où sortez-vous ce fromage, O'Claire ? Vous n'êtes pas descendu, dit Freddy.

— Oh ! Je fais mon fromage avec du lait de chèvre et du lait de vache ! J'en ai trois de chaque. J'ai cinq cents kilos de fromage frais, et j'en ai encore plus en cours d'affinage. Et j'ai encore bien plus de miel, j'en ai des caves pleines. J'ai une centaine de ruches à m'occuper. J'ai des silos de froment, d'orge, de blé, et de haricots du Mexique. J'ai des jarres entières de mûres ; c'est un délice avec la tortue. J'ai une cave à champignons juste sous la fontaine. J'ai des cacahuètes – vous n'imaginez pas la quantité de cacahuètes que je peux avoir. J'ai des caves entières de sirop de cactus. Vous voyez c'te ch'mise ? Je l'ai filée et tissée moi-même en fibre de yucca. Je fais pousser mon lin, je tonds mes moutons, je fais mes chaussures et mes vestes avec mon cuir. Je fais pousser mon tabac et je me sculpte mes pipes. La cuve qui se trouve sous la fontaine me sert de réservoir hydraulique. Quand j'ai besoin d'énergie, j'ouvre les vannes pendant une heure, je laisse tourner la

dynamo et fait marcher mes machines. Je coupe mon bois, je fais mon charbon, je cuis ma poterie, j'assemble mes tonneaux. J'ai une maison de vingt pièces, mais elles sont toutes dispersées ; il n'y en a pas deux ensemble, la plus éloignée est à un kilomètre. Ici, c'est le hall de la fontaine. J'ai une forteresse, j'ai un arsenal, une bibliothèque et un observatoire. Je connais les grottes du sous-sol mieux que personne au monde. Beaucoup de gens les connaissent, mais seulement en partie, et il y a toujours des gens, de temps en temps, pour venir y vivre. Ces grottes sont très profondes, elles descendent plus bas que le lit du grand fleuve lui-même. Si je rentre dans une grotte à deux mètres d'ici (vous ne pouvez pas la voir) et que je fais vingt kilomètres de tunnels à pied sec, je ressors au Mexique. Dans mes grottes, je pourrais cacher des armées entières.

— Je pense à une petite armée, justement, la petite armée d'un certain Miguel. Elle pourrait se cacher dans vos grottes ?

— Miguel me connaît. Je fais partie des sept grands esprits qui l'ont influencé avant qu'il ne soit touché par cette meute de foudre. Il est déjà venu me voir. Je m'attends à ce qu'il revienne. Il serait capable de remplir une douzaine de mes cachettes. Comment êtes-vous tissé à lui, Foley ? Cette histoire-là m'échappe.

— Je ne sais pas comment exactement, mais j'arrive à lire ses pensées. Je ne connais même pas son nom de famille.

— Fuentes. Ce qui veut dire : fontaines. Vous alliez demander s'il y a un rapport entre lui et Michael Fonteyn, l'érudit de chez vous ? Je crois que le petit lui a écrit plusieurs fois, en se servant de leur homonymie comme introduction. Je crois que l'autre lui a répondu, en lui donnant des conseils qui sont restés dans un tiroir. Et je crois que le petit a raison, en ce moment, de laisser les conseils au tiroir.

— Il ne peut pas aller loin avec ses petits jeux, c'est sûr. Comme cette idée d'occuper Vinegaroon.

— Non, Foley, il ne peut pas aller loin pour le moment. Il régnera sur le monde, ça ne fait pas de doute, mais probablement pas plus de dix ans. Et même dans ces conditions, il peut lui prendre l'envie de passer ses pouvoirs à un autre. Il y a un petit moment que le creux de l'univers supplie pour qu'on le remplisse. Miguel, qui est un garçon plein de compassion, n'aime pas l'entendre pleurer. C'est toujours comme ça qu'on démarre, mais ils finissent tous par se durcir en chemin. Il se contentera peut-être d'acculer le monde dans un coin pour le repasser à... à je ne sais qui... avant qu'il n'y ait trop de dégâts, de son côté, ou dans le monde.

— Je n'avais pas remarqué que le monde était creux, O'Claire.

— Si, c'est la faillite, et cela au moment même où le monde s' imagine qu'il fait merveille !

— Mais vous êtes quoi au juste, O'Claire ? Vous parlez, vous parlez, et vous ne dites rien du tout.

— Vous étiez avec l'un de nous hier soir, Foley. Je crois que vous vous en

étiez douté d'ailleurs. Son chien ne tenait plus en place, mais personne n'a jamais réussi à le voir. Vous l'aviez, votre histoire, là, une histoire d'esprit frappeur ou d'esprit jaseur, et vous l'avez gâchée !

— Bagley ? Vous êtes vraiment de la même espèce tous les deux ? Oui, bien sûr, je connais ces histoires sur le chien invisible de Bagley, mais il y a des années de ça. D'ailleurs, ce n'est pas à proprement parler un chien et il n'est pas à proprement parler invisible. Je l'ai bien vu, moi. Enfin, non, je ne l'ai pas vraiment vu, mais je l'ai vu cligner de l'œil et faire de vilains gestes, tout content. Je sais de quoi il aura l'air quand je le verrai en vrai. Vous êtes donc un patrick, comme le gros père Bagley ?

— Je suis le patrick de Pecos, Foley, et vous le saviez déjà avant de venir ici. Mon royaume s'étend à l'est des montagnes de verre et des Santiagos jusqu'aux plaines et jusqu'à la passe de l'Aigle, y compris les Serranias del Burro, au sud de la grande boucle du fleuve. Foley, il y a trois chasseurs en bas, et ils font un vrai numéro de chasseurs. Ils vont tirer en faisant semblant d'apercevoir un daim, mais ce sera sur nous. Planquons-nous !

Et ils se retirèrent loin de la fontaine, sur la colline, par le labyrinthe de pierre, dans une chambre meublée. « Mais ils vont trouver les restes de notre dîner, O'Claire, dit Freddy. Par terre, partout !

— Ils ne trouveront rien du tout. Mois aussi, j'ai une créature invisible à mon service, un esprit jaseur. Il fera le ménage. Ils ne trouveront même pas la fontaine ni le lac. Ils vont se fourvoyer. Ils ne verront même pas qu'ils sont au sommet d'une montagne. Ils ne verront qu'une colline toute plate, comme celle que vous avez aperçue de l'avion.

— Mais lequel de nous deux veulent-ils tuer ?

— Aujourd'hui, c'est vous, Foley. Et moi tous les autres jours. En fait, avec leurs avertissements, ils vous ont braqué sur cette histoire de réapparitions. Et les réapparitions, ce n'est pas si intéressant que ça, Foley, pas si intéressant que moi, par exemple.

— Tous les patricks lisent les pensées, O'Claire ?

— Non. Aucun. Nous sommes malins, c'est tout. Là, Foley, vous avez une histoire sur Miguel, si vous savez l'exploiter. Et vous avez une histoire sur moi, si vous savez vous y prendre. Ça vous fait deux histoires bien meilleures que tout ce que vous pourrez raconter sur Overlare. Personnellement, je ne crois pas beaucoup à ces réapparitions. Ce n'est jamais qu'une tournure d'esprit qui réapparaît. C'est une fontaine dedans-dehors, la leur, c'est le Tourbillon. Ça vous aspire. Laissez tomber. Il vous faudra longtemps pour mettre au point cette histoire sur Overlare, et le résultat ne sera même pas bon. Personne ne marchera. Ou vous serez éliminé, ou vous vous ferez tuer pour l'avoir. Lui et les siens, je les méprise. Nous, les patricks, nous nous considérons comme bien supérieurs !

— C'est quand même cette histoire sur Overlare qu'il me faut, O'Claire. Puisque vous voulez bien me parler en oracle bienveillant, alors, allez jusqu'au bout. Y a-t-il, oui ou non, un complot mondial organisé par des

hommes qui revivraient éternellement ?

— Disons que quelques-uns de ces individus ont dû se mettre d'accord il y a pas mal de temps, Foley. Je suppose qu'ils veulent être les maîtres du monde. Comme nous, les patricks.

— Les maîtres du bien ou les maîtres du mal ?

— S'il existe un bien et un mal, c'est le mal qu'ils font.

— Dans ce cas, qu'est-ce que je peux faire ?

— Dans ce cas, rien du tout. J'insiste sur le fait qu'ils n'ont pas tellement d'importance ; eux le croient en tout cas et, s'ils tuent, c'est en partie par orgueil. Je crois qu'ils n'aiment pas beaucoup se faire embêter par des blancs-becs.

— Comment font-ils le mal exactement, O'Claire ?

— D'aucune façon précise. Ils le font d'une telle manière qu'il est presque impossible de remonter jusqu'à eux. Il existe quelques passages étroits où un groupe peut tendre un piège au monde ; certains d'entre eux restent là en permanence. Ils pensent qu'ils sont le gyroscope qui empêche le monde de dévier de sa route, de progresser jusqu'aux Demeures suivantes, comme dit la dame. Il y a quelques siècles, le monde a atteint pendant quelque temps un certain sommet – pas le sommet le plus élevé, mais disons un équilibre raisonnable, à un bon niveau. On pouvait même espérer atteindre sans désastre un niveau encore plus élevé après une période de transition. Mais il y avait au même moment un groupe de ces individus ou de ces choses en question. Ils ont décidé que le monde n'était pas à leur goût ; ils pensaient qu'il était contraire au règlement. Ils l'ont alors forcé pour le remettre en place à leur gré. Il y a eu des millions de morts, et le monde a pris une direction légèrement différente.

— C'était une grande guerre, O'Claire ?

— Non, même pas une guerre. On dit quelquefois la peste ou la mort noire.

— Et ils ont vraiment lâché ça dans le monde ?

— L'histoire ne sait pas ce que c'est que l'indignation, Foley. La peste a surpris par sa violence, mais gardons-nous de calomnier la nature des choses, même une épidémie. Et sa nature était plutôt tranquille. Elle tuait en trois jours, sans grande douleur. Elle avait comme caractéristique une espèce de délire plutôt gai. Mais elle était aussi douée, ce dont on ne parle guère, d'un genre de compassion : elle ne frappait que les adultes, presque jamais les enfants.

— Vous n'arriverez pas à me la faire aimer, O'Claire. Quels sont ces autres passages où sont intervenus les Overlars et ceux de sa race ?

— Eh bien ! Il y avait une fois un pays qui vivait une période de répression extraordinaire. Le peuple était écrasé par la monarchie, la noblesse et les nouveaux riches. Il ne semblait pas y avoir d'autre solution qu'une bonne révolution. Et la révolution était en marche, chargée d'espairs. Alors, les membres du groupe sont intervenus, de façon maléfique, diriez-

vous.

— Et elle a échoué ?

— Non, elle a réussi ; voilà le problème, Foley. Vous n'arriverez jamais à remonter jusqu'à eux. Seulement, la révolution a réussi d'une telle manière qu'elle aurait peut-être mieux fait de rater. L'avantage n'était pas évident de toute façon, le tournant n'était pas sain. Il aurait pu l'être. De même, plus tard, des hommes de bonne volonté ont voulu mettre sur pied une organisation internationale pour assurer la paix dans le monde. On avait déjà essayé et on n'avait jamais réussi. Si on échouait encore cette fois-ci, peut-être qu'on abandonnerait l'idée pour longtemps. On attaqua le projet, bien, mal, de bonne et de mauvaise foi. Et la réalisation définitive était si proche qu'on pouvait presque la toucher du doigt. Un joueur n'aurait pas osé faire de pronostics. Le projet hésitait au bord du succès. Alors, les membres du groupe sont intervenus.

— Et ça a raté ?

— Non. Ça a réussi, Foley, comme l'autre fois. Ça a réussi d'une façon si biscornue que le diable lui-même se grattait la tête pour savoir s'il y avait gagné ou perdu. Et pour que le diable se gratte la tête !

On trouverait toute une liste d'exemples. Je vais vous en donner un qui est probablement le plus intéressant. Pour vous tout spécialement, Foley, parce que ça concerne Overlare, votre ennemi juré, dans une de ses manifestations primitives, une de celles qui vous échappent encore. Mais... Le tonnerre, Foley, le tonnerre, il est tard ! Il faut que je me sauve. Je vous emmène à San Antonio instantanément ; vous attraperez l'avion de Tulsa et vous serez chez vous ce soir. Venez.

— Non, attendez, O'Claire. Je n'ai pas besoin d'être chez moi ce soir. Parlez-moi de cet exemple.

— Pas question, Foley. Il faut que je vous sorte d'ici tout de suite. Montez dans l'avion. »

Il y avait un avion ici ? Comment O'Claire l'avait-il mis en route ? Quand avaient-ils décollé ? Pourquoi le sommet de la montagne n'était-il plus qu'une colline plate ? Où étaient passés la fontaine et le lac ? Qu'était-il arrivé à cette fontaine ? Sans fontaines, mais nous sommes perdus ! « O'Claire, dit Freddy, j'ai l'impression que toutes les fontaines du monde viennent de tarir.

— Non, Foley, elles ne tarissent pas, répondit O'Claire, mais quelquefois leurs eaux coulent sous terre pendant un certain temps. C'est ce qui se passe depuis plusieurs siècles, et c'est un fait que ça appauvrit le monde en surface. L'esprit perd son esprit, et le pain quotidien moisit. Richesse et pauvreté perdent chacune de leur attrait. Des gens de chair et d'os viennent même me dire que l'acte de procréation n'est plus ce qu'il était. Que faisaient-ils déjà à San Antonio ? »

Foley implora : « Attendez, O'Claire, j'ai encore une demi-heure avant mon avion. Parlez-moi de Carmody Overlare dans sa manifestation

primitive.

— Foley, l'huître vient de siffler, répondit O'Claire, le regard un peu fou. Le monstre est en train de sortir de la fontaine. Il faut que je m'en retourne en vitesse surnaturelle. »

Et O'Claire s'en était retourné en vitesse surnaturelle. Il avait disparu dans les airs sans laisser le temps de la plus petite mise au point. Parti. Envolé.

Freddy se mit à chanter doucement : « *Là-haut sur la montagne, l'était un beau menteur* » et il sourit jusqu'aux oreilles.

Mais ce dernier mensonge, il aurait bien voulu l'arracher à O'Claire.

PASSION SPIRALE ET SEXE BÉNI

*Elles se mettent donc en tête qu'il s'agit d'arrobamiento,
d'extase.*

Pour moi, ce n'est que de l'abobamiento, de la sottise.

THÉRÈSE D'AVILA,
Le Château intérieur ou le Livre des Demeures.



LE SOIR-LÀ, LES MOISSONNEURS se réunirent une nouvelle fois à la Morada, la demeure des Bauer. Bedelia Bencher offrit une rose à Letitia Bauer – « pour ta mort » – mais ni l'une ni l'autre ne comprit pourquoi. On entendit la rumeur du grand Jim Bauer : « C'est le même problème qui revient indéfiniment », disait-il, allant droit au cœur de la question. Il y avait dans cette pièce une forte odeur médicale, mêlée au parfum de mysticisme que répandaient les Moissonneurs. « Quant au monde et à ceux qui l'habitent, nous sommes parvenus plus tôt que nous ne pensions à un état de perfection précoce, en regard de ces millions d'années dont nous sommes le produit.

Si le temps des cycles d'ascension et de décadence est révolu, alors c'est maintenant que nous devons percer. Les anciens ne se trompaient pas en disant que la limite, le ciel, se laissait presque atteindre par les jets de pierre, les flèches et les catapultes. Nous sommes en train de nous tasser contre le ciel. Bientôt, nous serons écrasés, aplatis entre la voûte inflexible et l'émergence de la terre. Nous approchons, déployés, de l'étroit passage. Je pense que l'homme a déjà souvent atteint ce niveau de crise et qu'il y a toujours échoué. Cette fois, nous n'échouerons pas. Nous passerons. Nous ferons voler le ciel en éclats. Nous serons enfin libres de poursuivre notre croissance. »

Arouet Manion grinça comme une scie sur du bois de sapin : « J'ai toujours détesté le ciel et toutes ses valeurs. Un de mes pères spirituels ne cessait de répéter qu'avant toute chose il fallait éteindre le firmament. Je crois aussi qu'il faut faire éclater ce ciel, ce paradis, de façon définitive. Ce n'est qu'une méchante membrane qui nous empêche de naître. Tâchons un peu de nous servir des mots qu'il faut. Cette histoire d'amour, c'est terminé.

Nous avons maintenant les moyens de parler du grand amour, ou de l'amour cosmique, mais nous savons aussi que c'est une immense poussée de haine qui doit briser la voûte céleste... Nous nous sommes extirpés d'une enfance vagissante ; nous sommes passés par une adolescence maladroite et révoltante ; et nous savons tous qu'à ces deux stades nous avons été des créatures radicalement différentes. Le têtard ne diffère pas beaucoup plus de la grenouille que nous ne différons de ces stades primaires et secondaires, sauf en apparence. Mais maintenant il est temps d'accéder de force au troisième stade, celui de l'adulte épanoui.

Jusqu'à présent, il n'a jamais existé un seul adulte épanoui de toute l'histoire de l'homme. C'est ce que nous allons corriger ce soir. Nous allons enfin, tous les sept, devenir des créatures du troisième stade, des adultes.

— Je sens quelque chose d'inférieur, dans tout cela, protesta Wing Manion. Qui sommes-nous pour faire éclater le ciel, même en métaphore ? Nous avons un cadre, un emploi du temps quelque part, qu'il nous faut suivre, j'en suis sûre. N'est-ce pas de l'arrogance, de la malhonnêteté que de briser tout cela ?

— Certainement, certainement, de l'arrogance et de la malhonnêteté. » Jim Bauer approuvait chaleureusement. « C'est exactement ce qu'il nous faut, de l'arrogance et de la malhonnêteté. Nous trouverons des mots plus fins en temps voulu, mais, dans le contexte actuel, ce sont exactement ceux qu'il nous faut. Nous nettoierons tout ça quand nous aurons le temps. Ah ! Rien n'est plus facile que d'altérer les limites du niveau local ! Je l'ai déjà fait. Ce n'est pas pour rien qu'on m'appelle le bras gauche de l'évêque. Je n'en fais qu'une boule de pâte molle. Je lui ai sorti quelques phrases qu'Arouet avait prises dans son Teilhard et il les a avalées tout cru. J'ai expliqué à l'évêque que nous allions être les Surhommes du Troisième Testament. Le père était la figure idéale du Premier, ou de l'Ancien Testament, la créature ancestrale, chtonienne, noire comme la terre, la créature de nos origines, notre animalité même. Le fils était la figure idéale du Second, ou du Nouveau Testament : cette chose provisoire et geignarde qu'on appelait amour, cette chose provisoire et geignarde qu'on appelait Dieu, notre adolescence titubante. Nous arrivons à l'Esprit-Saint, la figure idéale du Troisième Testament. Nous-mêmes, lorsque nous ferons éclater le ciel, lorsque nous serons devenus libres et épanouis. »

Jim Bauer frotta ses grandes mains, parfaitement content de lui. « Je le lui ai dit et je vous le dis, reprit-il, Dieu était le maillon manquant, un pauvre impératif catégorique pour une pauvre étape, pauvre mais nécessaire. Que ce misérable interlude soit extirpé de nos consciences à notre maturité d'adulte. Dieu s'est tenu entre l'homme et les créatures tout le long de l'évolution : moins que l'homme épanoui, bien sûr. Et maintenant nous allons nous débarrasser de cette figure pour toujours. L'idée d'un Dieu saint n'a jamais provoqué que l'hilarité, mais l'idée d'un homme saint peut se réaliser ce soir-même.

— Comment l'évêque a-t-il pris ça ? demanda Bedelia Bencher à Bauer. Il n'en a jamais jusque-là de toi et de ta rumeur ? Moi, ça m'arrive.

— Il l'a pris en toute confiance et sans restriction comme un vrai demeuré, Bedelia. Il va même en parler à la télévision quand je lui aurai préparé quelque chose. Pour lui, l'œil de la caméra est une perle sans prix. Rien que pour ça, il a abandonné tout ce qu'il avait, il a tout échangé. Mais je l'ai provoqué : que peut espérer un homme en retour de son âme, ou de son intelligence ? Je lui ai dit, et il ne m'a répondu que par un sourire vide. Nous savons tous les deux qu'il n'a jamais eu ni âme ni intelligence. Mais, là-dessus, nous sommes intouchables, et du point de vue légal aussi. Nous avons joué de nos pouvoirs sur les autres, nous nous sommes bien amusés. Mais ces pouvoirs, nous allons les exercer sur nous-mêmes, et ce ne sera pas pour rire. Ce soir, nous allons faire le grand saut, tous les sept. Nous allons être les premiers mutants privilégiés. Nous allons faire éclater le ciel, ce carreau sale, cette membrane usurpatrice qui nous a isolés de la vie. Nous allons être les premiers de la nouvelle génération, le Troisième Testament du monde.

— Et après, ce sera la fin ? demanda Letitia Bauer. Si nous obtenions absolument tout et que j'aie encore envie de dire : non, non, encore plus près ? Et c'est sûr, je le dirai ! Je déteste être à la fin de quoi que ce soit. Si nous arrivons en pays limite, je le détesterai, même si c'est l'infinitude. Il y a forcément quelque chose au-delà de l'infini pour moi. Il n'y a donc aucun espoir de danger au-delà ?

— Bien sûr que si ! tonna Jim Bauer. Nous serons le début, et non la fin. Même les obscurs petits théologiens aux cerveaux atrophiés, en farfouillant dans ce cadavre depuis longtemps inerte, ont émis l'idée qu'il pourrait très bien y avoir cinq ou sept, voire neuf personnes dans ce qu'on appelle Trinité. Même des taupes pareilles arrivent à voir un peu plus loin que le bout de leur nez. Je vous dis qu'il peut y avoir des milliers d'étapes ou d'individus-types sur la voie de l'humanité et nous, nous n'atteignons avec fracas que la troisième. L'espoir du danger peut durer des millions d'années, Letitia, il peut durer toujours.

— Du point de vue médical, nous n'avons pas de problème, dit Arouet Manion. Je suis docteur en médecine. J'ai été généraliste et chirurgien avant d'être psychiatre. Et James Bauer est passé par la médecine avant de devenir l'éminent biologiste que nous connaissons. Maintenant, préparons-nous à la mutation provoquée, et que chacun de nous sept donne tous les aspects de lui-même.

— Ça fera mal ? demanda gaiement Bedelia Bencher.

— Certainement, certainement, répondit Jim Bauer. Ce n'est pas une nécessité, du point de vue strictement chirurgical, mais nous y tenons. Nous voulons amener au grand jour la conscience atroce de chacun, et par tous les moyens. Commencez le réseau mental intérieur, tous, pendant que nous nous occupons du reste. Tissez-le jusqu'à la dernière limite ! C'est sur nous-

mêmes que nous allons opérer la mutation. »

La passion spirale de Salzy Silverio les atteignit tous, bien qu'elle fût en train de grignoter des amuse-gueules au fromage et de discuter le bout de gras avec Bedelia Bencher. Plus que de tout autre chose, le réseau avait besoin de la passion de Salzy. C'était peut-être l'élément le plus puissant de tout le réseau.

L'air était chargé d'une forte odeur d'ammoniaque. Il y avait là deux grandes sphères couleur de cuivre entre lesquelles ils firent danser des éclairs lavande. Le crépitement électrique, en même temps qu'un âcre relent d'ozone, dégageait inexplicablement leurs esprits. Les cheveux roses de Bedelia se dressèrent sur sa tête en mèches frémissant d'électricité, et on la vit entourée d'un halo phosphorescent.

« Tout cela est bidon, bien entendu », dit Hondo Silverio d'une voix souple qui avait l'air de sortir d'une anfractuosité dans les rochers. « C'est moi qui ai mis  a au point.  a évoque un peu les conditions primitives qui ont permis à la première étincelle de vie de se manifester dans le monde ; ou, en tout cas, c'est un peu de l'image que se fait la science de ces conditions probables. La première fois aussi, c'était une mystification, mais un premier amas s'est effectivement laissé mystifier par le canular de la vie. Et la mystification est devenue une condition nécessaire et le sera toujours. Vous savez que le premier amas était lui-même une mutation, contre toute probabilité statistique. Celui qu'il fallait ne s'est montré que plus tard, tout timide et honteux ; et il n'a jamais servi à rien ; ni alors, ni maintenant, ni jamais. Nous conspirons avec le noyau en double hélice de nos cellules mêmes, et la passion spirale de ma vouivre de femme lui a déjà donné le départ. Venez-y tous ! Ce sont des feux d'artifice qu'il nous faut ce soir, des outrances spectaculaires ! Surpassez-vous ! Lancez les confettis ectoplasmiques. C'est carnaval !

— Lance les serpentins, vieux serpent ! cria Wing Manion, tel un poisson hilare. Lance-les en cascade ! C'est une fête aquatique, et nous sommes le chien à sept têtes au fond des eaux ! Qu'est-ce qu'il fait là d'ailleurs, ce chien ? Quelqu'un se rappelle le nom du chien à sept têtes ? »

James Bauer et Arouet Manion faisaient des préparatifs chirurgicaux, mais ils avaient tout enveloppé de violet chatoyant au lieu de la blancheur antiseptique. « Nous n'avons cure des infections ! tonna Bauer. Mieux, nous les accueillons. Que peut l'infection contre nous ? Nous-mêmes nous apprêtons à infecter le monde. Comment craindrions-nous ce que nous allons échanger entre nous ? Nous voulons obtenir le maximum de chacun. Que peuvent contre nous les germes du milieu ambiant ? Ce soir, c'est nous qui allons infecter tous les milieux.

— Drôle de médecine ! disait Bedelia Bencher. Mais qui prendrait au sérieux une fille avec des cheveux roses dressés sur la tête ? » Dans la contribution de Bedelia au réseau, il y avait toujours eu une espèce d'ironie cosmique.

Et maintenant, elle était au cœur du réseau, rose et mordante apparition, croquant à la cannelle, folle *anima* qui n'était jamais sortie de l'enfance. Esprit frappeur, esprit jaseur, l'éclair lavande s'attachait surtout à elle, la sorcière qui n'était qu'un croquis à la sanguine. On ne peut pas dire qu'elle ait jamais vraiment eu de corps, cette Bedelia ; elle n'en avait tout au plus qu'un croquis au pastel. Ce qui lui donnait une certaine légèreté. Chez les autres, en tout cas chez certains d'entre eux, il y avait toujours assez de poids. Éclair d'été, éclair lavande entre les murs et, dans ses yeux des étincelles noisette. C'était elle, peut-être, la mutation fondamentale – suffisamment légère pour naître à la vie – quand les créatures normales, plus lourdes, n'étaient arrivées que plus tard.

Hondo Silverio était arrivé au cœur du réseau, avec son humour vert arlequin et sa vieille noblesse. Il avait dit un jour : « Vous oubliez parfois que le premier arlequin, la première livrée de clown à carreaux verts, était une livrée de serpent. Nous sommes les premiers humoristes. Cette histoire de faire peur aux gens, c'est notre première blague, et elle marche encore ! »

Mais voici ce qu'il disait maintenant : « Nous avons besoin des archétypes les plus anciens pour cette mutation provoquée, et n'oubliez pas que l'individu-type originel était double, et que la moitié la plus noble et la plus drôle de cette image originelle du père était un serpent. »

Hondo, certes, était un noble serpent, mais on aurait dit qu'il rampait moins que les autres.

Une fois de plus, Jim Bauer projetait sa personne de ses mains fortes, tout en disposant ses instruments, aiguilles et fioles. Il était alors joyeuse rumeur, il était l'arrogance et la malhonnêteté nécessaires pour briser au-dessus d'eux la suffocante limite céleste. Il était puissance, n'en doutez pas. Il était le brouhaha des esprits. Il était le fracas des fontaines. Il était la foudre.

Et frappait comme la foudre.

Bauer, avec une rapidité aveuglante et une force incroyable, frappa sa femme Letitia au visage d'un effroyable coup de hachoir qui la renversa. En tombant, elle ne poussa qu'un cri. Il lui avait ouvert le visage, violemment et profondément, de l'horrible marque du Moissonneur. Elle était rouge de sang ; et blanche comme la craie. Elle avait peut-être été tuée sur le coup car sa tête ballottait comme si son cou avait été brisé.

Danger !

Était-ce bien ce genre d'odieux danger qu'elle avait appelé de ses vœux ? Elle pénétra profondément dans le réseau au moment de sa chute, accompagnée du rôle de la mort, mais toujours avec le même appel du danger. Toute la passion anguleuse et cendrée que cette mince jeune femme couleur de lune avait à donner, elle la leur donna. Mais elle s'était brisée, elle était morte au premier sang, et tous héritèrent d'elle quelque chose. Un prélèvement de sa tête au scalpel, la longue aiguille dans le côté, sous le bras, là où la lympe est la plus accessible, le raclement et l'inoculation de la fesse, tout cela sanglant et barbouillé. C'était voulu.

Arouet Manion se glissa au cœur du réseau mental avec l'élégance froide qui était la sienne, et sa passion glacée pour les choses brûlantes. Arouet aimait la lame ; il aimait l'aiguille ; pour ce genre de choses, c'était un sadique. Il taillait et creusait. Il avait pour le sang une passion froide. « Les anciens chirurgiens-barbiers avaient raison, soupira-t-il rêveusement. Saignez les malades, saignez-les tous, saignez-les à tout bout de champ ! Ça affaiblissait le malade, bien sûr, et il en mourait. Mais quelle volupté pour les chirurgiens-barbiers. J'aime ! J'aime ! » Il y avait dans cette élégance toute manionienne poussée à sa limite quelque chose qui frisait la rusticité.

Wing Manion, le poisson taché de Klee, le sexe béni, nagea au cœur du réseau, portée par une vague de ferveur sous-marine. Elle appartenait aux eaux de sous la terre, et c'est du sérum de poisson, pâle mais très ancien, qu'elle versa au lieu de sang quand on lui ouvrit la tête, le côté et la fesse. Elle en versa bien un bon baquet, car elle en contenait beaucoup.

En même temps qu'il frappait Salzy Silverio d'un coup si violent, si sanglant et si aveuglant qu'elle en tomba assommée à terre, Jim Bauer reprit sa rumeur : « Le principe de la chose est très simple. » C'est dans le brouhaha de ses mots que logeait toute sa puissance, non dans leur sens. Bauer rugit comme un lion éraillé :

« Il y a quelque temps, nous avons prélevé sur vous du sérum et d'autres échantillons, de muscles, de nerfs, de tous les types de cellules. Nous en avons fait des cultures vivantes, et nous y avons mêlé des tissus de vers et de tritons en mutation. Nous avons fait passer ces cultures dans des courants à haute tension et haute fréquence, nous les avons baignées de tous les rayonnements imaginables, nous les avons bombardées des particules les plus étranges, nous les avons priées : *Mutez, bon Dieu ! Mais mutez donc !* Nous avons pris la moitié de chaque culture et nous les avons réparties entre les six restantes. Et maintenant chacun de nous va retrouver à peu près ce qui lui appartient, plus un peu de chacun des autres. Dans ces cultures, ces sérums, il y a une douzaine de catalyseurs. Ils vont donc nous revenir et provoquer en nous des explosions cellulaires. Nous allons muter jusque dans nos plus petites cellules, en symbiose totale. Chacun de vous a reçu trois coups et des sérums en ces trois endroits différents. Ah ! n'est-ce pas une douleur exquise ? Eh quoi, Arouet, toi qui aimes tant ça, tu tournes encore de l'œil ? Il y a un additif à ces sérums, le plus douloureux qui soit. Il ne fait aucun mal, mais il torture. Nous voulons que chacun de nous le ressente jusqu'au paroxysme. Quoi ? Deux inconscients de plus ? Y en aurait-il deux autres ici aussi forts que moi ? Les hommes sont partis, et deux *Elles* ne veulent pas céder. Bedelia, tu m'étonnes ! Je ne te savais pas aussi résistante. »

Pour l'instant, Bedelia Bencher n'avait rien de très fort. Elle était en proie aux plus violents haut-le-cœur, et sa roseur tournait au violacé : elle devait avoir perdu un litre de sang, elle était aveuglée par les vapeurs d'ammoniaque et par l'éclair lavande des deux sphères de cuivre. Mais elle

était toujours consciente.

Consciente, Salzy Silverio l'était aussi, à n'en pas douter. Sa bouche s'articulait sur des phrases muettes ; ses lèvres remuaient sous l'effet d'une illusion, un mouvement de spirale double, celui de la bouche d'un serpent. Sa silhouette tremblait, ses yeux luisaient de haine et d'un rire glauque à la fois. Cette Salzy n'avait pas longtemps perdu ses esprits en recevant le choc béant sur la tête. Elle serait la dernière à abandonner, toujours. Elle était consciente et pétante de couleur. Même sa langue pointa, entre ses lèvres mouvantes et brisées. Elle était la passion torse incarnée.

Jim Bauer titubant et s'empêtrant en lui-même, déjà loin du seuil douloureux, alla ouvrir dans le mur des robinets qui répandirent dans la pièce une quantité mesurée de gaz toxique. Ils seraient tous plongés dans l'inconscience pendant une demi-heure.

Mais Bauer resta debout dans un aveugle et dernier effort, jusqu'à ce que le noir ou le violet le recouvrit. Il voulait savourer la douleur, l'arrogance et la haine le plus longtemps possible. Il marcha délibérément sur les corps allongés de ses six compagnons, enfonçant un talon généreux dans leurs centres vitaux. Il piétina en dernier le corps sinueux, souple et musclé comme un serpent de Salzy Silverio, au ventre, au sein, à la gorge, tandis qu'elle lui jetait, plein de défi, son regard de serpent où luisait de la haine. Et Bauer s'effondra enfin dans un dernier spasme, tombant de tout son poids sur le corps ferme de poisson de Wing Manion.

Salzy Silverio ferma ses paupières internes, ses paupières de serpent, mais elle y voyait encore, comme à travers un brouillard, et n'avait pas l'intention de se laisser aller à l'inconscience. Et le réseau mental en personne resta conscient.

Ils se réveillèrent tous à peu près en même temps. Hondo Silverio ouvrit les fenêtres pour aérer la pièce. Dehors, l'obscurité s'était épaissie pendant leur absence. Bien sûr, ils étaient d'une nouvelle race maintenant ; ils avaient opéré leur mutation. Un lien s'était incontestablement renforcé entre eux, ainsi qu'une maîtrise du monde plus efficace. Ils avaient fait éclater le ciel, aucune limite ne les retenait plus. À d'autres yeux, ils auraient paru échevelés, impossibles, mais aux leurs, à leurs yeux tout neufs à sept facettes, il n'en était rien.

« Comment allons-nous ? » demanda Salzy Silverio, la voix un peu rauque. Après tout, le pesant Jim Bauer lui avait enfoncé le talon dans la gorge ; c'eût été un éléphant, elle n'aurait pas eu beaucoup plus mal. Et, bien sûr, rien ne pourrait jamais plus lui faire mal, maintenant qu'elle était mutante.

« Bien, nous allons bien, répondit James Bauer. C'est-à-dire, sauf Letitia. Euh... elle est morte. En fait, je m'en doutais un peu.

— C'est un peu terrifiant, dit abruptement Bedelia.

— Nous sommes tous terrifiants maintenant, grommela Bauer dans son brouhaha. Nous avons une juste la terreur de nous-mêmes, et nous inspirons

la terreur.

— Ah ! suffit avec ça ! explosa Bedelia avec colère. Ta femme est morte. Voilà qui devrait te ramener les pieds sur terre. D'abord, il y a la loi. M'est avis que tu l'as assassinée. Tu as dû lui fracasser complètement le crâne, tu l'as frappée si fort !

— Euh... oui, c'est possible, c'est bien possible ; c'est même certain. Mais ça n'a pas grande importance.

— Pas grande importance ?

— Mais non, Bedelia. Tu as des séquelles, j'en ai peur. On dirait presque que tu n'as pas complètement muté. Oh ! je trouverai facilement une autre femme, et c'est ce que je vais faire, dans l'heure qui vient. Quant à l'aspect légal, tu ne te rends donc pas compte que nous sommes devenus les maîtres de la loi et de tout le reste ?

— Non, je ne m'en rends certainement pas compte, protesta Bedelia. Je trouve que c'est horrible.

— Un petit peu d'horreur donne du goût à la soupe, Biddy, dit Salzy Silverio pour la consoler. Tu n'aimes pas ça, tomber sur un ou deux monstres dans ton assiette ? Je crois que je vais me faire très facilement à la nouvelle école. Je prends déjà goût à l'arrogance et à la haine.

— Je t'épouserai bien sur-le-champ, Biddy, dit Bauer, mais ça n'étendrait pas le réseau mental, et je crois qu'il faut lui ajouter un membre dès maintenant.

— Pour ce qui est de m'épouser, c'est exclu d'avance, espèce de salaud intégral ! cria Biddy.

— Mais non, Bedelia. Nous ne sommes plus nous-mêmes, nous appartenons tous aux autres. Enfin, je crois quand même qu'il faut ajouter un membre au réseau. Letitia en fait toujours partie, vous savez. On peut encore la sentir. On peut encore lui parler. »

C'était vrai. Letitia Bauer faisait toujours partie du réseau mental. On entendait toujours ses sanglots cendrés, quelque part, dans un recoin, sa couleur de lune, sa minceur étaient toujours présentes.

« Je me demande s'il n'y aurait pas avantage à avoir plusieurs morts dans le réseau, murmura Bauer d'un ton rêveur, mais, même rêveur, son ton rappelait un orage assourdi. Ça nous donnerait plus de recul d'avoir plusieurs morts pour communiquer. Qui serait le plus indiqué ? Bon ! enfin, je ferais mieux de m'occuper de cette histoire de mariage, et pour le meurtre on verra après. Il y a une fille qui marche dans la rue. »

Jim Bauer sortit et prit la fille par la main. Il la poussa à l'intérieur, et la fille le suivit d'un air hagard. « Nous voilà mariés, dit Bauer. Maintenant, tu t'appelles Letitia Bauer. Regarde son cadavre et ressemble-lui. Ressemble-lui, je te dis ! Ta volonté ne pourra tenir contre aucun de nous. La volonté du monde maintenant, c'est nous. Ressemble-lui. Mieux que ça ! Oui, allez, mieux que ça ! Je peux te forcer, tu sais. Bon ! c'est à peu près ça. »

À peu près ça, non. C'était parfait. Cette fille toute neuve, c'était Letitia

Bauer. Il avait fallu qu'elle vieillisse d'une douzaine d'années. Il avait fallu que sa peau prenne une couleur de lune et ses cheveux une couleur de cendre. Il avait fallu qu'elle fonde de dix kilos. Mais, lorsqu'un des nouveaux maîtres mutants ordonne, la chose doit être exécutée.

« Déshabille l'ancienne, Wing ! ordonna Bauer. Déshabillez-les toutes les deux. Ensuite habillez la nouvelle quand vous l'aurez saignée et inoculée comme il faut, et présentée au réseau. Elle mutera facilement dans ces conditions, si je ne me trompe, et l'ancienne Letitia l'aidera. Hondo, tu te débarrasseras du corps. Enterre-la à peu près n'importe où. Personne ne te verra. Si on te voit, on n'essaiera pas de t'empêcher. Nous sommes d'une nouvelle race et personne ne viendra nous gêner. Arouet !

— Que me veux-tu, Bauer ? Tu n'as pas d'ordre à me donner. Je suis tout aussi mutant et puissant que toi. Personne n'a la première place, ici !

— Bien sûr, Arouet. Nous voilà tous une seule et même personne. Mais pour l'instant, cette personne parle par ma bouche. Arouet, ne crois-tu pas que le réseau serait plus équilibré si l'un de nous se débarrassait de sa chair ? À certains égards, la mort est un outil de communication. Regarde comme Letitia la morte est plus proche que la vivante. Alors, un de plus, qu'en penses-tu ?

— Je suis d'accord. Tiens, donne-moi le .45, James, je m'en charge. Tu penses à Hondo quand il sera revenu après s'être occupé du corps ?

— Non, mon idée est ici et maintenant, Arouet. Et c'est moi qui vais me servir du .45. On ne se tue jamais vraiment bien tout seul. Je vais m'en charger !

— Non, Jim ! Non, non ! »

Arouet Manion sortit en courant, sauta une haie, disparut. « Il n'en a pas pour longtemps avant de revenir, dit Jim Bauer, sinon j'irai le chercher moi-même. Il faut s'attendre à ce genre de départs heurtés. Après tout, notre mutation n'a encore que quelques minutes. Je suggère que nous prenions tous notre repos cette nuit, comme l'a fait la première image paternelle chtonienne le septième jour. Notre mission, après tout, est bien plus haute. Moi, j'ai ma nouvelle femme, ou une ancienne femme sous une forme nouvelle, à soigner et à coucher. Adieu, camarades Moissonneurs. De toute façon, nous restons en contact. Nous ne faisons plus qu'un désormais.

— Je te dépose en ville, Bidy, proposa Wing Manion.

— Je vais un peu laisser courir Arouet avant d'aller le chercher. Évidemment, aucun de nous n'aurait de mal à le trouver, maintenant que nous ne faisons plus qu'un. Il a toujours été une poule mouillée. Maintenant qu'il a fait sa mutation, c'est une vraie poule d'eau. Tu n'as pas vu qu'il était absolument trempé quand Jim Bauer a voulu le tuer, Bidy ? Oh ! ça va être formidable, la mutation et tout ça, hein, Bidy ?

— Ce sera peut-être formidable. Mais pas aussi drôle que je le pensais !

— Oh ! Bidy ! mais c'est extra, être tout nouveau, tout puissant et tout ça ! Je parie que c'est ce que le premier amas a dit quand il s'est laissé

mystifier par la vie avec tout cet ammoniac dans l'atmosphère et tous ces rayons superpuissants qui hurlaient autour. *C'est extra*, je parie que c'est ce qu'il a dit. »

Freddy Foley était avec son patron Tankersley. Pour une fois, celui-ci lui avait dit des choses aimables. « Ils sont bons, ces deux papiers que vous avez faits aujourd'hui. Je me demande quelquefois pourquoi je vous garde, mais ça doit être parce que vous faites souvent de bons papiers. On voit que vous êtes sur la même longueur d'onde que ce Miguel. Vous vous mettez vraiment dans sa peau. Et vous croyez sérieusement que son mouvement va prendre de l'ampleur, qu'il va devenir dangereux, qu'il ne pourra ou qu'il ne voudra pas l'arrêter, et qu'après avoir renversé le monde il sera toujours le même gentil garçon ? Je ne crois pas qu'il puisse mettre le monde en danger sérieux, mais certains de ces mouvements, oui, peut-être. N'importe quel pommier tordu peut se mettre à donner un beau jour. Et l'autre papier, là, vous avez fait du bon travail aussi, même si vous avez violé le premier commandement du journaliste.

— Comment ça, M. Tankersley ? Je tire tous mes renseignements directement de O'Claire, et j'ai sélectionné du mieux que j'ai pu. Quel commandement ai-je violé ?

— Son nom. Mal écrit.

— Impossible, ça s'écrit comme ça se prononce !

— C'est A-u-c-l-a-i-r. Français, pas Irlandais. Désolé, Foley, dans un monde meilleur, on serait tous Irlandais, mais dans cette vallée de larmes, ça ne se passe pas comme ça. Auclair.

— Bref, c'est loupé. Monsieur Tankersley, qu'est-ce que vous savez sur les patricks ?

— Pas grand-chose. C'est une espèce de loge, de secte. Ils se prennent au sérieux, comme les Irréguliers de Baker Street. Je crois qu'ils font aussi dans l'ésotérisme, dans le genre des Illuminés de Los Angeles. Ils ont des titres et tout ça. Ils s'amusent à diviser le monde en royaumes, et eux à leurs têtes. Faites quelque chose sur eux si vous voulez, si ça peut vous faire oublier Overlare.

— Je n'oublie pas.

— Eh bien, oubliez, Freddy, et pour de bon, ou votre tête va rouler ! »

Freddy s'en fut et alla emprunter quelques photos à la morgue. Il en avait ramassé d'autres un peu partout. Voire volé, quand il le fallait. Muni de ces photos, il se rendit chez Michael Fonteyn. Celui-ci était dans tous ses états. « Il n'y a pas longtemps, j'ai cru à un meurtre rituel, Foley. J'en étais sûr. Ça venait de nos petits amis communs, qui sont devenus ignobles. Ils ont essayé de me déchiffrer, et c'est moi qui les ai déchiffrés. Ils ont tué Letitia Bauer. Je le sais. Mais, un peu plus tard, il ne restait plus rien de l'événement.

— J'ai eu un peu de ça aussi, M. Fonteyn. Et, un peu plus tard, j'ai cru comprendre qu'elle allait bien finalement. Alors, je n'y ai plus pensé. J'ai ici

différentes choses sur Carmody Overlare. Je voudrais vous les montrer et en parler avec vous.

— Je viens de parler à Letitia Bauer au téléphone, dit Michael Fonteyn. Elle m'a dit que non, on ne pouvait pas dire quelle allait bien. Elle avait un mal de tête épouvantable. Elle m'a dit qu'en effet ils avaient fait chez eux des expériences incroyables et que, pour elle, la coupe était pleine. Vraiment trop gentil par ailleurs d'avoir cru qu'on l'avait assassinée, mais que ça n'était pas exactement ça. Elle m'a dit que tout allait très bien maintenant. *M. Fonteyn, revenez donc nous voir quand nous aurons retrouvé nos esprits, c'est-à-dire bientôt j'espère.* Bon ! Eh bien, il y a quelque chose que je ne comprends pas très bien là-dedans, Foley. Ça devait être la projection mentale, très forte, d'un meurtre rituel. Ils jouent à des jeux sinistres, vos amis. Enfin, c'est avec plaisir que je verrai ce que vous avez à me montrer sur Carmody Overlare. Si ça peut me faire un peu oublier les Moissonneurs...

— Des photos et des photos, dit Freddy, et il les étala sur la table. Voilà deux piles de photos, toutes de Carmody Overlare. Dans ce tas-là, celles de plus de deux ans. Dans l'autre, celles qu'on a prises de lui depuis. Regardez-les bien et dites-moi si c'est le même homme. »

Michael Fonteyn étudia de près les photos, et dit au bout d'un certain temps : « Oui. Elles me disent toutes quelque chose, sauf deux, et qui sont parmi les moins bonnes. Oui, Freddy, ce sont bien des photos de Carmody Overlare.

— Je sais bien, mais est-ce le même homme ?

— Y a-t-il une différence ? Je dirais sans hésiter qu'elles sont toutes du même homme, mais je dois ajouter que vous êtes la deuxième personne à me poser la question. Comment pourraient-elles être toutes de Carmody Overlare et en même temps ne pas être de la même personne ?

— Je n'ai pas d'explication.

— La personne en question n'en avait pas non plus. Il m'arrive aussi d'être hermétique, mais, autant que possible, je l'évite. Vous allez un peu loin, Foley.

À la hauteur du visage de Foley, et hors de vue, dérivait un fil plus fin que la soie. Il résista à la tentation de le balayer, mais il sentit, une fois de plus, qu'une araignée gardait les yeux sur lui.

— Qui est cette autre personne qui vous a parlé de Carmody, M. Fonteyn ?

— Je ne vous le dirai pas. D'ailleurs je suis sûr que vous ne la connaissez pas...

— Alors je veux la connaître.

— Je ne vous dirai pas qui c'est. Ces questions sont confidentielles.

— La mienne aussi. Je vous demande son nom confidentiellement.

— Non. Vous n'êtes pas assez dans mes confidences pour ça.

— Est-ce vrai, M. Fonteyn, que les patricks ont des gardiens invisibles, des esprits jaseurs ?

— On petit dire cela, oui. Mais on peut tout de même voir le chien de Bagley. Je l'ai vu. Il suffit d'avoir l'oeil. Il tient d'ailleurs plus du grand singe que du chien.

— Et les revenants ont-ils aussi des gardiens, furtifs, mais non invisibles ?

— C'est exact. On vous enfermera ou on vous tuera si vous continuez à poser des questions sur Carmody Overlare. Je ne sais pas pourquoi. Je n'ai pas l'impression qu'il soit si important que ça !

— D'après vous M. Fonteyn, qui serait le mieux à même de savoir si le premier et le deuxième Carmody Overlare sont bien une seule et même personne ?

— Vous pourriez demander à sa femme.

— Je n'y avais pas pensé. Merci, c'est ce que je vais faire.

Freddy alla à l'Étourdi pour voir si Bidy y passerait dans la soirée. Le problème restait le même. Un axiome veut que deux choses égales à une troisième soient égales entre elles, mais cet axiome est peut-être faux. Les photos du deuxième Overlare étaient aussi les photos de Khar Ibn Mod et de Kir Ha Mod. Et les photos du deuxième Overlare étaient aussi les photos du premier. Alors pourquoi les photos du premier Overlare n'étaient-elles pas aussi les photos de Khar Ibn Mod et de Kir Ha Mod ? Cela aurait dû être, et cela n'était pas.

Quand la logique ne fonctionne plus, il faut la remplacer. Mais Freddy ne savait pas par quoi ; non, Freddy ne savait pas. Quelles que soient les raisons qui font qu'un homme est ce qu'il est, et pas autre chose, c'était bien à partir de là que ça ne fonctionnait plus.

C'est alors que jaillit à l'Étourdi l'homme que Freddy s'attendait le moins du monde à y trouver : O'Claire ; enfin, non, Auclair.

« Foley ! cria l'homme à la peau tannée en agrippant Foley. Il était hystérique. Elle s'est échappée ! Elle s'est échappée de la fontaine ! Elle erre dans le monde, ça y est ! Elle erre ici, dans cette ville ! Où est-elle, vous le savez ? Elle a quelque chose à voir avec vous. Répondez-moi, Foley ! Réveillez-vous ! C'est grave ! Cette chose est une mangeuse de mondes !

— Eh ! mais de quoi parlez-vous ? postillonna d'étonnement Foley. Qu'est-ce que vous faites là, O'Claire ? Un mensonge haut perché n'a pas à venir semer la panique ici ! Vous n'êtes pas bien ! Qu'est-ce que vous cherchez ?

— La créature de ma fontaine, la créature à sept bras, qui a des serpents au lieu de tentacules. Elle s'est enfuie dans le monde, je vous dis ! Elle s'est échappée chez vous, dans cette ville !

— Vous êtes fou, mon vieux ! Cet après-midi, ce n'était que de la folie douce ; maintenant, c'est de la folie furieuse !

— Foley ! Écoutez-moi ! Elle est là ! Elle arrive, tout près ! En voilà un ! Voilà un des tentacules ambulants de l'épouvantable mangeuse de mondes, et personne ne bouge pour la tuer ou pour l'enfermer ! C'est une de ses créatures, un de ses serpents ! Retourne chez toi, créature, ou je m'en vais te

repousser !

— Retourner chez moi, pas question ! crépita Biddy Bencher. Car le tentacule ambulant de la mangeuse de mondes, c'était elle. Chez moi, c'est le monde entier maintenant. Eh bien, oui, je suis un des serpents. Et alors ? Je suis une mutante. Je fais partie de l'entité qui grandit et doit hériter du monde.

— Aargh ! Alors, j'arrive trop tard ! gémit Auclair, et tout son feu le quitta.

— Je suis blessée, Freddy, dit Bedelia avec une grimace, et ce n'est pas pour faire joli que j'ai un turban, mais, dans un jour ou deux, je dévoilerai sur mon front la marque du Moissonneur, dans tout son éclat. Qui est ton ami, là, Freddy ? On peut dire que tu as des amis fascinants.

— Tout comme toi, Biddy. Biddy, je te présente M. Auclair, le patrick de Pecos.

— Oh ! j'ai déjà rencontré des patricks ! Je les aime tous, hein, Freddy ? Allez donc voir M. Bagley, c'est le patrick de Tulsa.

— Tu refuses de retourner dans ta prison, créature ? demanda Auclair en tremblant.

— Je refuse de retourner dans ma prison, répondit Biddy. Je n'en ai pas, d'ailleurs. Et ne m'appelle pas créature, petit chasseur de serpents ! Je suis maintenant Essence d'Extase Incrée.

— J'espérais pouvoir te ramener chez toi, gémit Auclair, mais je vois que j'arrive trop tard, vous êtes déjà dispersés. Bien ! J'irai donc voir le patrick local et nous allons nous concerter. Dieu nous assiste ! Pourquoi n'es-tu pas restée dans ta fontaine comme Dieu l'a voulu, créature ?

— Mais ce n'est pas moi qui ai quitté la fontaine. C'est la fontaine qui m'a quittée. Ah ! j'avais tout oublié du temps où je vivais en fontaine ! On dirait une autre vie. Mais des fontaines, nous allons en construire de nouvelles, et de nouveaux jaillissements aussi. »

À ce point de la conversation, Auclair les laissa. Il était battu. Tout son feu l'avait quitté. « Vous avez tué Letitia Bauer à votre joyeux bordel de ce soir, Biddy ? demanda Fred Foley.

— Oui, comment le sais-tu, Freddy ? Mais c'était seulement pour quelque temps. On a arrangé ça. Je ne me souviens plus comment, mais maintenant ça va. Et maintenant je communique en même temps avec Letitia morte et Letitia vivante, ce qui fait un membre de plus. Mais je ne devrais pas parler de tout ça à un échantillon d'humanité non muté. Change de sujet s'il te plaît, Freddy.

— Bien. Est-ce que tu as quelque chose sur Carmody Overlare, Biddy ?

— Ah ! Je l'avais oublié celui-là ! En quoi est-il important ? Telle que tu me vois, je suis beaucoup plus importante, maintenant que je suis mutante et super. À vrai dire, j'ai entendu sur lui deux ou trois choses assez comiques. Qu'est-ce que tu veux au juste ?

— Depuis un an ou deux, lui connaît-on de nouvelles bizarreries ?

— Eh bien, oui. Il élève des rats. Et il se trempe la tête dans un seau. Les deux sont nouvelles.

— Il se trempe la tête dans un seau ? Biddy, c'est moi, Freddy. On est des amis. Alors qu'est-ce que tu veux dire très précisément quand tu dis qu'il se trempe la tête dans un seau ?

— Je veux dire très précisément qu'il se trempe la tête dans un seau. Il a un seau dans son bureau en permanence, et il en a un autre partout où il va. Je ne sais pas pourquoi.

— Rien d'autre ?

— Sur Carmody, non. Sur toi, oui. L'information vient de moi, vu que, maintenant, je suis transcendante et super et que je voyage comme ça me plaît dans les esprits. Tu as décidé de quitter la ville ce soir. Eh bien, un type t'attend à l'aéroport pour te tuer, et un autre à l'arrêt de l'autobus. Et encore un troisième si tu restes en ville.

— Bref, j'y gagne à tous les coups. Où t'ont-ils blessée ce soir, Biddy, à part l'estafilade à la tête ?

— Sur le côté, sous le bras, près de la lymphé.

— Et où encore ?

— À la fesse gauche.

— Je me disais aussi que tu t'asseyais bien timidement. »

LA REVANCHE D'UN POUVOIR DÉLAISSÉ

Nous avons donc comme la structure régulière de cités troglodytes. En partant du plus bas, trois cités, toujours plus avancées dans l'artisanat et la construction, l'une sur l'autre ; puis une cité d'anéantissement ; encore au-dessus, trois nouvelles cités toujours plus évoluées, surmontées de la quatrième cité, cité d'anéantissement.

Quoi qu'il en soit, il est possible que ce cycle plus que familier ne soit que le cycle raté, ou le cycle brisé. Il est beaucoup plus rare de tomber sur le cycle des sept cités épanouies : à Leros, à Lough Dorg, à Angkor Kong, à Chichen Ticul. Dans chacun de ces cas, nous verrons trois premières cités de valeur ascendante, puis une quatrième située à un palier de « confusion » qui révèle des valeurs contradictoires et passionnées, une destruction fragmentée mais contenue, et des fondations grandioses ; au-dessus, dans chacun de ces exemples, on trouve les cinquièmes et les sixièmes cités, que l'on ne peut que qualifier de magnifiques, à la fois sur le plan des réalisations, de l'équilibre et de la prévision du futur ; au-dessus de celles-ci, on trouve les bases tronquées des septièmes cités, qui sont absolument uniques, même dans leurs vestiges les plus appauvris. Dans chacun de ces exemples, la légende locale raconte que les ultimes cités (ayant atteint la perfection) furent emportées au ciel, de la première à la dernière pierre, et du premier au dernier de leurs habitants.

ARPAD ARUTINOV,
Le Soupirail de l'Histoire.



A PAS D'DANGER, TOTO, pas d'danger qu'ça saute », disait devant son verre un jeune homme à un autre jeune homme. Cette phrase semblait être devenue le mot d'ordre de la journée : « Y a pas d'danger, disait une femme à une autre femme.

— Et moi, je vais tout faire sauter, je vous le garantis, disait Freddy Foley. Et les moyens ne manquent pas. Fais comme si je revenais tout de suite, Biddy. À un de ces jours, à un de ces lieux.

— Attention, Freddy, petite faïne ; tu vas prendre la navette de l'aéroport, et là-bas il y a un type qui t'attend pour te tuer. Mais je ne sais pas pourquoi je te préviens comme ça. Vous êtes tous les deux des non-mutés, et je suis au-dessus de tout ça maintenant.

— Tu es magnifique et exorbitée, Biddy : tu as la fièvre et tu n'en as plus que pour quelques semaines. C'est que moi aussi je sais prédire l'avenir ! »

Fred Foley tourna au coin et attrapa de justesse la navette de l'aéroport. Le chauffeur était un ami de Freddy, et Freddy s'installa à l'arrière avec les bagages. Mais, pour ceux que ça intéresserait, Fred Foley avait bien pris la navette de l'aéroport.

Il y avait, tout en bas sous les anciens viaducs, un sombre carrefour, et c'est là que Freddy se laissa rouler. Il y avait aussi une préhistorique et insignifiante station de routiers, et Fred Foley la traversa en un instant. Qui se souvient qu'on prenait autrefois le train dans cette partie du pays ? Qui donc l'a pris pour la dernière fois ? Il y a là un bien grand mystère : ce monstre antédiluvien n'est pas mort. Bien que le train ne transporte plus personne, il existe bien une unique micheline qui assure la correspondance de nuit à Kansas City. Foley prit cette micheline. Pas homme qui vive, pas un fossile n'irait le chercher là. C'était au matin. Dans le wagon solitaire, il n'y avait que cinq autres passagers, dont quatre étaient des fossiles. Le cinquième était de la race terrible de ceux qui vont peut-être engager la conversation.

Freddy sortit un livre de son sac. C'était un livre plutôt sérieux avec lequel il avait l'intention de s'endormir, *Peinture et Réalité*, de Gilson, mais il était recouvert d'une de ces fausses jaquettes – vous voyez le genre : *Comment forcer un coffre-fort en quinze leçons ; Vous aussi, vous pouvez escroquer votre assureur ; Animaux oubliés de nos contrées sauvages ; Devenez le Maître du Monde*.

Cette fois, il s'agissait de *Chirurgie du cerveau à la portée de tous*. Freddy se plongea dans son livre. Il somnolait quand il sentit qu'on lui tirait le bras. C'était le cinquième passager. « Excusez-moi, Docteur, dit celui-ci, mais je ne crois pas avoir jamais lu ce livre. Je suis le docteur Jurgens, généraliste, pas du tout un spécialiste du cerveau. Ce qui ne m'empêche pas toutefois de m'intéresser à tout ce qui touche la profession.

— O'Claire, Docteur O'Claire, avec un O, pas A-u, répondit Freddy. Enchanté, cher Monsieur.

— Je me dis souvent, cher Docteur O'Claire, que nous autres, généralistes, avons une vision plus large du monde que vous, les spécialistes.

— Je le crois volontiers, cher Docteur Jurgens.

— Et pourtant je dois vous faire un aveu avant d'aller plus loin. J'ai été radié tout récemment de la profession et je fais appel. Je n'ai rien fait de mal.

Mais on punit toujours ceux qui ne font pas comme tout le monde. Vous n'êtes pas obligé de me parler si vous n'en avez pas envie.

— Au contraire, répondit Foley-O'Claire.

— Merci bien. C'est à cause d'un article peu orthodoxe que j'ai été radié. *Les Précurseurs*. Vous l'avez peut-être lu.

— Je ne suis pas très à jour dans ce domaine, cher Docteur. On écrit tant de choses dans notre profession qu'il est souvent bien difficile, comme on dit, de suivre le mouvement. J'en ai certainement un exemplaire dans mon bureau. Je mettrai un point d'honneur à le lire. Quel est donc votre propos ?

— Mon propos est que, pour tout désastre, pour toute épidémie de grande envergure, enfin pour tout événement majeur dans n'importe quel domaine, il existe un Précurseur. Vous vous souvenez que, l'année précédant l'invasion de Rome par les Goths, la récolte des pommes a été catastrophique ; l'année précédant la bataille de Tours, échec partiel, mais sérieux, des vendanges ; et la saison précédant l'attaque des Perses en Attique a connu une récolte de grenades bien inférieure à la moyenne. On pourrait même accoupler toutes les mauvaises récoltes à une grande bataille : choux et Crécy, millet et Malplaquet, potirons et Poitiers.

— Topinambours et Trafalgar ?

— O'Claire, c'est stupéfiant ! Je l'avais sous le nez et je ne m'en suis jamais aperçu. C'est parfaitement exact, 1805 est une mauvaise année de topinambours pour les États-Unis, l'Afrique et la Russie. J'avais toujours mis en relation la récolte de coings avec Trafalgar, mais vous venez de m'ouvrir les yeux !

— Dites-moi, n'est-ce pas un curieux champ d'étude pour un médecin ?

— Oh non ! Ce n'est pas mon domaine ! Je ne me sers de ces exemples historiques que par analogie. Vous trouverez des Précurseurs en minéralogie, en littérature, en politique, en météorologie. Mon domaine, évidemment, c'est celui des Précurseurs en médecine. »

— Voilà qui est fascinant, cher Docteur.

— Pour chaque épidémie, O'Claire, il existe un Précurseur, sans rapport apparent, impossible à mettre en relation, et pourtant infailible en matière de prédiction. À l'apparition du Précurseur, on peut être sûr, aussi sûr que les saisons se suivent, qu'une autre épidémie va s'annoncer, et, celle-là, bien plus sérieuse. Je soutiens qu'avec une analyse solide on pourrait éviter toutes les grandes épidémies. Les Précurseurs se manifestent quelquefois un an ou plus à l'avance, ce qui laisse largement le temps de se préparer.

Par exemple, une bonne année avant une irruption locale de méningite, on verra apparaître des cas anodins de bouches pâteuses, à peine signalés, accompagnés d'éruptions bénignes à l'intérieur des gencives. Je ne peux pas démontrer la relation. Médicalement, il n'y en aurait aucune. Mais la coïncidence se répète si souvent qu'elle devient plus qu'une coïncidence !

— Oui, j'avais déjà remarqué ça, dit Foley-O'Claire, et j'avais peut-être interprété le phénomène à sa juste valeur. Il y a des gens qui n'aiment pas

parler aux illuminés, qui se rasent avec des raseurs et qui fuient les fâcheux. Foley n'avait aucune de ces réticences. Sa profession, c'était l'information. Il savait que ce sont les fous qui parlent, tandis que les sages tiennent leur langue, et qu'il pouvait en apprendre plus d'un seul fou que de sept sages ; il savait qu'à force de parler un homme finit toujours par dire quelque chose. D'ailleurs, il n'avait rien d'autre à faire.

— Voici un autre exemple ou une coïncidence frappante, reprenait le docteur Jurgens. Deux ans avant une poussée de grippe (dont les genres sont très variés), on constate une forte poussée d'érythème, ou d'éruption, dont les genres sont aussi très variés. Encore une fois, médicalement, aucun lien n'est possible. Et pourtant, il y en a un.

— Il y aurait un moyen de neutraliser ces Précurseurs, ces augures, dit Foley-O'Claire. Une épidémie dépend de la contagion, et la contagion ne tient qu'à des facteurs très fragiles et facilement influençables. On peut le faire mentir, ce Précurseur.

— Je le souhaite, O'Claire, car c'est là ma mission. Mais jusqu'à présent je ne l'ai jamais pris en flagrant délit de mensonge. Pour le moment, j'essaie de faire mentir une de ses prédictions les plus sinistres. Je me rends à la capitale avec mon appel en poche. Si je n'arrive pas à démontrer le mensonge, alors, c'est que ces Précurseurs ont quelque chose de surnaturel. Cela voudrait dire qu'ils sont d'un autre monde, que ce sont de véritables augures, et que le futur est inaltérable. J'ai fait de ce Précurseur-là mon ennemi personnel. Et, croyez-moi, ce sont de minuscules trublions ! Entre les doigts, O'Claire, juste à la base. Ça gratte un petit peu, et c'est parti. Pas un pour cent des gens n'y fait attention ou ne pense à se faire soigner pour ça.

— Ça m'est justement arrivé la semaine dernière, dit Foley-O'Claire. Et c'était vrai.

— C'est arrivé à la moitié du pays la semaine dernière, O'Claire, et maintenant on a tout oublié. On a si bien oublié que je me demande comment on en a gardé le souvenir les autres fois. Et pourtant c'est écrit, et noir sur blanc, mais en marge, de façon si anarchique que c'en est un vrai miracle. Boccace en parle, Defoe en parle, les *Chroniques du Welshire* en parlent deux fois. Partout, on trouve clairement mention de ce petit grattement entre les doigts environ un an avant la Chose proprement dite.

— La Chose ? Quoi donc, Mr. Jurgens ?

— Oh ! la peste ! Et elle sera ici cette année, vous pouvez en être sûr, à moins évidemment que je n'arrive à convaincre le gouvernement fédéral de prendre des mesures, mais quelles mesures, ça, je n'en sais rien ! Eh bien, bonsoir, Docteur. Mon temps s'est écoulé. Vous savez, le cycle naturel.

— Ah oui ! Qu'est-ce que c'est ?

— Le cycle de trente-quatre heures, le cycle naturel. Je m'y laisse prendre à chaque fois que je voyage longtemps. Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi personne n'a envie d'aller se coucher le soir ? Ou pourquoi personne n'a envie de se lever le matin ? Comment voulez-vous que nous

ayons le temps de nous adapter au cycle en quelques milliers d'années ? Quelle que soit l'origine de l'humanité, nous savons qu'elle n'est pas née en ce monde, mais sur un système planétaire au cycle de trente-quatre heures. Ce qui peut singulièrement économiser les recherches pour le jour où l'on s'intéressera vraiment à ce genre de choses. Bonsoir !

— Tss tss ! cher Docteur, dit Foley-O'Claire. C'est de l'hérésie scientifique, ça !

— Cher Docteur O'Claire, on a dit que l'hérésie est la revanche d'une vérité oubliée. Et, moi, je dis que tout phénomène ou tout mouvement monstrueux est la revanche d'un pouvoir ou d'un domaine délaissé, d'une virtualité jugulée en nous. Et, à mon avis, l'année sera bonne pour les monstres. »

Le docteur Jurgens se jeta dans un siège profond et entreprit de faire la sieste. Foley, à son tour, s'endormit de ce sommeil morcelé dont les trains ont le privilège. Mais, pour lui, il s'y ajoutait un élément nouveau. Quiconque a été touché par un réseau mental ne fera plus jamais sa sieste et ne rêvera jamais plus tout seul. Mais hors du tourbillon.

Ce à quoi s'occupait l'esprit du réseau mental ce soir-là (et le plus actif était l'esprit du mutant Jim Bauer ; les autres étaient fatigués), c'était de tuer les gens, ou de les amener à se tuer. Jim Bauer, et à travers lui tout le réseau, semblait avoir un choix de haines très précis. Il en tua douze. Il était en train de tuer le treizième. Et Fred Foley se disait en lui-même : « Il y en a que je n'aurais pas tué. » Et il répercuta à travers tout le réseau : « Il y a des gens bien dans tout ça, et même des gens mieux que Jim Bauer. Le monde va se mettre à boiter sérieusement s'ils se mettent à tuer des gens comme ça ! »

Le treizième ne tenait pas tellement à partir. Il s'était assis à sa table et griffonnait sur un morceau de papier : « Je ne me suicide pas. Je n'ai aucune raison de le faire. Cette histoire est invraisemblable. Même si je le voulais, je n'ai pas de pistolet. Et voilà justement un pistolet devant moi, d'où, vient-il ? Seulement, je ne sais pas m'en servir. Je ne me suis jamais servi d'un pistolet de ma vie. Ah si ! maintenant je sais m'en servir ! » Il y avait beaucoup de pression dans ce réseau mental, de l'élégance froide, de l'humour vert arlequin, de la passion spirale, de l'agonie cannelle, les sanglots cendrés de Letitia morte, le désir du danger de Letitia vivante, qui, dans son sommeil haché, se demandait quel cauchemar avait bien pu l'engloutir, le poisson-Klee et ses bulles mortelles, la pieuvre de O'Claire échappée de la fontaine et errant dans le monde, les patricks en alerte et, peut-être, le commencement du monde dans sa troisième étape.

Autre chose encore au cœur du réseau, que le réseau lui-même n'arrivait pas à contrôler : deux jeunes gens que le contact des tentacules avait apparentés ; beaucoup de sang à la frontière répandu par de sauvages combats de nuit ; chez Miguel, treize hommes tués dans un raid manqué, trente pour les remplacer aussitôt. Comment voulez-vous dormir avec ça

dans la tête ?

Foley dut changer de train à Kansas City. Il alla au bureau de poste. Non, justement, il ne voulait pas télégraphier. Il appela Tankersley, lequel fut tiré de son sommeil. Il donna les noms et les coordonnées de treize personnes en vue qui venaient de mourir ou de se suicider. « Vous vous en portez garant ? demanda Tankersley.

— Je m'en porte garant, m'sieur Tank. »

Après quoi, Freddy lui fit un rapport circonstancié des événements sanglants de la frontière. « Vous êtes sûr que c'est arrivé, Freddy ?

— Pour l'essentiel, oui. Le reste arrivera sous peu. Inutile d'attendre que ça arrive pour le faire passer, si ça ne fait pas de doute. Faites-moi confiance, M. Tankersley.

— Où êtes-vous, Freddy ?

— Kansas City.

— Vous avez une drôle de voix ; comment ça se fait ?

— Je dors à moitié. Faites passer ça, Tankersley, le plus tôt possible. »

Et Tankersley le ferait passer, le plus tôt possible. Il fallait que tout se passe comme prévu, sinon il était mort. Et tout se passa comme prévu. Tout.

Une mère mettait sa fille de douze ans au train de Kansas City. « Et que ça saute ! » dit la mère. Et la fille répondit : « Y a pas d'danger, Toto ! » C'était donc devenu l'expression du siècle. Tout atteignait à la perfection, les moissons étaient grasses, des perles rares apparaissaient dans tous les domaines ; le pays, le monde entier, tout avançait sans heurt, sans se presser, on y était presque. Comment, un risque de tout gâcher, de tout faire sauter ? Allons donc ! Écoutez plutôt la voix du peuple. « Y a pas d'danger qu'ça saute, Toto ! » Voilà ce que disaient les gens.

Freddy lut deux pages et somnolait de nouveau quand il sentit une secousse sur son bras, une secousse qui avait les yeux bleus (Freddy, touché par le réseau, avait des yeux partout). « Excusez-moi, mais je me demandais si par hasard vous ne seriez pas l'Un de Nous ? demanda l'homme aux yeux bleus étincelants.

— C'est possible, c'est bien possible, répondit Foley.

— Cher Monsieur, je suis un Enraciné, reprit Yeux Bleus. Vous avez ceux qui coupent leurs racines au nom de cette vieille pseudo-nouvelle école. À partir de ce moment-là, ils se dessèchent. Mais des contrefaçons, des racines postiches montent de la terre et viennent les entourer de façon grotesque, et celles-là ne nourrissent pas. Je dis que personne ne doit se laisser envahir par cette étrange inconsistance. L'insolite (l'indispensable insolite), que chacun le garde au fond de soi, c'est là qu'il sera une force. Gardez-vous de le couper, de le détacher de vous. Car il en repousse au-dehors des racines empoisonnées et sans consistance. J'ai vu la jaquette de votre livre. C'est un titre fantaisiste, mais vous n'avez pas l'air fantaisiste. Je me suis donc demandé : pourquoi recouvrir un livre d'une jaquette pareille si ce n'est pour

rire ? Eh bien, me suis-je dit, mais pour cacher quelque chose. Ce que vous lisez en réalité n'est pas à mettre entre toutes les mains. Ce livre (qui n'en est peut-être pas un) ne correspond pas au titre de la jaquette. Voilà ma réponse à l'énigme.

— Il y a une certaine fascination des énigmes qui restent sans réponse, dit Fred Foley.

— Je pense qu'il s'agit d'un mémoire, du résumé d'un projet à vous, reprit l'homme aux yeux bleus. Vous n'avez peut-être pas envie d'en discuter. Je n'ai pas envie non plus de discuter du mien, mais je reconnais de loin un collègue inventeur. Chaque fois que je monte à Washington avec une de mes grandes inventions, c'est-à-dire plusieurs fois par an, je reconnais des personnes qui ne peuvent être que des confrères. Nous autres, inventeurs, nous sommes une drôle de race.

— Une drôle de race, oui, nous ne sommes pas comme tout le monde, répondit Freddy.

— Bien que je n'aie pas l'intention de vous révéler quoi que ce soit de ce que j'ai là, je ne crois commettre aucune imprudence en vous apprenant qu'il s'agit d'un inervateur.

— Je n'en attendais pas moins.

— Mais peut-être vous attendiez-vous seulement à une de ces machines à relaxer ? Non. S'il s'agissait de cela, mon voyage ne revêtirait pas une telle importance. S'il s'agissait de cela, on ne me suivrait pas à la trace. Il y a dans ce wagon un individu qui dort les oreilles et les yeux grands ouverts, à qui rien n'échappe. C'est un sbire. Son travail est de surveiller et de suivre quelqu'un, et ce quelqu'un ne peut être que moi-même.

— Ou moi, dit Freddy.

— La plupart des inventeurs ont tendance à surestimer la valeur de leur invention, répliqua l'homme aux yeux bleus, peut-être avez-vous tendance à surestimer la vôtre. Mon sbire vous jette effectivement des regards dérobés, c'est vrai, mais ce n'est que pour mieux feindre de ne pas me voir. Non, c'est moi qu'il file, j'en suis sûr. J'ai là un système qui va transformer l'humanité, qui fera table rase des décennies et des lustres, un système qui permet d'étendre... Mais je ne puis en dire davantage. Mes jours sont en danger.

— Comment vos jours peuvent-ils être en danger si vous avez inventé une machine à relaxer ?

— Mais je vous dis que c'est beaucoup plus que cela. Elle permettra à l'homme de repousser la mort jusqu'au fond des âges.

— Voilà qui a l'air généreux. Qui voudrait s'y opposer ?

— Ceux qui ont atteint le même but sans l'aide de ma machine. Car ils existent. J'ai de bonnes raisons de croire qu'un petit groupe de jaloux est prêt à tuer pour empêcher l'humanité tout entière de jouir des mêmes privilèges.

— J'aurais plutôt peur que l'humanité meure de privilèges qu'elle n'aurait pas réclamés, dit Foley. C'est une bête qu'on tuera toujours avec trop de

charité. Je préférerais que vous inventiez une machine à relaxer les trop charitables et les trop zélés.

— Mais j'en ai l'intention, cher Monsieur. Tant de choses surgissent hors saison. Je les congèlerais un petit peu. Ah ! mais ça n'a pas de sens ce que je dis là, je pense que nous sommes d'accord ! Ma machine n'a rien à voir avec ça, mais elle peut contribuer à intégrer le moi individuel et le moi universel. Et je pense que nous sommes d'accord, le terme d'inervateur n'est qu'un nom de code.

— Je pense que nous sommes d'accord », répondit Fred Foley. Ce Fred Foley attirait les phénomènes, on ne peut pas dire le contraire, mais il y avait bien un sbire dans le wagon qui avait l'air de le filer tout autant que notre inventeur aux yeux bleus.

Les rails martelaient en vers sur l'air des lampions :

D'la paix, d'l'argent, du bon blé

Chacun plein les bras

Heureux comme un roi.

Pas d'danger qu'ça saute, Toto, pas d'danger.

Et vraiment tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, si on n'y regardait pas de trop près. « Des mauvaises nouvelles, des mauvaises nouvelles ! pestait Tankersley. Qu'est-ce qu'on met dans le biberon des journalistes, ma parole ? Y en a pas un qui ramènera une toute petite mauvaise nouvelle de rien du tout, juste de quoi augmenter le tirage ? » Les mauvaises nouvelles, ça ne se faisait plus beaucoup. Dans deux semaines, on réélirait un président populaire. Les gens étaient plus éveillés, plus heureux et meilleurs que jamais. On avait aplani toutes les bosses. Le monde était plat et propre ; plate-forme idéale pour... quelque chose. Allons, que sont quelques méchants battements d'aile dans la nuit, quelques hydres de salon échappées de leur fontaine, quelques hurluberlus qui vivent plus longtemps que tout le monde ? À ceux-là, toujours plus de pouvoir. Au seuil de cette nouvelle journée, Fred Foley allait atteindre le saint du saint, oui, Washington la grande, où l'on résout tous les problèmes.

« Non, votre créature ne s'est pas échappée, Auclair, grognait Bertigrew Bagley. Qu'est-ce qui vous prend ? Vous n'avez plus que deux yeux ? Enfin, de toute façon, elle y est, dans votre fontaine. Je la vois. Elle ne s'est jamais enfuie dans le monde, je n'y crois pas.

— Non, Bagley, non. C'est un simulacre dans ma fontaine. Elle l'a laissée là pour me berner. Mais la vraie erre ici, dans cette ville, et dans ce monde. Elle s'est séparée en sept ou huit personnes, mais elle est toujours une. Ses bras sont des personnes. Depuis toujours. Nous nous trompions en croyant que les bras du poulpe étaient des mouvements. Nous avons cru que c'était le Communisme, le Libéralisme traditionnel et d'autres horreurs, mais ils ne

sont dangereux que quand ils se personnifient. Ce Foley connaît tous leurs noms, mais il m'a échappé. Je ne connais que la vipère rousse.

— Allez-y doucement avec la vipère rousse. J'ai beaucoup d'affection pour elle. Elle n'a pas mauvais esprit avec moi, comme les autres. Moi, je les connais tous, Auclair. Je peux leur envoyer mon chien quand je veux, mais je ne suis pas sûr qu'il faille les tuer. Nous vivions bien avec les dragons jadis ; pourquoi sommes-nous devenus si difficiles ? Tous les châteaux dignes de ce nom avaient leur dragon dans la cave. Tous les mondes dignes de ce nom aussi.

— Mais celui-ci est une horreur, Bagley. Cela fait des siècles qu'il dort, qu'il ne s'est pas enfui. Et il mange les petits enfants, ça y est. Il a tué treize personnes de valeur ce matin, treize justes, et il vient à peine de se réveiller.

— Il y en avait trois qu'il fallait tuer, Auclair. Vous devez bien l'admettre, que vous soyez d'un côté de la barrière ou de l'autre !

— Et le pire, Bagley, c'est que ça ne servira à rien de leur envoyer votre chien. Ils ont déjà monté tout un réseau. Ils sont mutants ; l'une d'eux est morte, et ça n'a rien changé. Elle était même encore plus forte et plus effrayante après sa mort. Et le chef, comment s'appelle-t-il ?

— Jim Bauer. Le biologiste. Mais il savait bien que l'aspect biologique ne servait que de mise en scène, de catalyse.

— Il hésite entre deux choses pour renforcer le réseau. Ou il se tue et il va en enfer – en pensant que, de là-bas, il pourra faire du meilleur travail – ou il engage un authentique démon infernal et fait passer le réseau à neuf membres. Il joue déjà les Lucifers amoureux avec sa femme morte et sa femme vivante – comment s'appellent-elles déjà ?

— Letitia.

— Letitia... Bonheur. Je me demande si c'est vraiment ce qu'elle voulait. Au lieu de ça, elle s'est mise en danger. C'est peut-être son idée du bonheur, mais je la vois bien pâle et bien lasse. Faut-il appeler les Patriarches de la Grande Arménie et de la Grande Irlande ?

— Je m'en suis occupé, Auclair. Ils disent que chez eux les créatures s'échappent aussi, et qu'elles ont une autre envergure que les nôtres. Et le Patriarche de la Grande Arménie m'a rappelé ceci : pour Dieu, les quatre ordres sont toujours des créatures du dehors, elles n'ont accès ni au Château ni au monde, elles ne sont bonnes ni pour le Château ni pour le monde. D'après Lui, nous ne valons guère mieux pour le moment que les bestioles dans leurs nids à pythons, que les crapauds de la résurrection, et que les faucons broyeurs. Même nos alliances intermittentes avec les faucons, qui sont meilleurs que les deux autres, ne Lui sont pas absolument agréables.

— Alors que faire, Bagley ? Ah oui ! Je me souviens des consignes du Manuel ! Toujours servir avec fidélité dans les siècles des siècles, qu'Il n'ait pas à douter de notre bon vouloir. Garder les Pythons hydrés pour qu'ils ne s'enfuient jamais dans le monde. Dénouer l'énigme des Crapauds de la Résurrection, même s'il faut pour cela mille fois mille jours. Contenir la

menace des Faucons, et la retourner contre les menaces encore plus grandes. Et, après un long et loyal service, Il nous admettra dans Son Château, si telle est Sa volonté. Bagley, tous les mille ans, j'espère que ce seront nos dernières années de service.

— Quelle ironie Auclair, hein ! Si les trois autres croyaient eux aussi servir loyalement ! S'ils croyaient eux aussi qu'on va les admettre au Château ! Vous savez, on raconte que, jadis, nous vivions, oui, au Château, que nous avions mis au point notre propre réseau, c'est ainsi que nous sommes devenus des mutants ; alors, nous avons été chassés et nous sommes devenus des créatures du dehors ; et il nous a fallu travailler comme des farfadets pour notre rédemption. Tiens ! Quand j'y pense, mon chien a un quart de sang farfadet ! Il faudra que je leur demande si on travaille si dur que ça chez eux. Nous sommes peut-être en train de nous surmener. »

Dires étranges, non ? Pas tellement. Pas pour des patricks. Quand un patrick rencontre un autre patrick, on tient souvent ce langage. Ils se prennent au sérieux, comme les Irréguliers de Baker Street. Ils pratiquent aussi l'ésotérisme, dans le genre des Illuminés de Los Angeles. Ils ont des titres et tout ça. Ils s'amusent à diviser le monde en royaumes comme la Grande Irlande ou la Grande Arménie.

Tout compte fait, Jim Bauer ne se tua pas ce jour-là. Il ne tua pas non plus Arouet Manion. Cette gluante peur de la mort qui s'attachait à Arouet ajoutait au réseau quelque chose de curieusement pétillant. Rendez-vous compte, un homme qui recule devant la mort, cette petite chose insignifiante, et un mutant encore ! Mais la lâcheté est peut-être un élément tout aussi nécessaire que l'arrogance et la malhonnêteté pour bien faire marcher un réseau.

Bauer remit sa mort à plus tard, avec regret, jugeant qu'il pouvait encore faire beaucoup pour la maturation du réseau et qu'il le ferait mieux en chair et en os. Plus tard, quand il se déciderait.

Mais il enrôla bel et bien dans le réseau un authentique démon du nom de Baubo. Ce qui étendit à neuf le nombre de ses membres.

Ce que tout cela va donner, nous l'allons voir, nous l'allons voir...

DES RENAISSANTS ET DES CHIENS ÉLÉGANTS

*Si je me suis beaucoup étendue à traiter de cette Demeure
(la quatrième), c'est parce qu'elle est celle, à mon avis,
celle où entre le plus grand nombre d'âmes ; de plus, le
naturel s'y trouvant mêlé au surnaturel, c'est là que le
démon peut causer le plus de préjudice.*

THÉRÈSE D'AVILA,
Le Château intérieur ou le Livre des Demeures.



EST UNE VILLE DU SUD EN BORDURE DE FLEUVE, qui se donne des airs de capitale. Elle veut se faire belle, et elle y arrive souvent. Elle a plus d'espaces verts que beaucoup d'autres, et elle fait bon usage de son système d'irrigation (naturel et artificiel). La disposition générale de ses monuments publics est pleine, de grâce, et elle a cette qualité qui est le privilège des grandes villes : on ne la voit jamais pour la première fois. On la reconnaît comme on reconnaît un souvenir perdu.

Et celle-ci, comme une belle atteinte d'un mal horrible, a son chancre, car toutes les villes du Sud au bord d'un fleuve ont le leur. Il est inutile d'allumer de vaines discordes (ce qui assurément ne manque pas de charme) en citant les noms, en remuant la boue. Mais on ne peut pas dire le contraire, elles sont toutes mauvaises : on peut en aimer beaucoup, mais elles sont toutes mauvaises.

Et toutes les villes mauvaises du pays qui se respectent, Kansas City, Natchez, Wilmington N.C., Cape Girardeau, Cincinnati (mais oui, c'est une ville du Sud, qu'importe qu'elle soit d'un côté du fleuve ou de l'autre), Morgan City, Memphis, Laredo, Baton Rouge, St. Louis, Louisville, Richmond, New Orleans, toutes les villes mauvaises du pays, mais vraiment mauvaises, sont des villes du Sud au bord d'un fleuve. La capitale aussi a sa puanteur, aussi envahissante que les autres, mais d'un genre différent. Ici, on ne rit pas, jamais. Ici, le péché n'est pas sain et franc. Les plaisirs sont blets. Les vices sont frelatés, hétérodoxes, et la pourriture morale racornie. La population vient de tous les horizons, mais les habitants n'ont pas tous les

genres. Ils auraient tous plutôt le même. La morale ambiante n'entretient que du suranné, du momifié, du maléfique. C'est des habitants de cette ville que le prophète a dit :

*De ceux qui n'ont pas la foi
Et ne veulent pas du plaisir.*

Toutes les villes du Sud ont un relent qui ne vient pas que de leurs fleuves humides. On y a toujours le sentiment d'être enfermé, même au-dehors. Mais le soir, tout de même, c'est une ville bien agréable et bien jolie.

Fred Foley ne devrait pas avoir beaucoup de mal à y trouver Oriel Overlare. Il lui poserait une question et repartirait aussitôt, pourvu, bien sûr, qu'il eût obtenu sa réponse. Il y a plusieurs milliers de personnes à Washington dont on connaît les allées et venues. Pour ceux du métier, il n'y a pas de secret.

Freddy chercha Mary Ann Evans. Elle lui dirait où trouver Oriel Overlare. Mary Ann était une vague connaissance de Foley, mais il fallait d'abord improviser rapidement une vieille amitié, et il fallait ensuite que Mary Ann embrayât. Elle était une dame du journalisme, et journaliste pour dames.

Elle fixa Fred Foley avec stupéfaction, presque avec crainte. On ne l'avait jamais regardé comme ça. « Foley, comment avez-vous fait ? Qui vous a dit ? Vous saviez déjà presque tout avant que ça se passe, et absolument tout juste avant ou au moment où ça s'est su. Je suis sûre que vous avez des hommes. Votre journal soutient qu'il ne sait pas où vous êtes. Il va falloir vous attendre à de sérieux problèmes. Mais comment saviez-vous ?

— Comment savais-je quoi, Mary Ann ? C'est la première fois qu'on m'accueille aussi bizarrement. Je débarque à peine.

— Les treize suicides, s'il s'agit bien de ça. Vrais ou faux ? M'est avis que vous savez tout là-dessus !

— L'article est signé de moi ? Tout ça se perd dans les brumes de ce matin.

— L'article n'est pas signé – sinon on vous aurait déjà étripé. Au lieu de quoi c'est votre caricature de patron, Tankersley, qui se fait étripier à votre place. Mais nous avons réussi à remonter jusqu'à vous. Vous êtes sur quelle piste en ce moment ? Six des suicides ont eu lieu à Washington, mais vous le savez déjà, évidemment !

— Oh ! je ne fais rien de très suivi, Mary Ann ! Cette partie-là de mon travail est terminée. Je ne suis venu à Washington que pour voir Oriel Overlare et lui poser une question.

— Quelle couverture avez-vous, et qui vous croira ? Depuis quand faites-vous dans les portraits de dames ? Fred, vous avez tellement vieilli, vous êtes tellement plus mûr ! Je n'arrive pas à y croire. Je n'ai jamais vu un bébé sortir de son enfance comme ça. Et je vous ai vu pour la dernière fois il y a un an à peine !

— Et il y a à peine une semaine, Tankersley se désespérait que j'aie l'air si bébé. Il ne pensait pas que je m'en sortirais.

— C'est donc en une semaine que vous êtes arrivé à une telle maturité ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Rien du tout, Mary Ann. Et je n'ai certainement pas mûri. Alors, pouvez-vous me dire où trouver Oriel Overlare, maintenant, en ce moment précis ? J'ai une question à lui poser, et je retourne chez moi.

— J'en connais plus d'un qui voudrait vous poser plus d'une question, Fred. Pourquoi cette blague d'Oriel ? Elle a un rapport avec les suicides ?

— Non, non, ça n'a rien à voir. J'ai une question à lui poser, c'est tout.

— Telle que je la connais, Fred, laissez-moi vous dire qu'elle ne peut avoir aucun intérêt pour vous. J'ai moi-même fait trois papiers sur elle, pour essayer de la voir en trois dimensions. Ça n'a pas marché. Elle a l'air brillant, mais en fait elle est plate. Même pas un bas-relief. Elle manque de dimension. Carmody collectionnait les objets d'art, vous savez, avant d'être le conseiller des conseillers. Oriel est un objet d'art. Pas du grand art, non, mais un beau morceau d'avant-garde tout de même. Une pièce originale. On l'a imitée et caricaturée, mais seulement dans un cercle fermé. Ce n'est jamais elle qui fera la mode. Pourquoi voulez-vous parler à Oriel ? Quel genre de question voulez-vous lui poser ?

— Je voudrais lui poser une question sur Carmody.

— Pourquoi vous ne la posez pas à Carmody votre question sur Carmody ?

— C'est ce que je ferai si Oriel ne me donne pas la réponse. Ce que je voudrais, en fait, c'est une réponse de chacun d'eux. S'il le faut, j'ajouterai. Oriel ne sait peut-être pas tout sur Carmody. Et je suis sûr que Carmody n'a pas approfondi Carmody, qu'il n'en sait pas grand-chose, mais...

— Mais avec ce que vous, vous savez de Carmody, la boucle sera bouclée. C'est ça, Freddy ? La voilà. Et si vous me demandez laquelle c'est, vous ne méritez pas votre réponse.

— Non, je ne vous le demanderai pas, Mary Ann. »

Freddy et Mary Ann dînaient chez Proviant, et le clan d'Oriel venait de faire son entrée. Non, personne n'avait besoin de demander qui était Oriel, bien qu'elle fût entourée de quelques autres personnalités. Elle n'occupait pas le centre de son clan. Elle occupait même une position où il était difficile de la voir. Mais elle en *était* le centre.

Proviant était une espèce de restaurant allemand. Mary Ann ne savait pas qu'Oriel devait y venir. C'est Freddy, plutôt, qui avait dû l'attirer là par Dieu sait quel pouvoir qu'il tenait de son contact avec le réseau. Ils voyaient le clan d'Oriel d'où ils étaient, mais ne l'entendaient pas, et la première impression de Freddy fut qu'Oriel n'avait rien de si plat : elle pouvait fort bien avoir des dimensions que Mary Ann ne soupçonnait pas. » Elle n'est pas vraiment jolie, disait Mary Ann, mais les hommes la regardent comme si

elle l'était. Elle a les yeux trop rapprochés ; elle a les cheveux qui poussent trop bas sur le front ; ses oreilles sont impossibles, mais elle les montre rarement. Elle n'a pas assez de mâchoire et son cou frise la maigreur. Ce qu'elle a de mieux, visiblement, ce sont ses épaules, mais elles ne font pas le poids avec celles de ses deux amies, et on ne les remarque même pas. Elle ne sait pas s'asseoir, elle ne sait pas marcher.

— Mais on la reconnaîtrait dans la foule, ou en tout cas de loin, Mary Ann.

— Oui. Elle a le corps trop léger et les jambes trop lourdes. Ses chevilles sont bien, tout de même, et ses pieds aussi, surtout le dessus. Mais, sincèrement, je ne peux pas lui accorder plus.

— Ses cheveux ?

— Ses cheveux, c'est du pur Schwob. Je pensais que vous l'auriez remarqué.

— Pas la couleur.

— La couleur, c'est du Schwob à dix pour cent. Ces reflets, c'est tout lui. Elle n'avait pas la même couleur avant, mais presque.

— C'est blond-bleu. Ça n'existe pas tout de même une couleur pareille ? Ou alors c'est blond cendré sous un éclairage bleu, ce qui n'est pas le cas ici. Beurk, les blondes cendrées, j'en ai eu une de trop, non, deux de trop, ces temps-ci.

— Vraiment, Fred ? C'est pour ça que vous êtes si mûr ? Si seulement elle n'avait pas ces yeux bleus délavés !

— Du moment qu'ils ne sont pas verts, Mary Ann. »

(Peut-être y avait-il un peu de vert dans les yeux d'Oriel.)

« Vous vous êtes fait avoir, Fred. Je m'y attendais tellement que je ne vous ai même pas écouté. Elle n'est pas intelligente. Elle parle mal et elle ne sait pas raconter. Mais elle a toujours eu ce qu'il faut, comme on dit. Et elle est plus riche que Carmody. Oh ! mais le voilà ! Je ne m'attendais pas à ce qu'il vienne aussi.

— Moi si. Mais je dois dire que c'est du travail d'athlète, dit Freddy.

— Alors, on se jette à l'eau, je vous présente, Fred ? On le sentira passer, je vous préviens ; de toute façon, ils nous feront bien sentir qu'on est des péquenauds. C'est le seul talent que je leur envie vraiment. Mais ce qui en fait des gens à part et pas des gens comme nous, ça, je n'en sais rien.

— Eh bien, je me suis creusé la tête récemment pour savoir ce qui fait que quelqu'un est quelqu'un et pas autre chose ! C'est à peu près le même problème. Je me souviens maintenant où j'ai déjà vu Carmody. J'avais une vague idée que je le connaissais. Il n'était pas du tout du genre remarquable, tout riche et sympathique qu'il fût. Mais ce Carmody-là tient un peu du premier.

— Pas le genre frappant ? Fred, comment pouvez-vous dire ça ? Il dégouline littéralement de suavité.

— Je sais. Mais ce n'est pas le même. J'ai en tout cas cette partie-là de la

réponse, j'en suis sûr. J'ai fait le voyage pour rien. Mais je ne crois pas qu'ils me donneront le truc, ni l'un ni l'autre.

— C'est quelque chose que je ne suis pas censée comprendre, Fred ?

— Je ne crois pas qu'ils aient l'intention de l'expliquer à qui que ce soit ; ils sont nerveux et inquiets.

— Nerveux et inquiets ? Eux ? Jamais, Fred !

— Alors, pourquoi ont-ils partout des hommes qui tuent les gens qui posent des questions ? Pour faire ça, il faut avoir de quoi être inquiet. »

Et Freddy s'approcha de cet illustre clan qui reprenait place après l'arrivée de Carmody. « M. Overlare, vous ne vous souviendrez peut-être pas de moi, dit-il... Fred Foley. Je vous ai vu un peu à Hot Springs il y a trois ans. Vous saviez perdre aux courses et vous vous couchiez quelquefois tard.

— Oui, Foley, je sortais plus souvent dans le temps, répondit Carmody Overlare. »

Il y avait en lui quelque chose qui pétillait, mais ce n'était pas ce qu'on pourrait appeler un pétilllement de malice. Autre chose, un humour différent. Et, mais oui, il avait les oreilles archaïques. « J'ai moins de temps à consacrer aux loisirs actuellement, mais je suis toujours amateur. Je me souviens de vous. Vous êtes journaliste, c'est ça ? Vous vouliez me parler de quelque chose peut-être, dans mon domaine ou dans le vôtre ?

— Quel est le moyen le plus direct, M. Overlare ?

— C'est un cercle vicieux qui n'a qu'une solution. Je prendrai rendez-vous pour vous avec mon secrétaire, et il me prendra un rendez-vous avec vous. Tenez, je vous fais un petit mot. Lui saura le déchiffrer, mais peut-être pas vous. C'est la seule façon de le joindre, et la seule façon de me joindre, c'est de le joindre d'abord. Ça prendra un jour ou deux ; je suis très occupé. Bonsoir. Et bonsoir à vous, Miss Evans. » On leur donnait congé, mais Freddy avait son bout de papier griffonné. Freddy et Mary Ann retournèrent à leur table. « Ne vous fâchez pas, Fred, lui dit-elle. Vous savez, c'est vraiment quelqu'un d'important. Ce n'était pas de la grossièreté, il était direct, c'est tout. Et vous avez votre rendez-vous pour un rendez-vous.

— Ce n'est pas mon regard fâché, Mary Ann. Je vous souhaite de ne jamais le voir. Mais il ne peut pas se souvenir de moi. Il ne m'a jamais vu.

— Bien sûr que non. Pourquoi lui avez-vous raconté cette histoire idiote de Hot Springs ? N'importe qui peut trouver ce qu'un type aussi important faisait il y a trois ans et faire coller son histoire.

— Oh ! je l'ai bien connu là-bas, Mary Ann ! J'ai passé presque toute une nuit avec lui, mais je l'avais oublié. On oublie si facilement !

— Fred, vous débloquez. Comment peut-on oublier un homme pareil ?

— À l'époque il passait facilement inaperçu, et je l'avais oublié, mais ça m'est revenu tout à l'heure. Pourtant ce type-là ne m'a jamais vu et je ne l'ai jamais vu non plus.

— Pourquoi vous a-t-il reconnu, alors ? Et comment pouvait-il savoir que vous étiez journaliste ?

— Il a dit qu'il me reconnaissait parce qu'il sait sur Carmody Overlare tout ce qu'on peut espérer savoir sur quelqu'un en cas de besoin, et il s'est rendu compte que j'avais dû effectivement rencontrer Carmody. Et il savait que j'étais journaliste parce que j'en ai l'air et l'allure, et parce que je suis avec une journaliste, avec vous.

— Racontez-moi ça, Fred. Si j'étais sur une affaire mystérieuse, je vous en parlerais.

— Ma mère me disait que si je mentais ma langue deviendrait toute noire. En fait, j'avais la langue toute noire parce que je chiquais des écorces de noix en guise de tabac, mais ma mère a toujours cru que c'est parce que je mentais. Vous ne m'en diriez pas plus, même si vous étiez sous presse...

— J'ai compris, j'ai la langue toute noire. »

Ils mangèrent. C'était bon. Ils parlèrent. Freddy sortit une fois de table quelques instants. Et ce n'était pas par pure coïncidence si, presque au même moment, quelqu'un d'autre sortait aussi de table. C'est ainsi que les choses avaient été prévues ; maintenant, comment elles avaient été prévues, voilà qui est plus difficile à expliquer. Freddy avait ses méthodes pour en arriver là où il voulait, surtout depuis sa maturité toute neuve, et il était capable de beaucoup plus que ce qu'on voulait bien lui accorder.

Il avait donc pris un deuxième rendez-vous, qui ne passait pas par un secrétaire. Il avait pour la première fois l'espoir que, finalement, le truc lui serait dévoilé.

De toute façon, il avait son rendez-vous avec Oriel Overlare.

Freddy et Mary Ann sortirent de chez Proviant et se débarrassèrent l'un de l'autre. Mary Ann partit enquêter pour savoir s'il y avait vraiment du nouveau sur Carmody Overlare, sur les quinze suicides et sur l'omniscient Fred Foley, qui venait d'acquérir la célébrité dans un cercle d'initiés pour un article qu'il avait déjà oublié.

Freddy ne marchait pas tout à fait au hasard. Il marchait vite dans les rues très éclairées et doucement dans l'obscurité. « Bon Dieu d'araignée ! » dit-il en se passant la main sur les yeux, mais, d'araignée, point ; seulement le fil soyeux de quelque toile qui collait à lui. Il allait et venait et bifurquait. Il connaissait les ficelles. Il arriva derrière l'homme qui le suivait et le saisit fermement au col. C'était l'inventeur du train. « Ce n'est pas que vous m'inquiétiez, dit Foley, qui, reconnaissant son homme, le lâcha, et ce n'est pas que ça me gêne tellement d'être filé, mais je suis curieux. Pourquoi me suivez-vous ?

— Je ne vous suivais pas, répondit l'homme. Ce n'est qu'une apparence. En fait, je suivais l'homme qui vous suit. Ah ! c'est un peu difficile à exprimer ! — L'homme qui vous suit pour ne pas avoir l'air de me suivre. Vous n'êtes qu'un pion que nous avons manœuvré. Mais vous avez manœuvré pour vous retrouver derrière nous. Vous ne l'avez pas remarqué, mais il est tout près d'ici. Il est plus doué que moi pour les filatures.

Comment se fait-il que vous m'ayez remarqué et pas lui puisqu'il était entre nous la plupart du temps ?

— Je ne sais pas. Alors, pourquoi suiviez-vous l'homme qui me suivait ?

— Pour l'avoir à l'œil. Et parce que la situation m'échappait un peu. Elle m'échappe toujours d'ailleurs. On dirait presque que vous avez de l'importance. Je vous avais dit qu'il y avait dans le train un individu qui dormait les oreilles et les yeux grands ouverts, et à qui rien n'échappait. Il me filait pour détruire le secret de l'invention remarquable que j'ai là, et peut-être pour détruire son inventeur par la même occasion. C'est le même individu qui attend dans les parages. Vous pensiez peut-être que c'était vous qu'il filait, comme si votre invention (peu importe laquelle) pouvait avoir une telle importance ! Et moi-même j'ai maintenant quelque doute. C'est un soufflet à mon orgueil, mais il est en effet possible que ce soit vous qu'on file. Êtes-vous en danger ?

— En danger immédiat, non, je ne crois pas. Je suis passé par des recoins plus propices que celui-ci au cas où la chose aurait dû se faire ce soir.

— Dites, je m'appelle Crabtree, Carlyle S., dit notre homme. En fait, vous devriez connaître mon nom, mais la plupart des inventeurs sont très peu au courant de ce qui se passe en dehors de leur petit univers. Je fais exception. La plupart ne connaissent même pas le nom de leur voisin dans le domaine spéculatif. Et pourtant je suis un personnage important, vous aussi peut-être, s'il faut en juger par l'intérêt dont vous semblez être l'objet. Vous me prenez peut-être, cher Monsieur, pour un vieux radoteur dont on ne voudrait pas à une fête de patronage. Mais j'ai été champion universitaire de boxe poids moyen. Je n'ai pas perdu la main. Voulez-vous que nous allions voir ce qu'il a dans le ventre ? D'ici, nous pourrions lui barrer le chemin des deux côtés.

— Même si on passait un bon moment, Carlyle S., je crois qu'on n'apprendrait rien, et moi je perdrais peut-être une piste. Quelqu'un qui vous file peut quelquefois vous amener là où on ne serait jamais allé. Maintenant, Carlyle S., il faut que j'aille téléphoner à quelqu'un au drugstore du coin. C'est un type qui m'a déjà aidé. Soyez gentil et surveillez le sbire pendant ce temps-là. Je reviens tout de suite. On parlera encore un petit peu et, si vous voulez, vous pourrez venir avec moi chez ce type pour parler avec lui.

— Son nom, s'il vous plaît, au cas où il vous arriverait quelque chose et que je sois assez têtu pour m'en occuper moi-même ?

— Harry Hardcrow. Je ne connais pas son numéro de téléphone, il faut que je regarde. Je ne connais pas son adresse non plus. Il est connu dans le journalisme, si vous avez besoin de le trouver.

— Et votre nom, s'il vous plaît ? Je ne connais même pas votre nom !

— Fred Foley. Je suis aussi dans le journalisme, mais moins connu, surveillez mon sbire pour l'instant. Il n'arrivera rien.

— Je sens qu'il doit arriver quelque chose, Foley. Je sens ces choses-là dans mes os, et je ne me suis jamais trompé. Quelque chose de très brusque

doit arriver, mais je tâcherai de m'y préparer. »

Foley alla jusqu'au drugstore du coin, chercha le numéro de Harry Hardcrow et l'obtint tout de suite. Hardcrow n'était qu'à moitié content de l'entendre. En tout cas, il le remettait. Et, tout à coup, son intérêt s'accrut prodigieusement. Fred Foley, qui avait des informations à revendre, venait de trouver grâce auprès de lui.

— Foley, je vous assure, je voudrais bien vous parler. Je voudrais vous demander... Mais vraiment, là, je suis sur une grosse affaire. Voyons-nous plus tard, j'y tiens. Vous pourrez peut-être faire quelque chose pour moi, et moi je ferai tout ce que vous voudrez. Est-ce que vous pouvez venir chez moi vers minuit ?

— Bien sûr, Hardcrow. Vous habitez toujours au même endroit ? Oui, oui, je trouverai.

Foley quitta le drugstore et retourna voir l'inventeur Carlyle S. Crabtree. Il pensait aller à l'hôtel et parler jusqu'à l'heure de son rendez-vous avec Hardcrow. L'esprit d'un inventeur devait s'arrêter sur les aspects négligés des choses. D'ailleurs, Crabtree avait l'air du genre à rester avec un ami, une fois ami. Et, dans un sens, ils avaient signé un pacte. Mais Crabtree n'était pas là où il aurait dû se trouver. Foley s'approcha du recoin sombre à pas de loup. Si Crabtree n'était pas là... Mais il était bien là, et ce fut pour Foley le contraire absolu d'un soulagement.

Foley restait toujours froid. Et, avec sa maturité toute neuve, il aurait dû devenir encore plus froid. Froid ! Ce qu'il vit le glaça sur pied pendant une bonne minute.

Carlyle S. Crabtree était bien là, mais couché. Et couché d'une telle façon que Foley comprit qu'il était mort. Il était couché sur le ventre, au seuil obscur de la boutique où on l'avait traîné. On l'avait poignardé en profondeur et sa vie s'enfuyait d'un sang noir, quoique le gros de l'hémorragie fût passé. Il n'avait plus de pouls. Il se raidissait déjà.

Freddy s'étonna de son propre calme. Mais il y avait déjà plusieurs jours qu'il gardait son calme dans les situations les plus épineuses. Peut-être après tout, comme le pensait Mary Ann Evans, et comme il en avait lui-même le sentiment, peut-être avait-il atteint sa maturité. Mais maintenant ?

Le sbire invisible, n'en était peut-être pas moins dans les parages. Il avait tué une fois, il pourrait frapper une deuxième fois. Mais Freddy ne se contenait plus. « Pour ça, je vous aurai ! » cria-t-il. Puis il se tut. Il était inutile de se laisser compromettre, aussi se mit-il rapidement à l'œuvre. Il retourna Crabtree. On ne l'avait même pas fouillé, il était toujours boursoufflé aux mêmes endroits.

Quelle qu'ait été l'importance de Crabtree, elle ne résidait pas dans ce qu'il portait sur lui.

Foley sortit de la chemise de Crabtree une très grosse enveloppe de papier bulle. Il savait que c'était là qu'il gardait son trésor. Ce petit homme rond n'était pas si rond. Freddy lui prit aussi sa ceinture porte-monnaie et

son portefeuille, à toutes fins utiles.

Il avait terminé. Mais il avait de nouveaux instincts, de nouvelles intuitions, il avait aussi son flair de journaliste. Et tous lui criaient : « Ruse ! Ruse ! » Freddy s'était trompé. Si, on avait fouillé Crabtree. Quelqu'un devait attacher une très grande importance à ce qu'il portait sur lui pour lui avoir fait les poches aussi rapidement, aussi consciencieusement, et pour avoir opéré une substitution aussi authentique.

Freddy, qui commençait à bien aimer le petit inventeur, le laissa là et marcha d'un pas rapide vers son hôtel. Deux personnes se manifestaient dans son esprit. Cette histoire de gens qui lui parlaient à distance datait de deux ou trois jours, et il ne s'était pas attaché à l'expliquer. Ce devait être des gens que le réseau mental avait égratigné et le réseau semblait faire office de satellite pour répercuter les informations. Là, il s'agissait de Bencher, le père de Bedelia. Le réseau l'avait-il attaqué lui aussi ? Ou était-il déjà en terrain de connaissance ? Après tout, il avait bien hérité d'une rencontre de jeunesse une grande cicatrice sur le front, qui ressemblait à s'y méprendre à la marque que les Moissonneurs venaient de s'infliger.

« Restez là et attendez ! disait Bencher. Je vais vous sortir de là !

— Restez là et n'attendez rien du tout ! » renifla Freddy. Il venait de rattraper le sbire en deux pâtés de maisons et il n'avait pas l'intention de laisser passer sa chance. Freddy était en pleine forme et il était furieux. Il passa un coin, s'arrêta et tendit l'oreille. On n'entendait rien, bien qu'il eût le sentiment de n'être pas seul à tendre l'oreille. Foley retourna sur ses pas. Vite. Il était sûr d'avoir son homme, couteau ou pas couteau.

L'autre fut plus rapide. Foley n'arriverait pas à le rattraper. Il passa un autre coin à sa poursuite, et vit qu'il s'était volatilisé.

Mais il ne pouvait s'être volatilisé nulle part. « Restez là, Freddy, vous ne pouvez pas faire autrement ! disait Bencher. Je vous sortirai de là ! Je vous ferai sauter le mur ! Je m'arrangerai !

— Sauter quel mur ? » demanda Freddy. En approchant de son hôtel, il vit que le sbire l'y attendait, en retrait. « Je te laisse jouer à ton petit jeu, dit Freddy. J'en trouverai un auquel je joue mieux. Ce n'est pas la peine de faire le malin en bout de piste. Si tu m'as déjà filé, tu sais où j'habite. » Freddy rentra à son hôtel.

« C'est du diabolisme pur et simple, disait Bencher. Je ne comprends pas pourquoi ma fille est mêlée à cette histoire. Ce n'est pas qu'elle n'ait pas de cervelle, mais c'est encore un bébé. Je vais tirer ça au clair. Je vais faire le tri des forces en présence. Le diabolisme élémentaire, je m'en charge. Restez là et ne vous inquiétez pas, je vous ferai sauter le mur.

— Laissez, Bencher, répondit Freddy. Je ne suis pas au pied du mur, et le diabolisme élémentaire, je m'en charge tout seul. C'est plus complexe ! »

Freddy rentra dans sa chambre, ferma tous les verrous, vérifia les fenêtres et le reste, alla dans la salle de bains pour éviter les coups de feu venus du dehors (toujours possibles), et vida les affaires de Crabtree par terre. Il sonda

même le mur entre la salle de bains contiguë et la sienne. Le mur lui renvoya un son plein et honnête.

Mais une seconde voix se fit entendre. Elle avait poliment attendu que la première, celle de Bencher, ait fini. Et la voix de Miguel Fuentes, teintée d'un bredouillement et d'un accent légers, parvint aux oreilles invisibles de Freddy. « Tu sais qui je suis, dit la voix, nous ne nous sommes jamais rencontrés, mais nous nous connaissons. Nous sommes tous les deux égratignés par le réseau du diable, mais nous pouvons le finasser et nous en servir pour parler. J'ai une proclamation à faire. Tu feras ma proclamation à ma place, de la capitale de ton pays. Maintenant, laisse-moi parler. Tu n'as pas besoin de noter pour le moment, tu peux aussi la téléphoner à quelqu'un d'autre et ne pas la noter du tout. Je sais que tu es comme moi, tu te souviens des mots, et tu te souviendras exactement des miens :

Je proclame qui je suis et ce que je vais faire pour le monde. J'ai été appelé par des démons à jouer un jeu diabolique, mais mon travail ne sera pas diabolique. C'est une erreur que font les démons de croire qu'ils sont maîtres des choses. Ils ne se souviennent pas que bien souvent les choses se retournent contre eux : qu'ils peuvent faire le vent, mais non lui ordonner de souffler dans telle ou telle direction. Voici ce que je suis : un homme pauvre, mais habile à différents ouvrages ; un homme de raison, mais qui n'a jamais raisonné jusqu'à maintenant ; un homme qui a fait le mal, très souvent, mais qui n'a jamais eu la malhonnêteté de prétendre que le mal qu'il faisait était bon ; un rustre, un chapucero, je ne trouve pas le mot pour dire quel genre de rustre ; un homme de force, surtout dans les bras, le dos, les reins et les jambes ; un homme d'humour, même quand les coups féroces de la fausse justice et de la misère viennent défigurer le visage du monde.

Pourquoi cette chose est-elle venue me trouver ? Eh bien, parce qu'elle n'est pas allée en trouver un autre, je suppose. Le monde a besoin d'ordre, et je suis le seul qui s'avance pour dire : j'y mettrai de l'ordre.

On me traitera de fasciste. Oui, les miens et moi-même nous serons fascistes, dans le sens romain du terme, non dans les sens de ces sornioiseries de gauche et non de droite. Nous serons fascistes au vrai sens du mot et de l'emblème des faisceaux. C'est-à-dire la hache de guerre nouée de badines. La hache tranche la menace comme une badine, la badine bat le chien, et le chien (au moment d'une singulière révolution) avale la hache. Comme dans le jeu du poing et de la paume tendus de défi auquel jouent les enfants : la pierre ébrèche les ciseaux, les ciseaux coupent le papier, et le papier couvre la pierre.

Quant à cette dernière phase, celle de la révolution où le chien avale la hache, je m'en vais proclamer dans un instant en quoi ces chiens ne sont que des Chiens élégants, hérissés et trompeurs, pourquoi ils ne font en rien partie du peuple mais se servent de lui sans vergogne.

C'est la faute du monde, et c'est la raison pour laquelle il lui faut maintenant de l'ordre : il fait faillite au beau milieu de l'opulence, il offre une vie qui ne vaut pas d'être vécue. Il a volé au peuple son antique pauvreté et ne

lui a rendu que des choses encore plus malfaisantes travesties de nouveaux noms. Il a ramené un esclavage plus abject que tous ceux que l'histoire a jamais connus, bien que ses chaînes ne soient pas d'acier mais faites d'une étrange oppression. Le monde s'est altéré de ses propres mains, il lui faut maintenant s'épurer. Considérez-moi comme l'épurateur du monde. Si je me sers d'un peu de sang au lieu de lessive inoffensive, dites-vous que c'est pour mieux le nettoyer.

Je répète la bonne parole des Indiens, le peuple de la Vraie Terre. J'ai vu en marin et en soldat irrégulier les pays et les continents, et j'ai vu partout la même chose. Il y a toujours les peuples de la Terre (que j'appellerai Indiens, bien qu'on les trouve ailleurs sous des noms différents ; on trouve même des Indiens blonds ou roux, pâles ou noirs, ou morado) : il y a aussi les chiens enragés ou les loups qui se servent d'eux. Ce sont les chiens et les loups qui rusent avec leurs révolutions, leur libéralisme esclavagiste et leurs mots d'ordre démoniaques pour mettre le monde en désordre. Dans tous les pays d'Amérique latine et dans la plupart des pays du monde, ces chiens ont fait au moins trois révolutions (certaines dans le sang, d'autres dans les idées seulement), et toutes se sont faites au nom du Peuple de la Terre. Maintenant, vous avez les grandes familles et les groupes qui dirigent tout et réduisent partout les Indiens à l'esclavage. Ils font courir cette chiennerie de mensonge que ce sont les vieilles familles indécorables, que c'est cette vieille Église indécorable, que ce sont les vieilles traditions indécorables qui résistent. Mensonges que tout cela ! Ce sont toujours les chienneries de familles et de groupes nouvelle école, l'Église nouvelle école de ceux dont les oreilles les démangent et l'enfer nouvelle école qui réduisent en esclavage. Et ce sont ces Chiens qui dirigent tout qui réclament sans cesse hypocritement la révolution ; ce sont eux qui versent un sang hypocrite pour les pauvres nouvelle école qui ne sont que leur création ; ce sont eux qui prêchent l'amour et non la loi.

Car la loi leur est une contrainte, tandis qu'il ne leur coûte rien de parler d'amour.

Je les appelle les Chiens élégants, et je commence à les tuer dès maintenant. Ils dirigent le monde mais ne croient pas à un monde futur et supérieur.

Je répète la bonne parole de l'Église, notre mère ici-bas et notre mère à venir. Mais c'est pour l'amour de l'Église que je tuerai certains judas de prêtres, certains judas d'évêques et presque tous les judas de rédacteurs et de journalistes.

Mais, dans notre mansuétude, nous ne tuons pas autant de gens que certains le voudraient. De la plupart de ces Chiens élégants, nous n'arracherons que les dents. Ça ne vaut rien, me disait un conseiller qui s'est joint à moi aujourd'hui même. Il leur repoussera des dents. Tuons-les tous. Nous verrons. Si leurs dents persistent à repousser, alors nous les tuons tous. Nous ne tuons que ces voix hypocrites et persistantes qu'on ne pourrait réduire autrement au silence. Nous n'aurons pas à tuer sur toute la planète plus d'un million de libéraux, de communistes et de dogmatiques. Le reste pourrira, en tout cas pour

un temps.

Ma nouvelle clairvoyance me fait comprendre la nature des quatre puissances qui sont à la frontière du monde. Je suis devenu un activiste et le capitaine d'une de ces puissances. Je comprends ceux qui attendent et ceux qui ressurgissent. Je sais qui est de notre côté et qui est du côté du poulpe à tête de chien.

Suis-je tellement sûr d'avoir raison ? Non. Celui qui est sûr d'avoir raison a toujours tort. Mais je suis sûr que les Chiens élégants se trompent. Un Patrick avec qui je suis en liaison me dit que pour Dieu, nous, les quatre ordres, ne sommes que des créatures du dehors, qui n'ont accès ni au Château ni au monde, que nous ne sommes bons ni pour le Château ni pour le monde. Je crois que Dieu Se trompe en nous rangeant avec les autres puissances, et je Le convaincrai de Son erreur. Mais je ferai ce que j'ai à faire, bien que j'aie été appelé par des démons et que je n'aie pas l'approbation entière de Dieu. Elle viendra si je fais du bon travail.

À tous les gouvernements et gouvernants du monde, je dis : attendez sans vous affoler. Je viens vous relever de vos fonctions aussi vite que possible. Ne faites aucun abus en attendant. Vous êtes en souffrance. J'arrive aussi vite que possible, mais j'ai tout un monde à m'occuper. Je ne tuerai que ceux qui sont contre la vie et qui parlent d'indésirables, comme s'il pouvait jamais y avoir trop de monde, comme s'il pouvait jamais y avoir trop de cette création suprême. Je ne tuerai que les libéraux indéfectibles, les oppresseurs que sont les Chiens élégants et les Renaissants maléfiques bien à l'aise dans leurs fauteuils crapauds.

Au monde en désordre, je dis : Patience. Persévérance. Je viens mettre de l'ordre !

Proclame-moi ça, Foley, proclame-le ! Et le jour viendra !

— Très bien, Miguel, très bien. Je vais te proclamer ça, répondit Freddy. Oui, je m'en souviendrai. Et maintenant laisse-moi, moi, j'ai affaire avec des Chiens élégants et des Renaissants dans leurs fauteuils crapauds. »

LA LIGNE DE TA GORGE ! LE MOUVEMENT MERCURIEL !

*Quelles vipères sont venues quitter leur manteau ?
Quels petits serpents lovés et obscènes,
Aux gorges élastiques et douces,
Caressèrent Faustine ?*

SWINBURNE.



DANS SA CHAMBRE D'HÔTEL, Fred Foley examinait la ceinture portemonnaie et le portefeuille qu'il avait pris à Crabtree. N'y trouvant rien d'intéressant autre que de l'argent et des papiers, il en fit un paquet pour la police. Il jeta un coup d'œil superficiel au contenu de l'enveloppe bulle et décida de la garder pour un examen plus approfondi.

C'était le mémoire descriptif de la dernière invention de Crabtree, le plan d'une cabine qui pouvait contenir un homme couché. Une fois scellée, la cabine était étanche à l'air et pratiquement indestructible. Sa fonction était obscure, bien qu'il fût spécifié sur les papiers qu'il s'agissait d'un inervateur. « Qui a envie de se faire inerver, je vous le demande ? » se demanda Foley.

Le matériel électromagnétique en jeu était considérable, il y avait un microsystème de contrôle pour le maintien de certaines conditions et un macrosystème pour les obtenir. Il y avait de nombreuses pages de calculs mathématiques et de schémas impossibles à assimiler d'un coup d'œil superficiel ; beaucoup n'auraient pas pu les assimiler du tout. Mais Foley, qui avait été chroniqueur scientifique, avait le don d'aller au cœur des choses et se fit rapidement une idée de base. « Mais tout est faux, dit-il.

— Bien sûr que tout est faux, répondit Hondo Silverio. C'est une substitution, mais une substitution très ingénieuse.

— Ce n'est évidemment pas un inervateur, dit à son tour Richard Bencher. C'est une sonde hypnotique. Même dans toute cette aberration, je vois que l'original est destiné à mettre en valeur les pouvoirs et les domaines délaissés, la vitalité jugulée, à éveiller l'insolite intérieur nourricier et donc à détruire les pseudo-racines extérieures. Restez-là, Foley, je vous ferai sauter

le mur.

— Aucune machine ne peut y arriver – ni ça ni l'original, dit Hondo. Mais ils en ont peur et ils l'ont interceptée. Ils sont terrorisés par nos forces intérieures.

— Je ne savais pas que vous étiez en ligne, vous deux », dit Freddy. Une note de Crabtree précisait que la machine n'avait jamais été expérimentée. Il y avait une écriture que Freddy appela l'écriture « A », ou écriture de Crabtree et une autre que Freddy appela « substitution B », ou autre écriture ; mais celle-ci était si proche de l'écriture de Crabtree que Foley se demandait comment il faisait pour la reconnaître.

Il y avait dans toute cette affaire quelque chose que Foley sentait depuis le début, une impression dont il savait quelle persisterait tout au long de son parcours et où qu'il aille : l'impression que tout ceci n'était qu'une mystification. En même temps, il avait le sentiment encore plus fort que Crabtree n'avait jamais rien eu d'un mystificateur. Mais un homme de bonne foi peut-il être sans le savoir le complice d'une mystification. Non, pas lui. Le complice d'une absurdité, d'un échec, oui, mais d'une mystification, jamais !

Reste que tout ceci sentait fort la mystification. « Bien, je laisse ça pour le moment, » se dit Freddy. Il s'apprêtait à sortir. Il savait que pendant son absence sa chambre et toutes ses affaires seraient consciencieusement fouillées. Aucune importance. Quels que fussent ces gens, ils savaient déjà tout, et lui rien.

Freddy se rendit à son rendez-vous avec Harry Hardcrow. Il s'arrêta devant son hôtel et poussa un sifflement aigu. « Alors ! cria-t-il, on me suit ? » Mais le sbire ne se manifesta pas. Un taxi tourna au coin et s'arrêta à son appel. Il monta avec le sentiment qu'on l'emmènerait de toute façon à sa destination, qu'il la précisât ou non. Mais le cran lui manqua : il donna au chauffeur l'adresse de Hardcrow. « Ce n'est pas que ni vous ni moi..., dit Harry Hardcrow dans son style elliptique habituel, mais je me demandais si vous me faisiez simplement une visite en passant ou si urgence. » Il serra la main de Foley. « Vous aviez l'air un peu excité au téléphone, Foley. Et vous m'avez l'air encore plus excité. Du nouveau ? »

— « Pas que je sache, rien d'important, répondit Freddy. Ah si ! On a tué quelqu'un que je connaissais un peu. Il m'attendait quand c'est arrivé. Ça m'a secoué plus qu'il n'y paraît pour le moment. Mais ça n'avait pas de rapport avec le gros de mon enquête, alors laissons ça en attendant.

— Et si ça faisait justement partie du gros, Foley ? C'est quoi, le gros ? lui demanda Hardcrow.

— Je cherche la réponse à deux questions qui peuvent vous paraître débiles, Harry, et pourtant pas aussi débiles que dans leur première formulation. Je vais vous poser la première sans rire, bien qu'elle ait l'air d'une banalité à faire fuir. Que pensez-vous de l'état du pays et du monde en ce moment, Harry ?

— Pire que parfait, Foley, fébrile, presque hystérique dans certains milieux. Et personne ne sait pourquoi. Il y a deux ans, on a vu ce qu'il y avait de mieux depuis plusieurs dizaines d'années, peut-être depuis toujours. Et ça n'a fait que s'améliorer. Il y a deux ans, le monde était vraiment espoir et confiance. Les différences avaient presque disparu. La santé nationale, physique, morale et financière, était bonne. Le crime en pleine perte de vitesse. Et il y avait cette espèce de créativité dans la joie qu'on ne trouve qu'aux grandes périodes. Incontestablement, nous entrions dans un nouvel âge d'or. Pas seulement sur le plan artistique, Foley (bien que les arts aient fleuri comme jamais depuis ce court printemps de Florence, il y a de ça un demi-millénaire) ; pas seulement sur le plan du bien-être matériel (on avait déjà eu ça, mais pas à ce point-là, et pas de façon aussi uniforme) ; c'était en somme la fin du tunnel après bien des années de travail sur tous les fronts consacrés au progrès. C'était la moisson après le dur labeur.

— Je sais comment c'était il y a deux ans, Hardcrow. Et je vois à peu près comment ça se passe maintenant, bien que, à nous les ploucs, on nous cache le pire ! Mais comment est-ce que ça empire tout en s'améliorant : Qu'est-ce qui s'est passé entre-temps ?

— Il y a eu une série de progrès sans précédent qui, en quelque sorte, nous laissaient complètement à la traîne, Foley ; un programme de mesures sages et probablement parfaites nous a mis dans une situation ridicule ; une artillerie d'améliorations indéniables nous a pratiquement jetés en plein capharnaüm. Personne ne saisit très bien ce qui s'est passé. Et tout le monde s'est mis au travail, à la lumière des plus grands cerveaux du moment, pour redonner un peu de sens à la situation.

— La lumière de ces mêmes grands cerveaux qui nous ont donné la série de progrès sans précédent, Hardcrow ? Les mesures sages et probablement parfaites, et toute l'artillerie d'améliorations indéniables ? On avance d'un pas, on recule de deux !

— On peut toujours critiquer, Foley, mais pas en temps de crise. C'est peut-être que, tout simplement, la situation est vraiment meilleure, et tellement meilleure que nous voyons maintenant des dangers qui nous étaient cachés auparavant. Ou les choses qui auraient pu être pires sans ces initiatives savamment étudiées. Elles nous ont peut-être sauvés d'une catastrophe inéluctable.

— Et peut-être pas. Qui nous sabote le boulot, Harry ? Hardcrow, vous étiez assis là, au poulx même du pays, si vous me passez l'expression. Avez-vous constaté l'apparition d'un groupe de brillants esprits nouvelle école en rapport avec nos progrès rétrogrades ?

— Je les ai remarqués, ces hommes nouveaux, Foley, et ce sont eux qui me donnent de l'espoir. Nous sommes peut-être dans une passe transitoire et non au sommet de la crête, mais ces hommes-là nous en sortiront. Ils me fascinent ; je me suis demandé : comment se fait-il que nous soyons si riches en talents insoupçonnés ?

— Ça a l'air de vous hypnotiser, Hardcrow.

— Un peu, en effet. Je crois que nos retours en arrière ne sont que temporaires, apparents. Je crois que cette nouvelle génération de cerveaux nous fera avancer le long de la grand' route.

— Aussi loin que nous étions avant leur apparition ?

— Beaucoup plus loin, Foley, jusqu'au bout. Notre vérité future peut naître de cette floraison prématurée. Je connais les allusions perfides qui courent le pays... Je suis désolé de voir que vous êtes en partie tombé dans le piège. Je ne suis pas encore prêt à reconnaître que le progrès a été saboté délibérément, et encore moins par ceux qui, visiblement, y contribuent le plus.

— Et quand serez-vous prêt à le croire, Hardcrow ?

— Jamais, je le souhaite. Ce soir, j'ai vu une nouvelle promesse. Je suis enthousiaste. Foley, il y a de l'espoir dans l'air, et aucun de ces trouble-fête ne peut nous le gâcher. Ce soir, j'étais présent à la levée du voile, si je puis dire, pour l'arrivée à Washington de l'esprit le plus souple, peut-être, et le plus curieux du pays. Avec des hommes comme lui, l'échec est impossible. Je suis persuadé que lui, et d'autres tout aussi brillants, vont nous tirer de l'ornière, vont regonfler nos voiles de leur bon vent...

— Vous n'avez rien d'un marin, Hardcrow. D'où sort cette bête curieuse ?

— Pas d'un panier de crabes, en tout cas, si vous me permettez ce calembour, car il s'appelle Crabtree.

— Pas Carlyle S. ?

— Mais si. Comment pouvez-vous être au courant, Foley ? Vous n'êtes pas de taille à être introduit. Vous n'êtes pas suffisamment du métier pour avoir entendu parler d'un homme pareil. Pourtant, c'est bien vous qui avez fait les premiers papiers sur les suicides et sur les aventures du petit fasciste, là, Fuentes. Vous vous en êtes très bien tiré, on dirait. Il n'y a qu'un an que je ne vous ai vu ? Vous avez l'air plus vieux, plus...

— Mature, Hardcrow. C'est une maturité toute neuve. Quant à ma taille, je suis assez grand pour écouter les histoires des grands bonshommes qui s'annoncent.

— Eh bien, vous avez été chroniqueur scientifique, et je crois que Crabtree occupait une certaine place en province dans le milieu des savants et des inventeurs. Vous saviez qu'il était en ville ?

— Oui.

— Bizarre. Personne n'était censé le savoir. Vous avez mis dans le mille en devinant qu'on allait le bombarder si haut puisque ça n'avait pas été annoncé. C'est un inventeur extraordinaire. Des idées inouïes !

— Inouïes. Et quand a eu lieu cette grandiose levée de voile sur cet esprit souple et des plus curieux ? Il y a combien de temps que vous avez vu Crabtree ?

— Mais je reviens du meeting. Où nous étions tous triés sur le volet, nous les envoyés spéciaux, les officiels et les notables. Je l'ai vu il n'y a pas vingt

minutes.

— Et il n'y a pas beaucoup plus de deux heures que je l'ai vu mort, Hardcrow.

— Qu'est-ce que vous dites ? Vous essayez de me tirer les vers du nez. Vous ne m'aurez pas avec vos divagations, vous fatiguez pas. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Que j'ai eu la chance d'assister à la naissance d'un de ces hommes nouveaux, Hardcrow. Je me sens un peu comme une sage-femme. Pouvez-vous me dire comment Carlyle S. Crabtree était habillé ?

— Foley, vous ne mettez tout de même pas en doute ma parole sous prétexte que vous n'avez pas été invité ? Je peux d'ailleurs faire mieux que vous dire comment il était habillé ; je peux vous le montrer. Évidemment, on avait interdit les appareils photos. Et évidemment tous les correspondants avaient leurs microcaméras. Voyons cela. Voilà. La première est excellente.

— Pas de doute, c'est bien Crabtree, Hardcrow. Ou ça y ressemble à s'y tromper, sauf pour une élite. Je donnerais cher pour connaître le truc. Et ce sont bien ses vêtements, ses pantalons en tire-bouchon, sa veste, tout. Je me demande comment ils ont fait pour les estafilades de la veste et de la chemise. Hé ! Et son sang, comment lui ont-ils remis son sang ? Est-ce qu'ils avaient un corps en réserve ? C'était un type bien.

— On dirait, Foley, et naturel, comme tous les grands bonshommes. Il est venu habillé comme il était. C'est un feu d'artifice d'idées. De quoi parliez-vous, là, Foley ? Vous aviez l'air de divaguer complètement, dangereusement peut-être.

— Oui, je sais. Mais Crabtree s'était trompé finalement. Ce n'est pas moi qu'on filait, c'était lui. Ou alors il y en avait un pour chacun de nous, et les deux étaient peut-être complices. J'attache à ma personne une certaine importance, malgré tout. Crabtree vous a-t-il montré quelque chose ?

— Avec cette simplicité des vrais grands, il avait dans sa chemise une grande enveloppe bulle qui contenait des choses de la plus haute importance. Vous vous rendez compte, Foley, des choses qui peuvent changer la destinée et la nature de l'homme.

— Crabtree a sorti l'enveloppe bulle de sa chemise ? Vous l'avez vu faire ?

— Oui. Une boîte de Pandore dans une enveloppe bulle. Voilà ce qu'il a sorti.

— Alors, je me demande ce que j'ai sorti.

— Ça prendra des années à analyser, Foley. Mais ce sera prodigieux.

— Peut-être bien. Mais Crabtree n'avait pas l'intention d'attendre des années. Il voulait même mettre son projet en chantier dès maintenant. Il avait peur que certains groupes l'en empêchent. Je vois qu'ils y sont arrivés. Et un homme nouveau est né.

— Foley, quelque chose me déplaît dans votre attitude, dit abruptement Hardcrow. Il y a des choses qu'on n'a pas à deviner si on n'en connaît pas aussi d'autres. Un journaliste doit savoir la fermer quand il faut, en paroles

et en pensées. Vous allez mal finir.

— N'est-ce pas le destin de tout mortel, Harry ?

— Ce n'est pas la première fois, Foley, que vous cherchez à faire bande à part. Et ça fait dix minutes que vous délirez. À moins que vous n'ayez l'intention de vous expliquer, je vous conseille de partir. Je ne tiens pas à me mouiller pour un blanc-bec mal dégrossi trempé jusqu'au cou !

— Il me faut absolument la réponse à une autre question, Hardcrow. Comment font-ils pour pervertir des esprits comme le vôtre ? Vous n'êtes pas un idiot. Vous étiez en plein dedans. Vous savez en partie ce qui se passe, c'est sûr. Vous n'avez pas toujours été servile. Vous n'avez pas toujours eu la frousse. Y a-t-il plusieurs manières d'introduire un deuxième homme dans un premier ? Êtes-vous bien l'ancien Harry Hardcrow ? Il regardait toujours les deux côtés de la médaille, lui.

— Moi aussi, que je sache ! Et je sais encore reconnaître le côté face !

— Vous en savez plus que vous ne dites. Vous avez des barreaux sur les yeux, mais vous vous êtes laissé faire.

— Je vous ai dit que j'étais un des correspondants triés sur le volet, Foley. Et, pour beaucoup de choses, je suis trié sur le volet. Pour ça, il faut faire quelques concessions. Seulement, la plupart des gens n'ont même pas les moyens nécessaires. Foley, avant de traiter les gens de vendus, demandez-vous si vous méritez qu'on vous donne ces moyens. Qui voudrait vous acheter ? Ceux qui font partie du petit nombre d'élus ne refusent jamais. Et les chiens qui jappent à l'odeur du festin rampent si bas que c'en est comique !

— C'est comique, Hardcrow, et je me tiens les côtes, répondit Fred Foley. Mais je continue, je suis mon chemin. » Foley voulut épousseter quelque chose, mais, sur sa manche, il n'y avait rien. « Vous ne pourriez pas sortir une seconde, Harry, demanda-t-il, le temps que je dise deux mots à l'autre Harry ?

— Je suis le seul Harry Hardcrow, répondit Harry, et vous commencez à me courir, Foley ! Sortez d'ici tout de suite !

— Bonsoir, Harry ! » dit Foley les lèvres serrées et le visage empourpré. Et, plus doucement : « Bonsoir, Harry » au regard derrière les barreaux.

Freddy transmet la proclamation de Miguel Fuentes à Tankersley par téléphone. Ce dernier ne faisait plus guère de difficultés à accepter tout ce que Freddy lui donnait. « Vous êtes sûr, Freddy ? se contenta-t-il de demander.

— Oui, oui. Il n'y a pas d'erreur, c'est ça qu'il veut.

— Alors, si vous êtes sûr, je vais vous la passer. »

Foley retourna dans sa chambre. On l'avait fouillée, mais plutôt proprement. « Il faudra qu'ils m'ouvrent le crâne pour savoir ce que j'ai dedans », se dit-il en se regardant dans la glace. C'était vrai : il avait un peu vieilli, et beaucoup mûri. Il se prit pour lui-même d'une nouvelle

considération. Puis une nuit brève et agitée.

Freddy ne s'était jamais adapté au cycle de vingt-quatre heures de ce monde et, dans son métier, il l'avait évité autant que possible. En général, il n'allait pas se coucher avant d'en ressentir le besoin et il ne se levait pas avant d'en avoir envie. Il se sentait mieux dans le cycle de trente-quatre heures de ce monde où était née l'humanité. Mais il lui fallait quelquefois s'ajuster un peu, et c'est tôt le lendemain qu'il avait rendez-vous avec cette femme voilée de mystère.

Donc, rêves acides et exaspérante insomnie. Entre les deux, terrain vague et fantôme. Il arrivait à Fred Foley d'être un médium entouré de singuliers embruns.

James Bauer n'avait pas la partie facile avec l'homme fort et fin qu'était Richard Bencher, le père de Bedelia. Celui-ci était direct. Il était habile. Il savait aller au cœur d'un système (celui qui agit sur l'environnement). Aussi alla-t-il directement au-devant de l'esprit de Jim Bauer. Bencher avait déjà fait dans sa jeunesse une rencontre semblable. Il en était sorti, triomphant, et il avait vécu une vie dense, une vie de succès, mais dont beaucoup de détails lui avaient échappé. L'un de ces détails était sa fille Bedelia. Il allait se rattraper.

Bencher avait entrepris de frapper et de briser le réseau et Jim Bauer, beuglant au creux de son âme sonore, avait appelé le réseau mental à la rescousse. Mais Bauer était-il bien le maître ? Car il y avait dans ce réseau de fortes personnalités.

Hondo Silverio organisait lui-même ses rencontres. Il suggéra à Bencher de tuer James Bauer et de détruire les résidus de son cerveau grâce à une méthode qu'il croyait efficace. Et il proposa que lui, Bencher, se joignît aux membres du réseau à la place de Bauer. Ce qui intrigua Richard Bencher. « Comment savoir si un serpent plaisante ? se demandait-il. Je ne connais guère leur psychologie, il faut que je l'apprenne. Non, je ne le ferai pas, dit-il, C'est de la folie ! »

Quand Bencher commençait à se battre, il se battait jusqu'au bout. Cette fois, les choses s'annonçaient plus difficiles. Il pouvait attaquer Bauer de front. Il était tout aussi coriace que lui, physiquement, mentalement et spirituellement. Ce serait un corps à corps de taureaux. Mais que faire de l'humour vert arlequin d'Hondo Silverio, qu'il ne trouvait pas absolument maléfique ? Inhumain, oui, mais pas absolument maléfique.

Et ces autres athlètes du cerveau, membres du réseau mental ? Wing Manion, le sexe béni, le poisson-Klee ? Un instant, il avait cru rencontrer en elle l'esprit de sa femme morte. Salzy Silverio, la passion spirale ? Elle l'avait secoué jusqu'au vertige, jusqu'à la limite de la folie. Arouet Manion, l'élégant démon qui avait un tel amour de la concorde qu'il avait amené avec lui le limon de mille mondes où il se vautrait ? Il y avait le fantôme cendré de Letitia Bauer, l'une morte, l'autre en hypnose, toutes deux la proie d'une

torture et d'un désir masochistes. On ne pouvait nier le mystère et l'énergie cyclonique de cette étrange dualité qui dépassait l'entendement de Bencher. Enfin, Bedelia et l'authentique démon qui s'était joint au réseau ; ces deux-là s'étaient découvert des liens contre nature. « Dieu du ciel ! De petits amis insolites, ça, elle en a eus ! s'insurgeait Bencher, mais un vrai démon, jamais ! Elle s'égare. Freddy ferait plutôt bonne figure, à côté. Que soit sortie de mes reins une *Elle* pareille ! »

Richard Bencher, malgré sa largesse d'esprit et sa détermination, restait troublé par la complexité à mille facettes qu'il avait à affronter. Même sa propre fille refusait de quitter le réseau, mais elle ne s'attaquerait pas à lui. Elle l'invita même à se joindre au réseau, après Hondo Silverio ; elle lui suggérait pour sa part de tuer Arouet Manion et de prendre sa place. Mais, à l'état conscient, Bidy avait tout oublié de ses propositions.

Salzy Silverio, la passion en hélice, était irrésistiblement attirée vers Bencher comme elle l'était vers tous les hommes forts. Et Wing Manion tentait de lui expliquer ce que cela signifiait d'être un Moissonneur et pourquoi les Moissonneurs étaient plus importants que la moisson.

Quiconque affronte un dragon doit prendre garde de ne pas se laisser ensorceler par la beauté de telle ou telle de ses parties. Les dragons ont parfois des membres ou des appendices iridescents. Ils sont curieux, pleins de goût, et dans le rugissement de leurs flammes percent d'amples accents musicaux. Bencher lui déclarait la guerre ; or bien des aspects de son adversaire n'étaient que des aspects de son moi peu ordinaire.

D'autres messages, d'autres personnes ou reflets de personnes, d'autres âmes papillonnant autour d'autres brasiers. Michael Fonteyn pressait de ses mains un monde brisé. Il savait tant de choses, mais il ne savait pas réparer un monde. Son homonyme latin savait au moins cela, lui.

Miguel Fuentes exécuta neuf hommes après un jugement nocturne en plein maquis. C'était une tâche pénible que de devoir supprimer ces Chiens élégants, aussi s'en chargea-t-il lui-même. Puis il alla sangloter sur la croupe d'une mule.

« Il est encore plus jeune que moi, pensa Fred Foley. Il doit bien y avoir quelqu'un pour remettre le monde en ordre. »

Il y avait le chien invisible de Bertigrew Bagley, qui tenait plus du grand singe que du chien et que l'on pouvait voir si l'on savait regarder. Foley le voyait donc, et l'esprit jaseur lui fit un solennel clin d'œil. Freddy le reconnut à cet instant. C'était le singe des îles sorti du journal illustré des Katzenjammer Kids. Mais tous les personnages burlesques de bande dessinée mènent au-dehors une vie indépendante, généralement à l'insu de leurs créatures. On se sentait mieux, avec le chien, le singe et l'esprit frappe-jaseur à ses côtés. Ce dernier était plus rusé et plus destructeur que singes et chiens réunis, et il tuait efficacement.

Il y avait Carmody Overlare, le crapaud mondain avec un bijou dans la tête. Était-ce à cause de la douleur qu'il lui fallait se tremper la tête dans un

seau ? Mais ce Carmody avait dans tout son épanouissement un don que Fred Foley n'avait qu'en germe, et seulement depuis ces tout derniers jours ; quand il était quelque part dans le rêve d'un autre, il le savait. Il devenait lui-même le rêve, et pas seulement une image. Il arrivait, plein d'alachrité et de puissance. C'est à ses risques et périls qu'on rêvait de Carmody Overlare, ou que l'on pensait à lui.

Nuit brève et agitée, donc. Le pire, ce n'était pas les rêves acides ni l'exaspérante insomnie. C'était le terrain vague et fantomatique entre les deux. Les gens, sur le monde d'où ils venaient, quand ils étaient adaptés à leur cycle diurne et nocturne plus long, souffraient-ils de rêves, d'insomnies et de terrains vagues ? Ou n'existent-ils que dans la période d'adaptation ? Supprimez-les et vous supprimerez quelque chose. Amputez-les et le sang coulera ; ils font partie intime de nous.

Patricks et faucons, hydres à têtes de chien, armées de bras innombrables et étouffants, êtres qui apparaissent à des siècles d'intervalle et dans des châteaux, des demeures impossibles, telle une maison qui s'appelait la Morada dont l'escalier brisé menait du patio à... à quoi ? Et vint l'aurore aux doigts de rose. « Enfin, c'est pas trop tôt » dit Freddy à cette blanche soubrette.

Freddy Foley loua une voiture et fit route vers le repaire de ce Maryland matinal, qu'il trouva plus par intuition que grâce à la description d'Oriel, idiote et bâclée. Il en perçut une bouffée en arrivant à proximité, ce quelque chose de distordu dans la lumière du matin, l'irréel et la précarité des alentours, une musique trop perçante pour des oreilles ordinaires, la poésie trouble, la pâleur de l'heure et des buissons, comme si un rocher roulé sur le côté venait de tout dévoiler. Foley avait déjà traversé ce paysage agité, vérolé de bâtisses, et ce n'était pas le même. Mais, ces derniers temps, il avait appris à voir avec d'autres yeux, des yeux de Moissonneur, des yeux de patrick, des yeux de Faucon, des yeux de Crapaud. On passe à côté de tellement de choses quand on n'a que deux yeux !

La maison disparaissait derrière le bocage pâle. Elle était élégante et basse – « ramassée comme un crapaud, tout près de l'oreille d'Ève ». C'était bien là, ce ne pouvait être le repaire d'aucune autre créature. Freddy ne l'avait pas vue sous cet angle la veille. Et maintenant il savait tout d'elle avant de l'avoir vue.

Oriel Overlare le reçut à l'entrée, la gorge palpitante. Elle frémissait d'argent, elle luisait de bronze vert, c'était la chose la plus étonnante que Freddy eût jamais vue. « Vous les avez amenés ? Vous en avez amené une partie ? Vous en avez amené une partie en vous ? Restez ouvert, mon garçon, ou je vous casse la cervelle comme une noix et je vous la mange sur-le-champ. Je les veux, je veux les deux tout de suite ! Comment vous y êtes-vous noué ? Je veux m'y fondre ! Aidez-moi à m'y fondre !

— Les gens du réseau mental, Mrs. Overlare ? Comment les connaissez-

vous ? Est-ce que j'ai leur odeur ? Ils m'ont à peine égratigné. Parlons d'autre chose. J'ai quelques questions à vous poser, c'est tout.

— Ah ! Les questions ! C'est la passion spirale que je veux, et l'humour vert arlequin. Je veux son corps tout de suite. Mieux, je la veux aussi, elle ! En avez-vous quelque chose en vous ? Si oui, c'est vous que je veux, maintenant !

Oriel s'était agrippée à Freddy, qui fut stupéfait de sa température. Une température d'au moins soixante degrés est plutôt inhabituelle chez un spécimen d'humanité ancienne version. Et Freddy aurait juré qu'elle avait deux cœurs qui battaient furieusement. Et ses yeux, ils étaient faits pour qu'on les voie, pas pour voir. Il lui passa par la tête de lui demander de jeter là tous ses yeux baroques et d'émail. Du fond de Freddy monta une émotion sans nom qui faillit le faire exploser.

— Parlez-moi de lui, insistait la créature aux yeux précieux. En a-t-il vraiment deux ? Et elle ? Les torsions, les contorsions – dites-moi, montrez-moi.

— Je les connais à peine de vue, Mrs. Overlare. Ce sont des tisseurs de mental, et le réseau m'a effectivement noué. Hé ! Mais arrêtez ! »

Un rire toujours plus dévastateur surgissait des tréfonds de Freddy. À le faire éclater. Dans sa poitrine tremblante apparurent ces quelques lignes parodiques de Chesterton :

*Ou bien aimas-tu le Seigneur des Mouches
Qui frappa de son fléau les Hébreux,
Fut aspergé de vin jusqu'à la taille,
Ou Pasht, aux yeux de béryl vert ?*

L'hilarité terrassait Freddy, allait le faire éclater en morceaux. « Vous vous moquez de moi ! haleta Oriel, stupéfaite. Oh ! je suis blessée ! Je suis morte ! Comment peut-on être aussi ingrat ? Vous ne savez donc pas que c'est la seule chose qui peut nous blesser ? »

Enfin, c'était ça ou la rupture. Freddy avait bien été obligé. Le temps qu'il se débarrasse de ses derniers soubresauts émotionnels, la torride Oriel Overlare s'était changée en glace. « Je suis désolé, vraiment désolé, dit Freddy. Vos yeux sont absolument uniques. Votre silhouette est unique. Votre passion même aurait peut-être sa place dans le réseau, et je suis sûr que vous avez déjà l'expérience des réseaux. Mais je ne suis qu'un rustre, je n'ai pas l'authentique qualité primitive, et je ne comprends pas ces choses intenses. Alors, boudez un peu (vous faites ça superbement bien), et répondez-moi. » Mais Freddy faillit exploser une deuxième fois. « Le serpent d'or ondoyant » lui traversa l'esprit, et, ah ! ces lignes !

*Scorpion, aspic et sinistre amphibène,
Céraste cornu, hydre et fatal élaps.*

Oriel Overlare était tout cela, et jolie en plus : quel ours ne se laisserait pas prendre à cet écrin de passion catachtonienne et de poésie suave ? « Je ne crois pas aux questions, disait Oriel d'un ton amer et plat. Et encore

moins aux réponses. Les deux font perdre du temps, et nous n'en avons que trop peu. »

Oriel avait été horriblement blessée par l'éclat de rire, elle n'avait pas encore repris son souffle. L'affront avait été mortel et ses yeux s'étaient éteints.

« Mrs. Overlare, petite fille, poupée aux yeux verts, je cherche depuis quelques jours un groupe de personnes qui, elles, ont apparemment du temps à revendre, dit Fred Foley, des siècles.

— Non, personne n'a jamais trop de temps, répondit la livide Oriel. Tout le monde en a la même quantité. Nous vieillissons d'un jour tous les jours. C'est effrayant. Nous cherchons une issue et nous n'en trouvons pas.

— Depuis quand êtes-vous pressée, Oriel ?

— J'ai toujours été pressée. Chaque minute doit compter. Chaque seconde doit être d'une qualité exceptionnelle. Tu m'avais donné cette impression de qualité exceptionnelle. La ligne de ta gorge ! Le mouvement mercuriel de ton corps ! Ne me déçois pas, je t'en prie.

— Je ne pourrai pas faire autrement ; je n'ai pas le rythme qu'il faut. Personne ne peut vivre tout le temps au sommet.

— Si, tout le temps au sommet, chaque minute qui passe, répéta Oriel. Il faut de la variété, du dynamisme, même une nouvelle sorte de calme, un supplice plus aigu, comme le mien en ce moment, est une facette supplémentaire. Il faut que ce soit neuf, vraiment neuf, et que ça ne dure pas longtemps. Au bout d'un moment, une variété digne de ce nom est difficile à trouver. Alors, il faut rester en friche pour s'aiguiser l'appétit et économiser des jours précieux.

— Eh bien, je n'en aurai pas pour longtemps. Ce que je veux savoir, Oriel, c'est si votre mari, Carmody Overlare, a changé de façon notable il y a deux ans environ ?

— Et moi ce que je voudrais, c'est que tu ne me poses plus de questions. Bien sûr ! Il y a toujours eu des changements importants chez lui – en deux ans, en deux jours, en deux minutes. C'est pour ça qu'il est extraordinaire !

— J'ai cette curieuse théorie, Oriel, que le Carmody Overlare d'il y a deux ans n'est pas le même que le Carmody Overlare de maintenant.

— Mais évidemment. Il n'est jamais le même. C'est un Protée. Un caméléon. Comme nous tous.

— Qui ça, nous ?

— S'il te plaît, ne pose plus de questions. C'est agaçant à la fin. Si tu n'as pas l'intention de te laisser aller à la passion, alors pars. Quand tu m'as regardée hier soir, il m'a semblé que tu n'avais pas que des questions dans la tête. Si tu veux des réponses, va consulter une encyclopédie !

— Vous en êtes peut-être une, Oriel. Alors, vous êtes sûre que le Carmody Overlare avec qui vous étiez mariée il y a deux ans est bien le même que celui avec qui vous êtes mariée aujourd'hui ?

— Je n'ai jamais épousé qu'un seul homme.

— Quand ?

— Oh ! Qui sait ? C'est difficile à dire. Il faut tellement soustraire, et ajouter si peu. Qui tient les comptes ? Ça, c'est effrayant, tenir des comptes. Même un calcul approximatif, ça prend du temps, et je n'ai pas le temps.

— J'ai rencontré Carmody Overlare il y a quelques années. Ce n'est pas la même personne que j'ai rencontrée hier soir, mais c'était à s'y tromper.

— Non, ça, c'est une petite gaffe que nous... Je ne le connaissais pas, pas du tout ; je ne l'ai vu qu'une fois. Je ne m'occupe pas des détails. On s'en occupe pour moi. On ne vous a pas dit que vous étiez en terrain dangereux ? La ligne de ta gorge, le mouvement mercuriel de ton...

— Je sais, Oriël. C'est-à-dire qu'on m'a menacé de mort. Trois hommes m'ont dit qu'ils me tueraient si je ne laissais pas tomber, et un quatrième m'a dit qu'il me tuerait si je laissais tomber. D'après mes calculs, ça devrait s'annuler. J'ai idée que le Carmody Overlare de maintenant est le même qu'un certain Khar Ibn Mod qui a vécu il y a quelque chose comme cinq siècles. Est-ce que par hasard vous auriez des renseignements là-dessus ?

— On a déjà pondu quelque chose d'assez comique sur les rapports qu'il y a entre cet homme et mon mari.

— Peut-être bien que ce que je pondrai n'aura rien de comique !

— Ce que vous aurez pondu... mais vous ne pondrez rien du tout mon ami, personne n'y croira.

— Il y a une chose qui m'intrigue, Oriël. J'avais cru comprendre que les eunuques n'étaient pas des hommes à part entière. Vous êtes sûre qu'il est si extraordinaire ? Ou mon histoire de réanimation est-elle tout autre que je ne le pensais ?

— Vous n'avez rien compris ! Ligne de gorge peut-être, mais vous n'avez rien compris. Les méthodes de ce temps-là n'étaient pas du tout les mêmes que celles que vous appelez du même nom aujourd'hui. En fait, la passion augmentait sans limite. Il vaut peut-être mieux que les non-initiés n'en sachent rien. Une race de mollasons n'en tirerait rien de bon. Et pourtant on en trouve à l'heure actuelle qui ont encore quelque chose. Ah ! Ceux du réseau ! Et toi, si tu voulais !

— Cet homme qui s'appelait Carmody Overlare il y a deux ans, que lui est-il arrivé, Oriël ?

— Je suppose qu'ils l'ont tué. Je ne me suis jamais posé la question.

— Ça vous est égal ? Après tout, c'était votre mari...

— C'était quoi ? Comment peut-on s'égarer à ce point ? Comment peut-on deviner un minimum et passer à ce point à côté du reste ?

Oriël se tripotait les cheveux. Elle commençait à s'ennuyer. Même l'exquise torture du refus avait duré trop longtemps. Elle se faisait bouffer les cheveux pour passer ses nerfs. Alors, le regard de Freddy s'arrêta et elle lui échappa un peu moins. « Je vous échappe complètement, hein, mon Adonis endormi ?

— Non, Oriël, presque plus maintenant.

— Qu'est-ce qui vous a mis sur la voie ?
— Vos oreilles. Miss Evans disait hier soir que vous aviez des oreilles impossibles et que vous les montriez rarement.

— Voilà une réflexion qui lui coûtera cher. Mes oreilles sont excellentes !
— Excellentes, mais archaïques.
— Bien sûr. Je ne vais tout de même pas en changer à chaque fois ?
— Vous faites partie de ces gens qui réapparaissent ?
— Certainement. Et maintenant que vous en avez deviné un petit bout, qu'est-ce que vous allez en faire ? Il existe un groupe dans une de nos plus belles institutions privées ; ces gens sont là-bas parce qu'ils en ont tous deviné à peu près autant que vous. Je peux très bien m'arranger pour que vous alliez les rejoindre. La folie n'est que le refus d'accepter la réalité. Et la réalité telle qu'elle est, c'est que nous sommes inattaquables.

— Alors pourquoi êtes-vous tous si fébriles et si inquiets ? Pourquoi êtes-vous toujours sur vos gardes ? Pourquoi tuez-vous et vous enfermez-vous pour garder votre secret ?

— C'est que nous sommes tellement pressés, tellement passionnés, et que le temps passe si vite !

— Qu'est-il arrivé à l'Oriel Overlare d'il y a deux ans ?
— Je ne saurais vous dire, et je ne m'en soucie guère. Elle est peut-être dans une de ces institutions privées parce qu'elle se prend pour moi ; elle y est peut-être morte.

— Vous ne vous servez pas des vieux corps ?
— Quelquefois, dans un sens. Et quelquefois, aussi, dans un tout autre sens. Ça ne vous regarde pas !

— Avez-vous entendu parler de la substitution hier soir, par votre groupe, d'un inventeur du nom de Crabtree ?

— Celui qui est devenu Crabtree hier soir est un vieil ami à moi. Il en avait, lui, de la passion sans limite. Je ne sais rien de l'homme qu'on a remplacé.

— Comment faites-vous vos substitutions pour ne pas être repérés ?
— Nous faisons du mime ! C'est un art très ancien. Et nous les forçons aussi à nous imiter, dans le passé – mais vous ne pouvez pas comprendre. Nous gardons notre apparence, mais nous adoptons aussi l'apparence de ceux que nous remplaçons. Il faudrait que vous en sachiez beaucoup plus sur le mime ancien pour comprendre le truc !

— J'en apprends quand même un peu en comparant des portraits et des images. À quoi sert tout cela ? Pourquoi ralentissez-vous le monde ? Pourquoi faites-vous obstruction ?

— Je ne fais pas de politique. C'est en partie parce que nous avons l'intention de garder les choses en main et qu'on ne peut pas lâcher la bride. Nous le faisons parce que nous en avons envie et pour d'autres raisons que vous n'avez pas à connaître. Nous le faisons parce que le monde et ses habitants nous servent de tabourets, et que nous ne voulons pas que les

tabourets deviennent envahissants. Demandez à mon mari quand vous le verrez. Il vous éludera ces questions beaucoup plus habilement que moi. Et quand vous lui aurez parlé, je suppose qu'on vous éliminera, et peu importe comment !

— J'aurai peut-être mon mot à dire.

— Pas grand-chose, cher mouvement mercuriel, pas grand-chose. Les autres ne vous verront pas comme un ornement, comme je vous vois, moi.

— Y en a-t-il d'aussi doués que vous qui ne fassent pas partie de votre groupe ?

— Oh ! Par ci, par là. Vous en connaissez, vous ?

— Peut-être. Je n'en suis pas sûr. À quand remontez-vous, Oriel ?

— On ne demande pas son âge à une femme, même Revenante. Cela fait tout de même un bon bout de temps !

— Aussi loin que Carmody ?

— Oh non ! Il s'en faut de beaucoup ! On m'a prise bien plus tard ! Nous recrutons, vous savez. Il faut bien, puisque nous ne nous reproduisons pas. Certains disparaissent accidentellement. Pendant des siècles, nous avons essayé d'interdire l'embaumement. Nous n'avons réussi que localement et pendant de courtes périodes. Nous laissons des instructions et des ordres très détaillés pour la disposition de nos corps, et pourtant il arrive que nous soyons toujours victimes des mêmes horreurs.

— Mais vous mourrez tous un jour. Alors, quoi ?

— Et vous aussi mourrez tous un jour. Vous tous vivants aujourd'hui, vous serez tous morts bien avant nous. Et aucun de vous n'est jamais revenu faire de rapport sérieux.

— Vous n'avez donc aucune morale ?

— Moi, non. Non, je ne crois pas qu'aucun de nous ait de morale. On voit déjà des signes que la morale se perd aussi chez vous. Nous sommes à la fois derrière et devant vous dans l'échelle de l'évolution, ce qui fait pas mal d'espace. Non, nous nous sommes dépouillés de notre morale, si tant est que nous en ayons jamais eu une. Et maintenant vous abusez de mon hospitalité. Je m'attendais à un peu de passion de ta part, je m'attendais à un homme, à un animal, ou même à un reptile. C'est vraiment ceux-là que je préfère. Il y a longtemps que je ne suis pas tombée de si haut. J'aurais pu te faire vivre une expérience que tu ne trouveras nulle part ailleurs, et j'attendais vraiment de toi un peu de variété. Nous sommes tous d'éminents sensualistes.

— Je vous crois sur parole, Oriel. Encore deux questions, bien que j'abuse de votre hospitalité. Pourquoi votre mari élève-t-il des rats ?

— Un passe-temps. Vous n'avez pas besoin d'en savoir plus.

— Et pourquoi se trempe-t-il la tête dans un seau ?

— Demandez-le-lui.

— Je n'y manquerai pas. »

Fred Foley quitta le repaire de ce Maryland matinal. « La ligne de ta

gorge, le mouvement mercuriel, dit encore Oriel.

— Et en faire une citerne pour crapauds, pour qu'ils s'y accouplent et s'y multiplient », répondit Freddy Foley.

MAIS JE N'EN FAIS QU'UNE BOUCHÉE, FEDERICO, JE N'EN FAIS QU'UNE BOUCHÉE

L'ascension, le moment venu, se fera dans l'ordre de succession normal, mais à un degré supérieur à l'ancienne structure, et continuera de s'élever. Nous aurons eu notre printemps, notre été, notre automne. Alors viendra notre hiver, saison critique où nous briserons la voûte en une ascension guidée ou nous nous briserons. Ce ne doit pas être l'hiver Fimbul, l'hiver de la destruction, l'hiver spectral du feu monstrueux fulminant et sans chaleur allumé par les Géants du Givre ; non pas l'aride hiver subtropical, la torpeur qui laisse passer le seuil aux quatre créatures du dehors ; non pas l'hiver du vide, l'hiver de l'affolement. Après de tels frimas spirituels et psychiques, nous ne pourrions avoir que des printemps routiniers et débiles. Il faut que ce soit, en quelque sorte, un hiver toujours vert, un hiver chantant, « un oiseau d'été qui chantera jusqu'au cœur de l'hiver », une période d'éveil vivace, d'ordre et de mesure, d'artisanat intérieur, de menuiserie. « Qui sont ces apparitions armées de pâles faucilles ? La moisson est déjà engrangée. Disparaissez, pâles Moissonneurs, c'est la nouvelle saison ! »

Ce n'est qu'après un hiver d'éveil vivace et de nerfs d'acier que nous aurons notre deuxième printemps. Ce ne sera pas la routine, ce ne sera pas un sempiternel recommencement.

Ce sera un printemps tumultueux toujours plus haut le long du colimaçon, de la spirale ascendante ; avec des oiseaux plus chantants, des poulains plus ruants, une terre plus bourgeonnante, des esprits plus exaltés, un ciel plus éternel. Ce n'est qu'après avoir brisé l'hiver spectral que nous aurons notre printemps spiral, que nous pourrons enfin pénétrer dans nos Cinquièmes Demeures. Et tout le reste n'est que joyeuse et claire montée.



REDDY FOLEY METTAIT SES AFFAIRES EN ORDRE, pour autant que ce fût possible en un temps si court. Il avait la gueule de bois joyeuse en s'activant, malgré la kermesse que donnaient les fuligineux Moissonneurs dans ses ramifications intérieures. Il découvrait, après Richard Bencher, les membres iridescents et les accents musicaux de telle ou telle partie de leur dragon.

Freddy avait décidé de confier le paquet bulle de Crabtree à un homme responsable, Michael Fonteyn, bien qu'il fût maintenant convaincu qu'il s'agissait d'un canular et que le paquet original avait été utilisé à d'autres fins. Michael Fonteyn saurait reconstituer d'après le faux une grande partie de l'original.

Il tomba alors sur Salzy Silverio, au milieu de son esprit.

« Les serpents muent tôt cette année, se dit Freddy. C'est le présage d'un printemps précoce et propice. »

Freddy appela le notaire de sa province natale et le pria de n'authentifier que le testament numéro trois et de détruire les testaments numéros un, deux, quatre et cinq. Freddy n'avait rien de bien précieux à léguer, et pourtant deux ou trois choses avaient pour lui de la valeur, ou une certaine valeur.

Bedelia Bencher était au bord de ses pensées, insolente et énervante. Feu corail et parfumé, soufre rose et le reste ; non, il n'abandonnerait pas sa petite amie à n'importe quel démon de deuxième classe. Cette affaire-là n'était pas classée.

Freddy avait plusieurs paquets et de grandes enveloppes. Il alla les poster et envoya la grosse enveloppe à Michael Fonteyn en recommandé. Puis il alla se faire raser et couper les cheveux pour apparaître sous son meilleur jour.

Une voix se fit entendre dans le cerveau de Freddy, assis chez le coiffeur. « J'ai mis d'autres enfants au monde, disait le fantôme cendré. Ce sont tous des singes difformes, des bébés serpents, des crapauds allongés, des poissons bizarres, des enfants spectres. Par bonheur, ils ont tous péri ! Je suis perdue, troublée. Mais j'irai par un autre chemin. Je ne suivrai pas celui qu'ils m'ont tracé. Cette nuit, s'il fait nuit ; aujourd'hui, s'il fait jour. Je mettrai au monde un autre enfant, qui sera beau et plein de lumière. Ils ne peuvent pas dompter l'indomptable ! »

Fred Foley se bâtit une histoire requinquante et passa directement dans le bureau du médecin. Il n'alla pas voir n'importe quel médecin. Il alla voir un médecin réputé. Il y a une chose dont il voulait être sûr et dont il voulait la preuve.

« Attention ! » l'avertissait un serpent plein de noblesse, d'intelligence et de classe du fond de sa passion lovée, du centre de sa compassion, et cela, au moment où Freddy pénétrait dans la salle d'attente du médecin. « Réfléchis,

Freddy, qui diriges ici tes pas. Ne devrais-tu pas tourner les talons sans tarder ? Ce genre de médecin, non, tu n'en as pas besoin.

— Ce genre de médecin, j'en ai peut-être besoin quand même, répondit Freddy à la projection d'Hondo Silverio. Avec la kermesse que vous me faites dans la tête, j'ai besoin d'un certificat de santé mentale avant de continuer.

— Allez-y, Mr. Foley », dit la secrétaire aux oreilles externes de Freddy, et Fred Foley y alla.

« Je vais vous donner le motif de ma visite aussi rapidement que possible », dit Fred au médecin réputé. Il ne voyait de ses yeux qu'un reflet sur une paire de lunettes. Mais, derrière ces lunettes, il devait y avoir des yeux réputés. « Je désire un certificat de bonne santé mentale, est-ce que ça se fait, Docteur ? Je désire que vous m'examiniez très soigneusement et que vous me donniez un document qui aura une valeur légale.

— Eh bien, non. On ne peut pas dire que ça se fasse beaucoup, cher Mr. Foley, pas de cette façon. Il faudrait une menace légale pour justifier un certificat légal. A-t-on mis en doute votre équilibre mental ?

— Oh ! un peu ; par ci, par là ; vous savez ce que c'est, Docteur ! On me dit que je suis fou pour plaisanter. Mais... certains ne plaisantent pas. J'ai en tout cas des raisons de croire que mon équilibre mental va être mis en doute, et très bientôt. Il est possible que l'on cherche à m'enlever, sans recours. J'aimerais avoir l'avis d'un médecin réputé avant que ça n'arrive.

— La plupart des gens que l'on enferme croient qu'on les enlève, Mr. Foley ; mais, en général, ils ne s'en doutent pas à l'avance. Vous a-t-on offert une alternative à cet enlèvement ?

— On m'a donné le choix une fois : me taire. Or je ne me suis pas tu. Il est probablement trop tard maintenant. Enfin, allez-y, et dites-moi si je suis sain d'esprit.

— Il faut vous préparer à l'idée que vous êtes peut-être effectivement un peu dérangé, Mr. Foley, et que si l'on vous enferme c'est pour de bonnes raisons. Vous semblez souffrir d'un certain délire de persécution.

— Ce n'est pas un délire, Docteur. J'ai reçu deux types de menaces : l'une de mort, l'autre d'enlèvement. J'étais réveillé les deux fois et je n'avais aucune hallucination. J'ai une ouïe plus que fine. J'ai une connaissance raisonnable des gens. On m'a menacé pour me faire abandonner un certain nombre de questions.

— Alors, abandonnez. C'est ce que ferait un homme sain d'esprit. Un homme sain d'esprit résout ses problèmes le plus directement possible. Pour vous, la manière la plus directe, c'est d'abandonner.

— Mais je ne veux pas abandonner.

— Alors, c'est probablement que vous êtes déséquilibré, à un certain degré, dans ce domaine particulier. Pourquoi ne voulez-vous pas abandonner ce qui menace votre vie ?

— C'est que je suis assez entêté. Et j'ai des principes.

— Ni l'un ni l'autre ne sont des signes d'équilibre, Mr. Foley. C'est même

souvent le contraire. Les déséquilibrés sont toujours très têtus, intraitables. Ils ont toujours des principes très rigides, et en général pour des raisons très fragiles. Un homme équilibré s'adapte à la réalité, et ses principes perdent de leur valeur avec l'âge. Les vôtres devraient déjà avoir commencé à s'assouplir. Vous n'êtes plus un enfant. Les enfants, vous le savez, ne sont jamais équilibrés. Mais, à votre âge, vous devriez déjà être sur le chemin de l'équilibre.

— Nous ne donnons peut-être pas le même sens au mot équilibre. J'étais un enfant équilibré, Docteur. Et ceux de mon âge aussi étaient équilibrés, pour la plupart. Certains ont perdu cet équilibre en devenant des adultes. Moi, je ne crois pas l'avoir tellement perdu.

— Non, en effet, le mot n'a pas du tout le même sens pour vous et pour moi, Mr. Foley. Vous lui donnez un sens rétrograde, un sens déséquilibré. L'équilibre mental, c'est la faculté de s'adapter au monde tel qu'il est, même si le monde n'est pas toujours très équilibré dans l'idéal. Vous avez l'air d'être en parfaite santé, et je suis sûr que vos sens fonctionnent à merveille. Votre attitude n'a rien de brutal jusqu'ici. En cas de réclusion, vous ne feriez pas un malade trop difficile ; c'est déjà une bonne chose. La difficulté d'adaptation est toujours plus ardue pour les patients que pour les traitants. Et maintenant, si vous le voulez bien, Mr. Foley, examinons votre comportement en face de la réalité, compte tenu du fait que votre métier repose en grande partie sur la fiction. Lorsque vous romancez vos reportages, en êtes-vous conscient ?

— Bien sûr que j'en suis conscient.

— Et vous ne vous laissez jamais entraîner, jamais au point de ne plus savoir faire la différence ?

— Bien sûr, je me laisse entraîner, sinon je ne ferais rien de bon. Mais je me laisse entraîner, je suppose, comme un acteur se laisse entraîner. Et je sais faire la différence entre la fiction et la réalité quand il faut tracer une limite ; la plupart du temps, ce n'est pas nécessaire, ça n'a pas d'importance.

— Vous pensez que ce que vous refusez et que ce que vous acceptez n'a pas d'importance, pas plus que votre façon d'aborder les choses ? Mr. Foley, supposons que vous soyez en train d'interviewer un personnage au magnétisme puissant qui prétendrait avoir visité d'autres planètes à bord d'un engin extraterrestre ? Resteriez-vous imperméable à son témoignage ?

— J'espère bien ne jamais être imperméable au témoignage de qui que ce soit, Docteur. Non, je ne refuserais aucun témoignage sur aucun sujet sans examen, pas en tant que journaliste. D'ailleurs, vous ne croyez pas si bien dire. J'ai effectivement interviewé trois hommes qui prétendaient avoir visité d'autres planètes dans un engin bizarre. Et tous les trois étaient magnétiques. Ils projetaient les choses ; ils décrivaient les choses et ils disaient que les engins étaient conduits par cette espèce de magnétisme. Deux n'ont vraiment pas réussi à me convaincre, bien que la matière première qu'ils me fournissaient ait été excellente. Mais, le troisième m'a

tenu les oreilles grandes ouvertes pendant un bon moment.

— Ah ! Et qu'est-ce donc qui vous a fermé à ses idées délirantes, dans ce cas ?

— Il m'a dit qu'il m'organiserait un de ces petits voyages interplanétaires. Mais il n'est jamais venu au rendez-vous.

— Je vois. Et si vous aviez effectivement fait ce voyage, y auriez-vous cru ?

— Bien sûr que j'y aurais cru. Si je l'avais fait, alors je n'aurais eu aucune raison de ne pas y croire !

— Tout en sachant que c'était impossible ? C'est mauvais ça, Mr. Foley, mauvais.

— Si je l'avais fait, docteur, j'aurais su que c'était possible. Il n'aurait pas dû manquer à sa promesse. Ça a ébranlé ma confiance en lui. Il m'a tout de même envoyé une carte postale de Ganymède. Il m'expliquait, ce qui était assez vraisemblable, qu'ils avaient dû partir plus tôt que prévu, et donc sans moi.

— Une carte postale de Ganymède, Mr. Foley ? Vous rendez-vous compte de ce que vous me dites ? Ganymède est un des satellites de Jupiter, peut-être même une des plus grosses planètes. Comment avez-vous pu croire...

— En fait, le cachet était de Pueblo, dans le Colorado, Docteur. Ça reste une des plus grandes déceptions de mon existence !

— Vous vouliez que ça arrive ?

— Oh oui !

— Mauvais, Mr. Foley, très mauvais !

— Mauvais que je veuille que le merveilleux se réalise ? Je dirais plutôt que c'est normal !

— Seulement pour les enfants, Mr. Foley. Vous avez décidément un comportement infantile en face des réalités. Ce qui en soi n'est pas absolument irrécupérable ! Mais voyons un peu plus loin. Si l'on vous disait que des escargots géants allaient envahir la Terre et exterminer la race humaine, comment réagiriez-vous ?

— Je réagirais en tenant compte de mon informateur et en enquêtant sur ses sources. S'il n'y avait que la plus petite traînée de bave d'escargot, je la suivrais. Et je ferais tout mon possible pour découvrir s'il existe bien une race d'escargots géants qui s'apprête à nous envahir. J'examinerais tous les renseignements à la disposition de mon informateur et tous ceux que je pourrais glaner moi-même, mais toujours dans l'optique du vraisemblable. Je considérerais la façon de traiter le sujet – le mystère, la farce, le sensationnel, ou Dieu-sait-quoi – avant même d'avoir la matière du sujet. S'il y avait vraiment du matériel, Docteur, oui je suivrais l'affaire. Je vois d'ici le titre de ma chronique : *Sur la piste de l'escargot géant*. Croyez-moi, je serais le premier à aller interviewer le chef des escargots.

— Donc, vous consacriez du temps à un tel sujet, Mr. Foley ?

— Sans doute. Je pourrais même m'y mettre dès que j'en aurai fini avec

cette affaire-ci. Il y a incontestablement matière à développement : si ce n'est sur les escargots géants eux-mêmes, sur ceux qui croient aux escargots géants.

— De pire en pire, Mr. Foley. Et maintenant que feriez-vous si l'on vous apprenait qu'une race de surhommes dirige le monde en secret au détriment des autres hommes ? Ajouteriez-vous foi à une telle nouvelle, Mr. Foley ? L'examineriez-vous ? Dans un sens, c'est le test par excellence. On retrouve effectivement la structure d'une telle croyance dans un certain type de folie.

— Ah ! vraiment, Docteur ? »

Combien de fils faut-il pour ligoter un homme, chacun plus fin qu'un cheveu ? Croiriez-vous aux araignées invisibles ? Ou refuseriez-vous obstinément d'y croire après qu'elles vous eussent emprisonné dans leurs toiles ? Il y avait quelque chose d'anormal chez ce médecin. Freddy ne cessait d'être intrigué, tout en parlant. La chose lui échappait encore, mais il rôdait tout autour. Il y serait dans une minute. « Vous ne me répondez pas, Mr. Foley. Croyez-vous à une race de surhommes ? Voyons, si vous en entendiez parler, ou s'il vous venait à l'esprit que cette race de surhommes se reconnaît à une toute petite caractéristique ? Verriez-vous cette caractéristique partout autour de vous et imagineriez-vous un complot ? Auriez-vous l'impression de voir cette caractéristique sur les gens dans la rue ? De la voir sur quelqu'un qui vous suit ? De la voir sur quelqu'un à qui vous êtes venu demander conseil ? De la voir sur le médecin que vous êtes venu voir ?

— Comme les oreilles archaïques, Docteur ?

— Comme n'importe quoi, Mr. Foley ! Ces oreilles archaïques, est-ce là la forme que prend votre fantasme ? Vous imaginez-vous qu'une race d'êtres avec de drôles d'oreilles s'apprête à dominer le monde ?

— Ou je me l'imagine, ou c'est en train de se passer. Oui, je crois que des gens très vieux avec de drôles d'oreilles s'apprêtent à dominer le monde. On pourrait croire à m'entendre que je suis un peu dérangé, d'autant plus que je suis apparemment le seul à voir ce genre de choses. »

Le médecin avait présenté les choses si souplement que Foley en était presque arrivé à douter de son propre équilibre. Presque, mais il n'en doutait pas vraiment. Il avait la vérité sous les yeux, si sa vue était toujours aussi bonne. Ce médecin avait de drôles d'oreilles, pas de doute. « Mauvais, ça, Mr. Foley, très mauvais !

— Docteur, comment se fait-il que je sois tombé sur vous ? demanda tout à coup Freddy.

— Comment le saurais-je, M. Foley ? Je suppose que vous êtes venu me voir parce que je suis un médecin réputé.

— Mais qui m'a dit que vous étiez un médecin réputé ?

— Ce pourrait être n'importe qui, Mr. Foley, car c'est la vérité.

— Et comment ai-je appris votre nom et votre adresse ?

— Je ne sais pas, Mr. Foley, quelqu'un a dû vous la donner, quelqu'un qui

pensait que vous aviez besoin de voir un médecin. Ou vous l'avez peut-être trouvée dans l'annuaire.

— J'aurais pu, mais ce n'est pas le cas. Docteur, je ne connaissais ni votre nom ni votre adresse. Qu'est-ce qui m'a amené ici ?

— Vos pieds peut-être ? Un véhicule ? Que sais-je ?

— Je n'ai jamais entendu parler de vous. Je n'ai jamais entendu parler de votre réputation. Mais je n'ai pas pensé un seul instant à aller voir un autre médecin que vous. Je n'ai demandé à aucune personne de ma connaissance le nom d'un bon médecin. Je suis venu directement chez vous sans demander aucune indication ni quoi que ce soit. Je suis venu directement chez quelqu'un dont je n'ai jamais entendu parler, déjà convaincu qu'il s'agissait d'un homme réputé. Comment m'a-t-on mis une chose pareille dans la tête ?

— Ah ! maintenant vous croyez que les surhommes peuvent contrôler votre esprit ? Mauvais ça, Mr. Foley, très mauvais !

— Comment saviez-vous que je m'appelais Foley ? Comment votre secrétaire le savait-elle ? Comment saviez-vous que j'étais journaliste ?

— Il y a longtemps que vous avez ces trous de mémoire, Mr. Foley ? Seriez-vous en train de vous énerver ? Si vous me permettez, je vais vous donner un sédatif, et nous allons approfondir tout ça.

— Docteur, si vous bougez de votre fauteuil, je vous y remets en vitesse ! Il n'est pas question de sédatif !

— Mais c'est que nous sommes violent ! Les symptômes s'accumulent.

— Laissez tomber, Docteur ! Je n'ai pas l'intention de me faire avoir ! Vous en êtes un !

— J'en suis un ? Bientôt, Mr. Foley, à mesure que votre esprit va dégénérer, tout le monde en sera. Et vous les verrez partout. Ce sera le monde entier qui complotera contre vous.

— J'ai déjà pensé à ça, Docteur, mais ça ne tient pas. Ce n'est pas le monde entier qui complot contre moi, c'est votre bande qui complot contre le monde entier. Comment m'a-t-on fait ça, Docteur ? Par suggestion hypnotique ? Subvocale ? Comment ?

— Les idées que vous émettez suivent le schéma d'une forme de démence connue, Mr. Foley. Elles peuvent devenir des convictions. Je ne suis pas sûr qu'il soit prudent de vous laisser courir les rues. Après tout, vous avez montré des signes de violence.

— J'en montrerai encore plus si vous essayez de m'arrêter !

— Je pourrais faire délivrer un mandat d'amener contre vous dans la minute, Mr. Foley !

— À quoi bon ? J'ai toujours mon rendez-vous dans le cabinet d'une araignée bien plus importante ! Elle, au moins, doit s'intéresser à moi un minimum, ou elle n'aurait pas accepté de me recevoir ! Je dois lui causer un minimum d'inquiétudes, ou elle ne m'aurait pas détourné ici. Et il y aura sur moi bien des yeux à facettes et bien des yeux archaïques quand j'entrerai dans son cabinet.

— Dans le cabinet d'une araignée, dites-vous. Pur infantilisme. Oui, Mr. Foley, je vous donnerais volontiers un certificat concernant votre équilibre mental, mais ce serait tout à fait le contraire de ce que vous êtes venu chercher. Ceci dit vous avez raison, où que vous alliez, vous serez étroitement surveillé. Vous ne pourrez pratiquement rien faire dans le temps infime qu'il vous reste à vivre ! »

Foley quitta le médecin réputé et se retrouva dans la rue, plein de colère et d'allant, attentif aux guets-apens, attentif à toute chose. Mais il est parfois dangereux d'être trop attentif ; on se raidit.

Et Freddy, encore une fois, en arrivait presque à douter de son équilibre. Oui, il la voyait cette caractéristique, il les voyait ces bon Dieu d'oreilles impossibles, sur les gens dans la rue : les marchands de journaux, les commerçants, les coursiers tranquilles, les touristes pressés. Ou il devenait fou, ou une autre de ces idées délirantes lui avait été implantée par suggestion. Ils les avaient tous ces oreilles : les vendeuses, les policiers, les bambins de couleur pas plus grands que des jouets, les gentilles petites dames. Il pensa à la suggestion post-hypnotique et toutes ces histoires ; il pensa qu'une chose plus que banale pouvait devenir extraordinaire, comme si on la voyait pour la première fois ; il pensa : « Ça y est, Freddy, ça y est. » Mais il se dit aussi que s'il était entré dans cet état il pouvait en sortir.

Il plissa les yeux. Il faisait apparaître les oreilles insolites. Il les faisait disparaître. Il voyait des serpents. Il chassait les serpents. À volonté. Il avait appris ça d'un vieil épieur de serpents.

L'épieur de serpents lui avait expliqué comment faire disparaître les serpents. C'était à l'époque où Freddy travaillait sur les prisons. On peut faire disparaître les serpents : il y faut une très grande force mentale, une très grande concentration, une réserve de courage inépuisable et un refus aveugle de l'évidence. Mais, si l'effort qu'il faut pour faire partir les serpents est gigantesque, il est possible. Le problème, disait l'épieur de serpents, c'est que la demande d'énergie est si énorme qu'elle laisse son homme épuisé et tremblant, et qu'il a besoin de se reconstituer. Et que le reconstituant le plus efficace, c'est précisément ce qui fait apparaître les serpents. Alors le vieil épieur de serpents lui avait donné ce conseil : « Il faut apprendre à vivre avec eux, apprendre à vivre avec eux. »

Si l'on peut faire disparaître les serpents hallucinatoires grâce à un effort gigantesque, alors, on devrait pouvoir remettre au goût du jour les oreilles archaïques. Foley fournit l'effort gigantesque et les gens dans la rue n'eurent plus d'oreilles insolites. Ou, plutôt, ils n'avaient plus les oreilles archaïques des Renaissants. Ils avaient toujours des oreilles insolites. Freddy n'avait jamais fait très attention aux oreilles, mais il s'apercevait d'une chose dont beaucoup de gens ne s'aperçoivent jamais, c'est que les oreilles en elles-mêmes sont irrémédiablement insolites.

Ayant vu clair au moins sur ce point, le brusque accès de clairvoyance de

Freddy lui fit faire un deuxième pas en avant, il vit que les gens eux-mêmes sont insolites par nature, qu'il n'existe pas de norme. Ce qui ne lui fut pas d'un grand secours.

« Ce qu'il me faut maintenant, se dit Freddy, c'est un ami riche et puissant qui me restera fidèle jusqu'à la fin. Un ami des mauvais jours. Il doit bien y avoir quelque part au moins une personne qui s'intéresse à moi, quelqu'un qui sache se débrouiller avec l'argent, qui n'ait peur ni des embarras ni du danger. Il doit y avoir au moins une personne qui m'épaulera, que je sois fou ou non, quelqu'un qui ne recule pas devant l'épreuve. Si j'avais cet ami, j'entrerais aussitôt en contact avec lui et je lui donnerais une idée de ce qui peut m'arriver. Est-ce que je possède cet ami ? Oui, justement. Et, d'ailleurs, ça la débarrassera peut-être de ce démon avec qui elle est à la colle. Elle aime qu'on ait besoin d'elle, et j'ai besoin d'elle. »

Cette amie, malgré tous ces défauts, c'était Biddy Bencher. Elle avait du chic avec l'argent (celui de son père) et elle n'avait certainement peur ni des embarras ni du danger. Elle épaulerait un fou plus volontiers qu'une personne normale. Et elle aimait se battre, incontestablement. C'était une amie des mauvais jours, sans restriction. Tellement innocente, mais tellement mauvaise aussi. Oui, c'était bien elle. Personne n'était plus loyale envers autant de choses. Elle changeait de loyauté comme de chemise. Eh bien, il était temps qu'elle enfilât celle de Freddy.

Freddy l'appela. Pas par téléphone. Ces temps-ci, presque sans qu'il s'en aperçoive, on avait mis à sa disposition bien d'autres moyens de communication. Il l'atteignit, mais ne réussit pas à attirer son attention. Elle était en train de se prélasser sur des plages souterraines, déchirée par une horde de chiens sauvages. « Vous laissez des morceaux ! criait-elle à la meute enragée, vous laissez les meilleurs morceaux ! Vous ne déchirez que les jambes ! Il n'y en a donc pas un seul qui aime la chair blanche ? »

Freddy n'arriverait pas à attirer son attention de cette manière. Finalement, il l'appela au téléphone, et elle répondit à la quatrième sonnerie. « Allô ! Freddy, dit-elle aussitôt. J'avais mis un disque et je ne pouvais pas répondre avant la fin du mouvement. Bien sûr, si tu as besoin de moi, je viens. Où ça ? Où ça, là ? C'est bien Freddy, ou c'est une erreur ?

— Je suis à Washington, Biddy. Ça va très bien, ça va autant que possible à Washington, ça va pour le moment, mais il est possible que je ne sois plus libre d'ici la fin de la journée. Si on m'enferme, ce sera selon toutes probabilités à l'asile Santa Eliza, et ils diront qu'on ne m'y a jamais vu. Viens me sortir de là si tu n'as pas de mes nouvelles.

— Freddy, mon petit bout de lorgnette, téléphone-moi tard ce soir chez moi s'il ne t'est rien arrivé. Si je n'ai pas de tes nouvelles, je prends l'avion et je serai là-bas demain matin. Je comprends, mon chéri, je sais qui on met à Santa Eliza. Je m'en suis toujours un peu doutée, mais je ne veux pas que les gens s'imaginent des choses, et je ne veux surtout pas que ce soit officiel.

Toujours ton dada, Freddy ?

— Oui, Biddy, toujours mon dada.

— Alors, ce doit être cela. Si c'était simplement une lubie, on ne t'enfermerait pas. Les gens qui ont des lubies, on ne les enferme pas. Ça, je le sais. J'amène papa avec moi ?

— Oui. Il m'avait dit d'attendre et qu'il m'en sortirait. Mais à ce moment-là je n'étais pas encore dedans, il devait avoir une prémonition.

— Freddy, j'arrive sur les ailes de la Providence, ou par le premier avion. »

Ça fait plaisir d'avoir une amie riche et puissante.

Une heure et quelque un peu plus à l'ouest, un autre jeune homme se trouvait encerclé et menacé d'emprisonnement. Les forces armées de deux pays l'avaient presque acculé. Les forces américaines, en avion, en hélicoptère, radios crachotant à droite, à gauche, en haut, en bas, sillonnant en jeeps et en chenillettes, armées jusqu'aux dents de fusils, de pistolets automatiques, de bazookas, de mitraillettes couvraient les deux côtés de Canyon Creek jusqu'à son embouchure presque asséchée et s'étendaient dans les deux sens le long du Rio Grande en personne. Les forces mexicaines avaient traversé les montagnes escarpées et sauvages des Serranias del Burro et investi la plus grande partie de la rive sud la plus proche de ce même grand fleuve. De petites vedettes armées se tenaient prêtes, leurs moteurs grondants à peine étouffés, et bondissaient ça et là sur l'eau chocolat.

Miguel Fuentes et ses cent hommes ; non, ses soixante hommes ; non, ses vingt-cinq hommes, étaient presque tombés dans la trappe. Mais ses effectifs ne cessaient de fondre comme les cours d'eau de cette région disparaissent parfois dans le sable. La moitié de ses hommes était allée rejoindre les patrouilles mexicaines en marche ; beaucoup d'entre eux appartenaient de fait à ces patrouilles, mais ils avaient fait serment de servir une autre cause.

Quinze hommes et leur chef. Comment le reste avait-il échappé au filet qui se resserrait ? Trois hommes abattus ; douze hommes et leur chef au fond d'un canyon bordé de collines rases et drues, dont l'embouchure souterraine donnait sur le fleuve. Enfermés devant et derrière, pris sur les côtés, acculés dans le dernier coude ; des cris, des ordres, des moments d'attente, la dure musique des armes. Une dernière semonce, et les troupes convergentes se rejoignaient.

La trappe s'était refermée, mais il n'y avait rien dedans. Recherches minutieuses. Délibérations et jurons. Liaisons air-terre, terre-air dans les deux langues. Des lance-flammes sur chaque buisson. Où étaient passés les douze hommes et leur chef ? Ils étaient passés par le petit canyon dénudé, ils n'en étaient pas sortis, et ils n'étaient pas dedans. « Federico, Federico, hé ! Freddy ! émettait une voix de la grotte à la ville lointaine en passant par le réseau. Tu as vu la ruse ? Hein ! Ça, c'était une ruse !

— Va-t'en, Miguel, je n'ai pas le temps de m'occuper de toi, émit Freddy à son tour. Moi aussi j'ai un nœud coulant autour du cou, et il va falloir que je me fasse au chanvre.

— Nœud coulant, c'est de ça que je parle, exultait Miguel. *Hombre !* Ça c'était pas un nœud coulant ! Tu as vu, je sais que tu l'as vu !

— Je t'ai vu, mais j'avais autre chose devant les yeux, émit Freddy. C'est à la portée de n'importe qui avec une organisation pareille. Mais moi, comment vais-je faire ?

— Tu sais où je suis ? En plein centre de la Terre, c'est là que je suis.

— Tu es dans le dédale de grottes dont Auclair m'a parlé, Miguel. Tu vas t'y perdre et tu n'en sortiras jamais. Elles font cinquante kilomètres dans les deux sens et, à part les patricks, personne ne peut s'y retrouver !

— N'ai-je pas les moyens de forcer l'esprit du patrick Auclair ? Et maintenant je vais faire quelques déclarations que tu vas proclamer.

— Je n'ai pas le temps, Miguel. Tu prends les choses par le mauvais bout. Tu es aussi vil que les autres créatures.

— C'est possible, Federico. Si c'est vrai, c'est que je suis appelé à être vil ; c'est là ma mission et je n'ai pas à la mettre en question. Si je suis aussi vil que les autres créatures, je ne suis pas ces autres créatures. Je les harasse, je les arrache, je suis un mangeur de serpents. Quoi, un mangeur de serpents moins vil que les serpents eux-mêmes ? Mais je n'en fais qu'une bouchée, Federico, je n'en fais qu'une bouchée ! Mon heure n'est pas loin ! Maintenant, proclame ma déclaration, je l'intime à ton esprit !

J'ai libéré plus de quatre-vingts hommes, plus de quatre-vingts graines. Ils se sont déjà éparpillés. Ils prendront aussitôt racine, je les ai tous parfaitement instruits, même pour quelques heures. Ils prendront racine, ils pousseront, ils formeront aussitôt d'autres groupes. Dis au monde que je suis maintenant en son centre, que je suis sous terre, dans une grotte. Et dis-leur que je réapparaîtrai le troisième jour ; ce sera un signe et un prodige. Hein ! Quel blasphème ! Hé ! ça fait du bien de temps en temps de tailler dans le sacro-saint, et de secouer les bases ! Proclame-ça pour moi, Federico. Je te l'intime !

— Je sais, Miguel. Et que pourrissent tes os bruns ! Je vais proclamer ton bazar et ensuite bon débarras ! Je réapparaîtrai le troisième jour, un signe et un prodige ! Oh misère !

— Un tuyau, Federico, un tuyau. Toi aussi tu iras sous terre, tu seras traqué dans un terrier, pris au piège, sous terre dans un endroit fermé, et jusqu'en toi-même aussi. Tu seras envahi, tu seras mort, tu seras enterré dans un étrange tombeau. Et le troisième jour, toi aussi tu réapparaîtras. Ne crache pas dessus, Freddy, c'est un bon truc !

— Laisse ma tête tranquille. Miguel. Je ne veux plus entendre parler de toi !

— Mais tu proclamera ma déclaration, Freddy. Je te l'intime !

— Je sais. Oui, je le ferai. Et on sera quittes. »

Berk, ils sont pires que les reptiles avant d'être emplumés.

Fred Foley appela Tankersley et lui dicta la déclaration de Miguel

Fuentes. « Il a vraiment le feu du Messie au cul, hein, Freddy ? Dites, il y a un groupe en Norvège qui se réclame de Miguel et un autre en Indonésie. Tout ce qu'ils savent de lui, ils l'ont eu par nos communiqués. Bien sûr, je vais le faire passer, Freddy. Jusqu'à maintenant, vous avez gratté tout le monde. »

Alors, Freddy dirigea ses pas vers le bureau de Carmody Overlare. Il ne savait pas plus où se trouvait le bureau d'Overlare qu'il n'avait su où se trouvait le cabinet du médecin de bonne réputation ; mais ses pas l'y amèneraient.

Quelque chose cliqueta dans la tête de Freddy. Son rendez-vous venait de passer. Overlare avait donné l'ordre d'introduire Foley sur-le-champ et Foley arrivait sur-le-champ.

VOTRE CHAIR EST DONC BIEN FAIBLE POUR AVOIR SI PEUR ?

*C'est là que Mor le Paon palpite,
là qu'en tribu les singes crient,
C'est là que Chil le Milan pique, à plomb du ciel.
Dedans la jungle doucement, passe une ombre
et passe un soupir. La peur, c'est lui ;
Petit chasseur, la peur c'est lui !*

RUDYARD KIPLING



LE SECRÉTAIRE D'OVERLARE AVAIT UN VISAGE RUGUEUX, blanc et inachevé qui exprimait pour Freddy Foley la cruauté et la lâcheté. « Tu es son chien et son reflet », se dit doucement Freddy.

Ce pouvait être l'imagination de Freddy. Le secrétaire aurait très bien pu être un homme charmant, mais il n'était pas du genre farce. Il avait l'œil enfumé, ce qui lui donnait l'air d'être aveugle. « Je ne sais pas pourquoi Mr. Overlare accepte de vous voir, disait-il, mais je dois écrire le motif de votre visite. Quel est ce motif ?

— J'ai un conseil à lui donner, répondit Freddy.

— On ne peut pas dire qu'il en ait besoin, pas de votre part en tout cas, dit le secrétaire.

— Puisque c'est le service dont il fait profession, il pourrait être intéressé par un nouveau modèle, reprit Foley avec force. Celui que j'ai à lui donner est un peu en dehors des sentiers battus, et je le lui donne gratuitement.

— Il a demandé à ce qu'on vous introduise, M. Foley. J'ai essayé de vous joindre, mais en vain.

— Au contraire, œil enfumé, au contraire. Vous m'avez joint très gentiment.

— Dans ce cas, entrez. Mais je vous demanderai de ne pas prendre plus de temps qu'il n'est nécessaire. Son temps est très limité.

— Le mien aussi, mais je n'ai pas appris à le planifier si joliment. »

Ah oui ! C'était cossu, mais d'un cossu différent de celui que Freddy

attendait. L'endroit avait l'air d'un bureau où l'on travaille beaucoup, ce qui le surprit. C'était grand, mais tout de même encombré, avec des classeurs (des classeurs qui étaient eux-mêmes des chefs-d'œuvre d'ornementation, d'une ornementation obsédante), deux immenses tables qui, dégagées de leurs piles de dossiers, auraient fait d'excellentes tables de conférence, plusieurs bureaux que la profusion d'instruments qui les recouvraient faisait ressembler à des cockpits, et une grande variété de systèmes de communication visuels, audiovisuels et autres magnétophones. Il y avait enfin Carmody Overlare soi-même, chef-d'œuvre d'ornementation.

— Vous aviez l'intention de me poser des questions. Foley, dit Carmody Overlare (il n'avait pas demandé à Foley de s'asseoir, mais Foley le fit d'autorité, ce qui parut irriter notre homme), mais je suppose que c'est moi qui en demanderai le plus. Tout d'abord, entre nous et comme de bien entendu, nous ne sommes pas seuls, au cas où il vous prendrait des envies saugrenues.

— Auriez-vous peur du petit Foley ? sourit Fred.

— Je n'ai peur de personne, Foley. Je suis tout à fait apte physiquement mais je me charge rarement des travaux subalternes. J'ai entendu dire que vous vous étiez comporté bizarrement aujourd'hui. Pourquoi ça ?

Carmody, lui, n'avait pas de barreaux sur les yeux ; son regard était plutôt celui d'un exilé volontaire. Il ne voulait pas du dehors, il était dedans et il n'en sortirait pas.

— Je suis allé voir un médecin ce matin, M. Kar éternel Mod, pour me faire une opinion sur moi-même. Je ne sais pas si c'est un comportement bizarre, en tout cas ce médecin était bizarre. Il voulait me faire douter de mon équilibre.

— Il a voulu vous faire reconnaître votre folie, Foley. C'est le premier pas vers la guérison, et, pour tous, nous avons un remède.

— Il y a un proverbe qui veut que le remède soit pire que le mal, M. Overlare. J'aimerais vous poser quelques questions sur un mouvement étrange. Je crois que vous n'êtes pas loin de son centre, dit Freddy, et le regard que lui jeta Carmody était comme du verre brisé. Déconcertants, ces yeux. On n'arrivait pas à y pénétrer ; on rebondissait sur leurs facettes.

— Ce que vous voulez, c'est m'épater avec votre perspicacité et me forcer à tout vous révéler. Enfantin. Vous ne vous rendez pas compte de la non-entité que vous êtes ?

— Non. Je n'ai jamais pu me résoudre à me considérer comme une non-entité. Je crois que tout homme...

— A droit à son lot de dignité humaine. C'est une notion qui date énormément et, vraiment, qui n'a rien à faire ici. Vous êtes devant moi absolument démuné. Quelles circonstances pourraient m'obliger à tout vous révéler, voire quoi que ce soit ?

— Les circonstances qui font que je vais être écarté et que je ne pourrai pas me servir de mes renseignements. Et cette espèce de fierté qu'ont tous

les détenteurs de secrets à les révéler à leurs prisonniers.

— Je n'ai pas cette sorte de fierté, Foley. Enfin... disons, un peu. Non, ce ne sont pas du tout ces circonstances qui pourraient me pousser à tout vous révéler, ou presque tout. Mais ces circonstances existent.

— En ce moment présent ?

— Oui ! Mais à fleur d'eau. D'après ce que j'ai appris de vos activités, il semblerait que vous ayez déjà découvert l'essentiel à notre sujet. C'est-à-dire que nous vivons quand nous voulons vivre, que nous entrons dans un état de non-vieillesse à volonté, que nous revenons à la vie, et ainsi de suite ; aussi que nous essayons toujours de vivre au niveau le plus élevé et de durer le plus longtemps possible ; enfin, que nous n'admettons aucune interférence. Que voulez-vous savoir de plus ? »

Fred Foley eut alors l'illumination que Carmody Overlare était fou. *Quoi, L'Équilibre des Siècles* (c'était un de ses titres quand il était Khar Ibn Mod) était fou ? Complètement. Il vivait entièrement dans un autre monde. Il ne voyait pas le monde qu'il avait sous les yeux, pas même avec ses yeux ocellés. « Vous ne pouvez pas vivre, mourir et revivre sans embêter le monde avec vos histoires, Overlare ? Pourquoi imposez-vous au monde leurs effets pernicieux ? »

(je me suis trompé sur lui, pensait Foley. Ce que j'ai deviné, ce qu'il croit lui-même être le principe de la chose, n'est pas du tout le fin mot de l'affaire. C'est bien moins que n'en voit l'œil.)

« Commençons par le commencement, Foley, ou un petit peu avant, dit Carmody (il y avait toujours du rire juste au-delà de sa voix, mais sans joyeuseté véritable.) Vous verrez que la perniciosité de l'un fait la délectation de l'autre. Ce n'est pas nous qui sommes pour le monde, mais le monde qui est pour nous. Tout ce que nous faisons pour le monde est bel et bon tant que nous en tirons du plaisir. Vous croyez en je ne sais quelles normes, mais ces normes n'existent pas. La plupart des choses que vous croyez éternelles datent en réalité d'hier. Nous qui sommes de l'ancienne version, nous ne sommes pas liés par elles. Nous sommes en lutte avec vous depuis longtemps. Vous croyez, d'après l'une de vos théories, que nous contrôlons le monde. Non. Mais nous l'avons contrôlé et nous le contrôlerons encore, à notre guise. Ce jour vous inspire de la crainte, où nous serons en plein éveil. Car nous nous sommes éveillés, il y a peu. Nous regagnons le monde. Certains intrus dirigent depuis quelque temps le ciel et la terre. Mais nous sommes de retour – impitoyables !

— Vous ne croyez pas que les autres aussi ont des droits ?

— Les autres ont eu tout le temps de les régir, leurs droits. Ce sont eux les intrus, et il est temps de restaurer l'ancienne ligne. Ah ! Foley, je suis en train de me méprendre complètement ! C'est toujours le même problème quand on parle avec les enfants. Vous voulez parler des hommes. Vous voulez dire, est-ce que les gens ont des droits ? Ah non ! je ne crois pas que les gens aient des droits, pas du tout !

— Vous et les vôtres, vous n'êtes pas des humains, n'est-ce pas, Carmody ?

— Non. Pas dans tous les sens du terme. Nous avons réalisé notre apothéose il y a très longtemps. »

Fou à lier, cet homme aux yeux tranchants, au teint quelquefois lumineux de fantôme, et quelquefois couleur de poisson mort, avec sa cruauté teintée de rire et sa peur ignoble. S'il était tout en haut, pourquoi avait-il si peur ? « Un homme ne se transforme pas en dieu, Carmody, sauf nécessité rhétorique, dit Freddy. Je suppose que votre apothéose était quelque chose comme celle des Césars.

— Foley, la prochaine fois que vous parcourrez la *Vie des douze Césars* (car vous aurez droit aux livres dans votre retraite), essayez de deviner les trois de ces empereurs qui étaient des nôtres – car il y en a eu trois. C'étaient déjà des dieux. La confirmation officielle de leur divinité n'avait d'autre but que d'apaiser le public.

— Vous donnez aux mots un coup de pouce ironique, Carmody. Quel effet réel votre auto-apothéose pourrait-elle avoir ?

— C'est une action, une parole, une déclaration qui se réalise par sa verbalisation. Disons simplement que c'est un développement de l'homme toujours possible. Oh ! Pas de tous les hommes, mais de beaucoup ! De beaucoup plus que vous ne pensez ! Vous verrez qu'un homme sur mille, peut-être un homme sur cent, est susceptible de se transformer en Dieu. C'est aussi vrai qu'en même nombre les abeilles pourraient se transformer en reine si nous avions l'essor historique approprié. Vous trouvez extravagant que je parle d'essor historique à propos d'un essaim d'insectes minuscules. Mais c'est tout aussi extravagant d'appliquer le terme à un essaim d'humains minuscules. En réalité, une ruche d'abeilles minuscules pourrait revendiquer un statut plus important que celui que nous pourrions vous accorder. Nous sommes beaucoup plus loin devant vous que vous ne l'êtes devant les abeilles. Vous n'auriez aucun scrupule à détruire toutes les abeilles d'une région si, pour une raison ou pour une autre, vous en tiriez un certain profit ou un certain bien-être – en admettant que les abeilles de cette région aient porté ce que vous considérez comme une maladie. De même, nous n'aurions aucun scrupule à vous détruire tous, ou presque tous, si nous le jugions nécessaire, ou plus commode, ce qui sera peut-être le cas.

— Je trouve vos idées un peu extravagantes, Carmody. Quand vous dites que vous êtes des dieux, en fait c'est d'un groupe de démagogues dont vous voulez parler, d'une bande de surhommes (que vous dites).

— Vous ne savez pas de quoi je parle, Foley. Je fus jadis une divinité tribale, littéralement et effectivement. Comme nous tous.

— Combien ça fait, nous tous ?

— Nous, la première poignée, la première douzaine ; et c'était bien des fois ce même nombre il y a des millénaires. J'étais une authentique divinité tribale, Foley. J'avais même la préséance sur les autres. J'étais déifié et, en

tant qu'objet de déification, j'avais accès aux différents rameaux de la connaissance secrète. Nous étions tous remarquablement intelligents dans un âge d'une grande intelligence, un âge qui ne clopinait pas encore sur les béquilles du savoir livresque et de la compilation. Ce que nous savions, nous le savions directement. Nous nous sommes organisés en confédération et nous avons établi l'Olympe. Nous avons détruit les Titans, et nous avons gouverné. Excusez-moi, Foley, mais je suis tombé sur une expression populaire qui vient de vous passer par la tête : une histoire de hanneton dans une boîte à sel, ou quelque chose comme ça. J'ai l'impression d'avoir déjà frôlé cette expression dans les pensées de plusieurs de mes interlocuteurs. Qu'est-ce que c'est ? Même dans nos plus anciens mythes, je ne trouve rien qui se rapporte à un hanneton dans une boîte à sel.

— C'est que vous avez oublié votre mythologie, Carmody, lui répondit Fred Foley. Je vous assure que le hanneton est bien toujours dans sa boîte à sel, ou que, tôt ou tard, il y sera. Mais quand vous parlez de détruire les Titans ou de gouverner, vous ne parlez pas littéralement.

— Mais si ! Olympe, c'est en fait un équivalent phonétique du nom de notre ancestral repaire des cimes. Nous étions des dieux et nous vivions là comme des dieux.

— Et vous interveniez dans le monde des hommes comme les dieux d'Homère ?

— Oui, et toujours maintenant. Nous sommes les dieux d'Homère, mais beaucoup plus vieux et rusés que ne l'imaginait le poète. Nous sommes aussi les dieux d'épopées plus sauvages. Comme tous les dieux épiques, nous avons nos crépuscules et nos renaissances, et nous... Foley, je vous préviens ! Ne faites pas ça ! Vous êtes un homme mort si vous faites ça ! »

Et Carmody Overlare s'était dressé, pâle de fureur. « Ne faites pas quoi ? protesta Freddy. Je suis très sincèrement intrigué. Je suis complètement désarmé et absolument dépourvu d'arrière-pensées. Je ne vois vraiment pas ce que vous voulez dire !

— Ne vous moquez pas de moi, Foley ! Vous êtes un homme mort si vous riez ! Je ne le tolérerai pas ! Vous vous êtes moqué de ma pauvre femme. Moi, je ne tolérerai pas une blessure pareille ! Je vous grille la cervelle à la moindre tentative ! Je vous fais tuer sur-le-champ ! Je suis sérieux !

— Continuez, M. Overlare, vous me racontiez quelque chose de très intéressant et je ne voudrais pas vous couper la parole, bien que j'aie moi-même failli avoir le souffle coupé. Mais votre menace me pétrifie ; je n'ai pas envie d'être tué sur-le-champ ! Pour moi, il n'y a pas de quoi rire ! Continuez.

— Je continue. Vous ne savez peut-être pas que le crime des Titans eux-mêmes fut de s'être moqués de nous. C'est pourquoi nous les avons massacrés, et l'on n'a jamais revu pareil combat depuis. Nous ne sommes pas seulement des divinités tribales, Foley, nous sommes aussi des héros nationaux. Les héros nationaux ont tous un trait commun : ils disparaissent

et reviennent. C'est nous qui sommes derrière cet archétype. Dans tous les folklores nationaux, on trouve un héros qui doit se réveiller et conduire le peuple tel un messie. Chez les Juifs, on trouve même la croyance à un messie qui aurait déjà vécu, et sa venue serait non pas son avènement mais son retour.

Bien. Maintenant, derrière toutes les légendes se cachent des faits, et derrière ces légendes, aussi, on trouve des faits patents. Les héros nationaux, sous leur propre nom, ou sous d'autres noms, vivent et, apparemment, meurent. Mais ils ne font que dormir. Et ils reviennent. Chez eux, chez nous, la plupart l'ont déjà fait plusieurs fois. J'ai été moi aussi jadis une de ces légendes, et les dernières traces écrites de ma légende ont maintenant presque totalement disparu.

— Vos oreilles se dressent, Carmody, releva Foley. Est-ce une propriété de l'oreille archaïque ?

— Foley, nous sommes les oreilles démangeuses dont parlent les Écritures. Elles ressentent une démangeaison devant la nouveauté ; nous n'en avons pas honte. Et elles se dressent, physiquement, oui. Ah ! Que la nouveauté se fait donc rarement entendre ! Et bien souvent c'est en vain que les oreilles nous démangent ! Je disais donc, Foley, que les dernières traces écrites de ma propre légende avaient presque totalement disparu, et c'est pourquoi j'entreprends de renouveler cette légende.

— Il va falloir que j'avale tout ça avec un kilo de sel, Carmody, dit Fred Foley, menacé de mort que je suis au moindre rire, et cætera. Mais je ne peux tout bonnement pas accepter ça !

— Pourquoi pas ? Vous étiez déjà convaincu que j'étais un Renaissant !

— C'est vrai, Carmody, et vous venez de m'ôter ma conviction. Vous êtes un esprit qui s'incarne dans un homme et qui l'altère. Vous êtes un ectoplasme déséquilibré sans substance réelle, une émanation. Mais vous n'êtes pas un homme, vous ne l'avez jamais été !

— Je suis bien un Renaissant, comme vous l'avez cru. Nous sommes assez puissants, mon groupe et moi-même, pour diriger le monde. Avec un tel pouvoir, comment ne serions-nous pas légendaires ?

— C'est possible, Carmody, mais pas si nettement. Pas avec tous ces noms connus.

— L'idée de netteté est une acquisition récente, Foley. Bien souvent, l'apparat de la légende ne recouvre qu'un pantin sans valeur.

— Des héros nationaux, des héros du peuple, non. Vous êtes contre le peuple !

— Non. C'est lui, dans son ingratitude, qui se retourne parfois contre nous. Nous avons commencé par être un peuple, par être des hommes. Après avoir été des hommes, nous sommes devenus des divinités tribales. Chacun de nous a sa tribu, qu'il inspire parfois, et qu'il suit avec intérêt. La mienne est une tribu dispersée, plus ancienne que les Juifs, et qui a oublié son nom ; on l'appelle quelquefois *Intelligentsia*. C'est un peuple et c'est une race, bien

que cette race l'ait oublié.

— Pas étonnant que *l'Intelligentsia* soit frustrée de son intelligence.

— Et quand nos tribus adorent de faux dieux, notre colère s'abat sur eux – comme l'a fait un certain néologiste d'entre les divinités tribales.

— On dirait du Freud ou du Jung, Carmody. Tout ça, c'est dénué de toute réalité.

— Où est-elle la réalité, Foley ? Nous-mêmes n'avons pu résoudre le problème de sa nature. Nous avons même fait une sorte de pari entre nous à celui qui trouvera la réponse.

— Mais si vous êtes sans réalité, quelle espèce de Revenant êtes-vous donc ? Êtes-vous de ces souffles qui soufflez sur les hommes pour les faire un tout petit peu ressembler à d'autres hommes ? Êtes-vous de ces ombres qui vous servez de la peur, et peureuses en même temps ?

— Il est vrai que nous utilisons la peur, mais nous nous défendons d'être peureux. Comment serait-ce possible si vous n'aviez... Ah ! Il y a des choses qu'on ne peut pas expliquer ! Il est tellement plus facile d'oblitérer que d'expliquer.

— Et vous n'avez vraiment aucune morale, Carmody, et vous considérez toute notre éthique comme une invention humaine ?

— Certainement. Et vous non plus, Foley, vous n'avez aucune morale. Vous n'avez que le souvenir d'une morale. On en voit tellement, de ces souvenirs que rien ne fonde. Où sont les origines ? J'étais là, moi. Et elles ? On a toujours conjugué ça au passé. L'homme n'a jamais eu de morale, mais il s'est toujours souvenu qu'il en avait une. C'est une espèce d'aspiration rétrospective. Mais vous ne pouvez pas comprendre, Foley !

— Au contraire, je commence à trop bien comprendre certaines choses. Mais quand tout a été dit et fait, vous n'êtes plus que des hommes, ou moins, mais pas plus !

— Non, tout n'a pas encore été dit et fait, Foley. Nous sommes toujours des hommes, d'une certaine façon, mais nous ne sommes pas que des hommes. Ce n'était pas seulement un geste creux, ce rite de la divinisation assumée. Ça voulait dire quelque chose. »

Carmody Overlare n'était qu'un esprit frappeur, qu'un esprit jaseur, sans plus, comme le chien simiesque de Bertigrew Bagley. Il était même inférieur à cette créature parfois invisible. Il jouait de la peur ; c'était le seul truc qu'il connût. Il venait de nulle part, ectoplasme gelé d'effroi, et il communiquait cet effroi. Par ce moyen, il donnait l'impression de se frayer un chemin un tout petit peu au-dessus des peureux. Et des peureux, il y en a toujours beaucoup ! « Mais vous n'êtes ni éternels, ni tout-puissants, ni omniscients. Et votre bonté n'est certainement pas infinie, dit Freddy. Alors en quoi peu bien consister votre divinité ?

— Nous sommes ce qui se rapproche le plus de l'éternel. Nous avons, au moins, un très grand pouvoir et une très grande connaissance. Bien sûr, on nous a repris du terrain, nous ne le nions pas. Ici et là, nous n'avons pas fait

preuve d'autant d'habilité que d'autres. Mais nous verrons comment l'affaire se terminera. Et pour nous-mêmes, nous avons une bonté infinie, Foley. Nous nous donnons toujours la préséance, comme il se doit !

— Qui vous a repris du terrain, Carmody ? Vous titillez ma curiosité, là.

— Oh ! Il y avait un jour un voyageur qui venait d'Ur, et quelqu'un lui fit une promesse dans une oasis. La promesse ne fut pas strictement tenue, mais le souvenir de cette promesse est resté. Il y a eu l'affaire galiléenne. Et il y a eu l'affaire grecque, qui avait un certain rapport. Nous en avons vu beaucoup aller et venir, et nous sommes restés trop dociles... Mais nous n'aimons pas rester à la traîne très longtemps. Nous avons presque perdu notre dernière goutte de sang dans une demi-douzaine de combats indécis : mais il n'y a plus de place même pour l'indécision désormais. Nos vieux ennemis sont tous morts, et ce ne sont plus que les parasites issus de leurs cadavres qu'il nous faut subjuguer !

— Et, pour vous, nous ne sommes vraiment pas plus que des abeilles, ou peut-être des fourmis, Carmody ?

— Disons un peu plus que ça. Mais si notre politique écologique réclame votre disparition, alors, en grande partie, il faudra que vous disparaissiez.

— Et vous croyez qu'on ne peut pas vous en empêcher ?

— Bien sûr que vous ne pouvez pas nous en empêcher. Pas plus que les abeilles ne pourraient empêcher les hommes de retirer une seule petite ruche de là où ils veulent construire un immeuble. Oh ! Il est possible que nous soyons un peu piqués, mais ça ne nous empêchera pas de vous écarter !

— Pourquoi avez-vous si peur, Carmody, si vous êtes si puissants ?

— Pourquoi vous obstinez-vous à penser que j'ai peur ? De toute façon, connaissez-vous quelqu'un qui ne redoute pas la piqûre d'une abeille ? Mais je vous le répète : si notre politique écologique réclame que vous soyez écartés, vous serez écartés !

— Comment ferez-vous ?

— Ce n'est pas difficile. Pas quand on l'a déjà fait plusieurs fois !

— Pourquoi élevez-vous des rats, Carmody ?

— Comment savez-vous cela, Foley ? J'élève des rats comme j'élève des gens, pour m'amuser.

— Ces rats ont-ils un rapport quelconque avec votre projet d'écarter la plus grande partie de l'humanité ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Avez-vous l'intention de réintroduire la peste au moyen de ces rats pour détruire l'humanité ?

— Ah oui ! Nous nous servirons des rats, entre autres choses, pour cette introduction ! Et nous nous servirons de la peste, entre autres choses, pour cette destruction, mais comme une espèce d'outil secondaire uniquement ! La peste est une arme sans éclat et sur laquelle on ne peut pas s'appuyer ; il faut un matériau très sec et des conditions idéales pour le coup de balai nécessaire. Ces conditions ne sont pas remplies actuellement. Maudite soit

vosre génération antiseptique, vous n'êtes qu'une abomination sept fois récurée ! Je ne sais pas d'où vous tenez ça – certainement pas de nous. La peste ne sera qu'un de nos adjuvants. Nous avons un instrument de base qui n'a jamais failli !

— Et c'est ?

— L'hystérie. La peur.

— Mon père me disait que si je répétais trois fois « ce n'est qu'un mauvais rêve », alors mon rêve s'en irait. Je disais ça trois fois, et systématiquement mon mauvais rêve se transformait en vrai cauchemar. Maintenant, j'ai presque toutes les pièces, Carmody. Il me faut simplement un peu de temps pour les assembler.

— Vous aurez tout votre temps pendant votre internement, Foley !

— J'ai tout de même encore une question à poser, sur quelque chose d'à la fois abrupt et idiot.

— Allez-y ! Mais je vous avertis, si vous riez, vous êtes mort !

— Pourquoi vous trempez-vous la tête dans un seau, Carmody ?

— Ah ! Foley, je suis content que vous me demandiez ça, vraiment ! Parce que, avant de vous répondre, il faut que je le fasse. J'ai déjà laissé passer l'heure et je suffoque comme un poisson hors de l'eau, ce que je suis, dans un sens. J'avais peur d'être obligé de vous faire emmener avant d'avoir fini de jouer avec vous, Foley. Mais puisque vous en parlez, je vais le faire. Si vous cherchez du grotesque chez moi, eh bien, vous allez être servi ! Il n'y a rien de plus grotesque qu'un poisson hors de l'eau ! Voyez vous-même ! »

Foley suivit Carmody Overlare dans l'autre pièce. Le seau en question était un vaste cratère, un bol de cristal transparent où l'eau frémissait comme si on venait de l'y verser. Foley se souvint des bruits d'eau qui avaient accompagné en fond sonore sa conversation avec Overlare. « Eh bien, laissons aussi aux Crapauds leurs fontaines ! Les patricks en ont bien. »

Quand Carmody Overlare eut ôté sa chemise, Foley fut étonné de sa musculature remarquable, car il avait plutôt la silhouette d'un homme mince. Il était bronzé, mais il y avait autre chose. Sa peau avait un grain extrêmement fin qui rappelait un peu les écailles des poissons – bien que cette idée ne lui serait pas venue à l'esprit si l'allusion piscicole n'avait été faite un peu plus tôt.

Overlare expira à fond, se vida la poitrine, et tout le haut de son corps s'affaissa. Puis il se plongea la tête, le cou et les épaules dans le grand bol et se mit à respirer l'eau par larges aspirations. Si c'était un trucage, il était excellent, et on ne l'avait pas monté que pour épater Freddy Foley. Cet homme, s'il s'agissait bien d'un homme, respirait très profondément sous l'eau – s'il s'agissait bien d'eau. Il y avait dans ses yeux ouverts un nouvel éclat. Il souriait d'un sourire ni tout à fait homme ni tout à fait poisson. C'était le sourire d'une divinité tribale pétrie d'un malin pouvoir et jouissant de la jeunesse éternelle, à l'aise dans tous les éléments. Quelque chose de faux, tout de même, dans ce pouvoir et cette jeunesse.

Fred Foley prit un peu d'eau au fond de sa main et la goûta. C'était de l'eau demi-saline, comme l'eau d'un estuaire, comme l'eau de la mer à l'embouchure d'un grand fleuve. Ou comme l'eau d'un antique océan, moins salée que celle des océans actuels. Mais pourquoi Fred Foley pensait-il à ça ?

Il y avait dans cette eau une flore microscopique, et des petits poissons. Ce n'était pas de l'eau du robinet. C'était l'eau d'une source très spéciale, ou un savant mélange. L'idée traversa soudain l'esprit de Foley qu'il y avait une source de cette eau dans la pièce, bien qu'elle fût à l'étage, de même qu'il y avait une source sur la montagne d'Auclair, alors qu'elle jaillissait au-dessus de grottes sèches.

Voilà quelque chose qui ne s'expliquait pas tout seul. Carmody Overlare avait la tête sous l'eau depuis plus de cinq minutes, et l'eau elle-même était en constante évolution, en parade. Des bancs de petits poissons la traversaient. Ils ne suivaient pas la courbe du bol, ils disparaissaient. D'autres espèces de poissons apparaissaient, qui tous paraient d'un point à un autre du bol, ils sortaient de la paroi (pour autant qu'on pouvait en juger), traversaient le bol en ligne droite et disparaissaient dans le verre de la paroi opposée. Ou c'était une illusion d'optique, ou il passait par ce bol un courant peu ordinaire.

La respiration d'Overlare était-elle la clé de l'animation suspendue ? Drôle de clé, qui ne semblait correspondre à aucune serrure. Il était clair qu'un homme normal serait déjà mort au bout de ces dix minutes, de ces quinze minutes que Carmody venait de passer à respirer la tête sous l'eau. Il était clair qu'il ne s'agissait pas d'un homme ordinaire. Alors l'eau sortit du bol. On ne peut pas dire qu'elle s'écoula, car rien ne lui permettait de s'écouler. L'air suivit l'eau dans la parade du courant qui passait au travers du bol, et l'intérieur fut sec. Overlare redressa la tête. Il rayonnait, magnifiquement rafraîchi. « Extraordinaire, Foley ! Extraordinaire ! Vous devriez essayer. Il n'y a rien de tel pour se remettre !

— Vous arrivez presque à me convaincre que vous avez quelque chose de spécial, Carmody, lui avoua Fred Foley. Ça vous donne l'air d'être un tout petit plus qu'un homme !

— Oh ! Si je suis plus qu'un homme, ce n'est pas à cause de ça ! En réalité, ça me diminue, puisque je n'ai pas une maîtrise totale de l'élément aérien. À une certaine époque, ce besoin du retour à l'élément liquide me faisait un peu honte, mais je me suis débarrassé de cette honte.

— Après tout, une divinité tribale n'a que faire de la honte !

— Exactement, Foley. Mais vous ne comprenez toujours pas, hein ? Ce n'est pas vraiment un mystère. Je retourne longtemps en arrière, c'est tout !

— Pourquoi votre femme ne se trempe-t-elle pas aussi la tête dans un seau, Carmody ? Si elle le fait, je n'en ai pas entendu parler.

— Elle ne remonte pas aussi loin que moi, Foley, et de beaucoup. C'est une acquisition récente, une recrue qui n'a pas plus que quelques dizaines de siècles. Mais nous, les plus anciens, nous venons de la mer, et nous n'en

sommes pas complètement libérés.

— Je ne comprends pas du tout, Carmody. J'avais mis au point différentes théories sur cette histoire d'animation suspendue, mais ce trempage de tête ne colle pas du tout.

— Je suis né en mer profonde, Foley, avant même qu'il y ait des singes ou des hommes sur la Terre. J'ai besoin d'un retour périodique, ce qui n'est pas le cas de ceux qui sont nés sur la terre ferme. Je fus l'un des premiers à émerger en pleine plage céleste, un des premiers qui ait appris à vivre au-dessus des eaux. Notre premier Olympe occupait ce ciel, mais l'océan montait encore à ses pieds. Vous n'en trouverez pas trace au sommet des montagnes, Foley. Nos palais étaient des grottes au niveau de la mer (notre ciel, alors, était la surface des eaux), ils sont maintenant submergés. Ah ! Il y a bien longtemps de cela, des centaines de milliers d'années ! »

Fred Foley avait une raisonnable notion du temps. Il savait faire la différence entre des centaines de milliers d'années et des centaines de millions d'années, ce que bien des profanes ne savaient pas ; il savait aussi que l'époque où ni singes ni hommes n'existaient sur la Terre se perdait dans la nuit des temps. Alors ? Carmody avait l'air convaincu de tout ce qu'il disait lui-même. Mais était-il autre chose qu'un impossible esprit frappeur, visible uniquement de sa chair d'emprunt ? Les esprits frappeurs ne sont-ils pas décidément des créatures simples d'esprit, malgré l'éventail varié de leurs connaissances et de leurs fausses connaissances ? N'entretiennent-ils pas des croyances superstitieuses quant au monde et quant à eux-mêmes ? N'ont-ils pas leur propre mythologie fantasmagorique ? Un vieillard avait demandé à Fred Foley il y a longtemps : « Vous trouvez ça idiot de croire aux fantômes, vous ? et il avait ajouté : Eh bien, si seulement vous saviez à quoi croient les fantômes ! »

« C'est moi qui les ai conduits sur la terre ferme, ou en plein ciel, continuait Overlare. Tout dépend du point de vue. Tous, nous sommes des poissons célestes, je fus le premier.

— Vous êtes fou, Overlare, dit Fred Foley, mais laissons ça pour l'instant. Vous m'avez dit au début qu'il existait une condition (que je n'ai pas devinée) qui pourrait vous pousser à tout me révéler. Quelle est cette condition ?

— Votre recrutement éventuel. Car nous recrutons, ici et là, pour équilibrer nos effectifs.

— Vous n'avez aucune idée de la rapidité avec laquelle je refuserais, Overlare !

— Vous n'avez aucune idée de la rapidité avec laquelle vous accepteriez, Foley, si en fin de compte on vous faisait cette proposition ! Ce n'est pas le cas pour le moment, mais la chose est possible. De toute façon, il faudra que vous fassiez votre temps d'hospitalisation. Ensuite, nous jetterons un coup d'œil à votre état d'esprit. Mais personne ne refuse jamais. Nous sommes susceptibles et nous ne prenons jamais le risque d'un refus. Nous ne

demandons qu'aux cas sûrs et certains. Je pense que vous serez un cas sûr et certain dans quelques jours. Et, maintenant, il va falloir que je vous fasse emmener.

— Mais pourquoi, Carmody ? Pourquoi avez-vous peur de me laisser partir ? Votre chair est donc bien faible pour avoir si peur ?

— Ma chair est faible, oui, et j'ai besoin d'avaler quelque chose. Mais je vais d'abord me débarrasser de vous.

— Et dans ce cas également, vous avez un peu honte qu'on vous voie ? Vous les mangez vivants, Carmody ? Les rats, vous les mangez vivants, n'est-ce pas ?

— Exactement, comme les enfants mangent du pop-corn. » (Là, Freddy se sentit pris au dépourvu, et soupçonna Carmody de le lire un peu trop profondément. Qu'était-il arrivé à Pop-Corn, son petit chien ? Les petits Larker l'avaient-ils vraiment mangé, comme ils le disaient ?) « Et la deuxième raison pour qu'on vous emmène, Foley, reprit Carmody Overlare, c'est que vous êtes fou.

— Sur quelles preuves ?

— Sur le témoignage d'un homme de votre profession, Foley, un homme qui s'appelle Harry Hardcrow. Il rapportera que vous vous êtes exprimé en termes délirants, hier soir. Sur le témoignage de mon épouse, qui a déclaré que vous aviez l'air d'une tête vide. Sur le témoignage d'un médecin réputé ; c'est un expert dans ce domaine. Et sur mon propre témoignage.

Si vraiment vous ne voulez pas qu'on vous emmène comme malade mental, on peut vous embarquer pour meurtre. On a tué un homme hier soir. C'est en votre compagnie qu'il a été vu pour la dernière fois. Ce malheureux voyageait sous le nom de Carlyle S. Crabtree, ce qui n'était pas son vrai nom. Carlyle S. Crabtree est un homme de grande valeur que nous connaissons bien. L'individu que l'on a si cruellement assassiné est un pauvre diable qui avait on ne sait comment emprunté ce nom. La lumière était faible hier soir, sur le seuil de cette boutique. Il n'y a peut-être pas de preuve formelle que c'est bien vous qui l'avez tué. Mais on a la preuve que vous avez touché son cadavre et que vous n'en avez pas fait état. Vous pourriez vous retrouver avec une sérieuse affaire de meurtre sur le dos. Il s'agit d'une affaire particulièrement crapuleuse ! »

Il ne faut peut-être pas tant de ces fils de la vierge pour embobiner un homme après tout. Et l'araignée ne quitte jamais son travail. Enfin, Fred Foley était peut-être fou. Il était en train de parler sur une plage céleste au dernier étage d'un immeuble avec un esprit frappeur, zéphyr perturbateur, âme errante, uniquement visible grâce à son incarnation dans un corps qui n'était pas le sien. Cette apparition, entre autres insuffisances, était clémente et vivait dans la crainte. Et pourtant, en transmettant une partie de cette terreur dans laquelle elle vivait, elle arriverait peut-être à multiplier suffisamment sa force pour en affecter le monde. « Oui, c'était un meurtre

assez crapuleux, Carmody. J'étais hors de moi sur le moment, et ça me met encore hors de moi quand j'y pense. Allez-y, sifflez vos sicaires mais permettez-moi d'en amocher quelques-uns avant de me faire traîner !

— Curieusement, je suis de tout cœur avec vous, répondit Overlare. Je n'aime pas mes sicaires ; j'ai beaucoup de plaisir à les voir se faire amocher, du moment qu'il m'en reste assez pour faire le travail. Vous voyez, Foley, quand je suis dans ce genre de pétrin (et ça m'est arrivé), je prends le premier à la loyale, le deuxième à la brute, et le troisième en vache. Après ça, en général, c'est la cohue ! »

Les pensées de Freddy étaient à peu près de cet ordre. Il n'entendit pas siffler, mais Carmody avait néanmoins donné son signal, et les sicaires inondèrent la pièce. Freddy prit le premier à la loyale, et, sans bavures, il l'envoya rouler. Il prit le deuxième à la brute. Et ce fut tout. Le troisième, le quatrième, le cinquième et le sixième lui tombèrent dessus en chœur et le massacrèrent. La cohue n'avait pas duré longtemps, et Fred Foley fut emballé.

Il pesta et tempêta bien un peu, mais ils l'emportèrent. Ils le prirent et l'enterrèrent dans une bâtisse. Ce fut son premier jour d'enfermement.

“JE NE T’AI PAS APPELÉ”, DIT LE SEIGNEUR

*Lorsqu’on craint les hauteurs,
et qu’on a des frayeurs en chemin...
Avant que le fil d’argent ne lâche,
que le bol d’or ne se brise,
que la jarre ne se casse à la fontaine...*

L’ECCLÉSIASTE, XII, 5, 6.



DANS LA BANDE DES PETITES, on était très intelligent, mais Foley se rendit compte au bout d’un certain temps que quelques-uns se fourvoyaient. C’était dans l’accent qu’ils mettaient sur un certain nombre de choses, dans l’axe de leurs préoccupations, qui avait l’air un peu désaxé parfois, dans leur approche sérieuse du comique, dans un sens faussé des proportions. Oui, il y avait chez les pensionnaires des Petites un petit quelque chose qui n’allait pas.

On appelait aussi les Petites, la Déménagerie, ou le Bahut, ou le Petit Eli, ou le Garni. On l’appelait la Boîte à Bonheur, le Conseil de Famille. On l’appelait le Placard aux Araignées, les Petites Maisons, le Coffiot. L’un des pensionnaires l’appelait le Tiroir aux Grelots, un autre l’appelait la Maison Longue (de « long et paresseux », qui signifie timbré en argot à rimest Australien ; allez dans n’importe quel cabanon du monde et vous y trouverez un de ces messieurs du Sud). Mais dans le petit cercle nouveau-né de Freddy, quand on voulait parler de la Foldinguerie du Potomac, on ne disait jamais que les Petites.

Les Petites, c’était cette vieille bâtisse d’institution où les sicaires de Carmody Overlare avaient enfermé et enterré Fred Foley. Là erraient les âmes d’une même grande famille, pareillement enterrées : Bophry, Moyer, Framble, Bryant, Sloan, d’autres encore, excellents hommes, chez qui courait une longue fêlure. La première journée d’un enterrement est toujours vide. Foley arpentait le gazon luxuriant des Petites et parlait tout seul. Il n’y avait rien de mal à se parler tout seul aux Petites, ni même à se parler très fort tout seul. « La chose est la suivante, disait Freddy. Personne ne m’a examiné,

alors qu'il existe sur moi un dossier complet qui stipule que j'ai été minutieusement examiné. Ce dossier était déjà prêt avant mon arrivée. C'est ce qui s'appelle de l'efficacité. Combien de mes compagnons sont dans le même cas ? Beaucoup de mes compagnons sont déphasés. Ils ont un fameux sabir mais plus guère le sens des réalités. Ils peuvent isoler un élément et l'aborder de façon très intéressante sous divers aspects, mais ils sont incapables de mettre cet élément en relation avec le monde extérieur. Ils peuvent échafauder une thèse à partir d'une plaisanterie, mais ils ne comprennent pas la plaisanterie de départ. Seulement je suis avec eux maintenant, et le monde extérieur ne fait pas la différence entre eux et moi.

Il y a des gens qui sont ici pour la même raison que moi : ils croient à un groupe de personnes dont la vie est soit démesurée, soit cyclique, et parce qu'ils croient que ce groupe fomente un complot contre le monde entier. En quoi leur suis-je différent ? La différence réside-t-elle dans le seul fait que je comprenne la plaisanterie, et eux non ? Et si toute cette histoire de Renaissants n'était qu'une plaisanterie que je ne comprends pas ? Alors, je serais fou moi aussi ? »

Et Fred Foley rentra dans un arbre.

« En tout cas, mes facultés se dispersent, reprit-il. Les gens normaux ne sont jamais préoccupés au point de rentrer dans les arbres. Il y a tout de même une pensée réconfortante : ceux qui sont dans mon cas n'étaient peut-être pas fous à leur arrivée, l'atmosphère les a rendus un peu spéciaux, à moins que ce ne soit les piquûres. Comment vais-je faire pour ne pas m'éterniser ici ? »

Un autre détail faisait quelque peu douter Fred Foley de son équilibre mental. Leo Joe Larker était – peut-être – aux Petites.

Il répétait son avertissement : « Tout ce qu'ils te diront de faire, ne le fais pas. Tout ce qu'ils te diront de ne pas faire, fais-le. Sois inconscient, aveugle, idiot et gaffeur, mais continue. Il se peut que tu sois assez bête pour arriver jusqu'au bout. Il faudra que tu fasses tout toi-même. Ce que je te dis, moi, c'est de ne pas laisser tomber. S'ils peuvent te tuer, Foley, moi encore pire. S'ils te terrorisent, moi deux fois plus. Maintenant, monte à ton rendez-vous. Ah ! J'oubliais ! Tu y es déjà allé. Tu es avec nous maintenant. Ça t'a fait beaucoup de bien d'être inconscient, aveugle et idiot. Tu n'as pas réussi mieux que nous autres, les malins, à t'approcher de la sale bête !

— Ça va bien, Leo Joe ? » lui demanda Foley, Ce Leo Joe Larker posait un problème. Il était Noir. Aucun doute. Ce qu'enfant il n'était pas. Un Mexicain, un Gitan, un Indien peut-être, mettons un Irlandais crasseux, mais un Noir, non ! Ce qu'il était devenu en grandissant n'avait aucune ressemblance avec le petit garçon qu'il avait été, sa voix n'avait aucun rapport. Toutefois, il s'agissait bien de la même personne qui lui avait un soir adressé la parole dans un recoin sombre. Oui, et il s'agissait bien du Leo Joe Larker qui avait ressuscité un homme quand il était petit. On est sûr de certaines choses, même quand on est devenu fou.

« Pourquoi m'appelles-tu comme ça ? lui répondit Leo Joe. Ce n'est pas sous ce nom-là qu'on m'a enfermé !

— Tu m'as bien tout de suite appelé Foley, dit Fred, et ce n'est pas sous ce nom-là qu'on m'a enfermé !

— Je sais. Mais Leo Joe, non, je ne me suis jamais baladé sous un nom pareil ! Je ne crois même pas en avoir souvenir. Tu es sûr que je m'appelle comme ça ? Tu dois me prendre pour un autre. Hé ! Pourquoi est-ce qu'il a tellement le vertige, ce gars-là ? Il n'était pas comme ça avant, hein ?

— Quel gars, Leo Joe ? »

Le gars en question, c'était Jim Bauer. Il n'était pas là, évidemment. Il était chez lui, assis dans son patio parfois frisquet. Mais un Moissonneur, ne sait pas ce que c'est que d'être frisquet. En bas, à l'étang, Wing Manion nageait tous les soirs et, très souvent, Hondo et Salzy Silverio nageaient avec elle. Il ne fait jamais trop frisquet pour des Moissonneurs, même au cœur de l'hiver.

Bizarre tout de même que Leo Joe Larker ait suivi Fred Foley dans le réseau. Enfin, peut-on seulement parler de bizarrerie quand il s'agit de Leo Joe Larker ?

À deux mille kilomètres de là, James Bauer tremblait. Il était le maître du réseau, et il tremblait. Il s'avança au bord du patio, vers l'escalier de fer et de béton qui menait à l'étang. Il posa la main sur la rampe de fer et frémît. « Allons, ce n'est pas si haut que ça, Foley, disait Leo Joe. Juste douze marches, tranquillement, pour aller à l'eau, et l'eau n'a pas un mètre cinquante de profondeur à cet endroit-là. Je n'ai jamais vu quelqu'un avoir un vertige pareil, je dois dire. Tu le sais, toi. Ça lui a pris d'un seul coup. Il n'avait pas peur comme ça avant ! »

Il ne s'agissait pas d'une projection, comme sur un écran. C'était là, avec un morceau de tous les sens. Tous ceux que le réseau avait égratignés lisaient là à livre ouvert, et tous ceux qui avaient l'esprit assez pointu, en égratignant les égratignés, avaient accès à tout le système.

« Arouet ! Arouet Manion ! » tonnait James Bauer de son lointain patio. Et Arouet, en franchissant le seuil de la maison, avait peur lui aussi, mais pas du vide : « Je suis ton intime, me voici, dit-il. Tu es en pleine fièvre. Que comptes-tu faire ? »

« Le fort va tuer l'autre, Foley, disait Leo Joe Larker entre les murs des Petites. Tu le sais, hein ? Comment l'arrêter ? C'est pour de vrai. » « Ça n'arrivera pas avant des heures, ou des jours, lui répondit Fred Foley. Non, je ne vois pas comment faire. Non, ce n'est pas tout à fait pour de vrai, Leo Joe, mais presque. C'est vrai par morceaux. »

« C'est intolérable, Arouet, disait le grand Jim Bauer. Le vide ! Comment peut-on accepter un vide pareil ? Les plus hautes montagnes du monde ne sont même pas des taupinières en face de ce vide. Qui tombe ici traversera les espaces noirs pendant les siècles des siècles. Il n'y a pas d'arme contre ça ?

— Ce n'est pas du haut que tu as peur, James, mais du bas, répondit Arouet. Tout comme ma peur de la mort, la tienne renforce le réseau. Tu te moques de la mienne, je me moque de la tienne. Et le réseau se nourrit de notre rage.

— Il faut que je fasse quelque chose, tant que je suis sur ce pinacle, poussa Bauer au milieu d'une terrible rumeur. Cette fois, je te tue. À plat ventre, Arouet ! Tu ramperas pendant des heures, et tu mourras ! Rampe ! Je te l'intime ! »

Et Arouet Manion mordit la pierre du patio. Il était noir de peur.

Du coin de ses sens, Foley saisit au vol un esprit jaseur. Tiens, il y avait donc un patrick aux Petites ! La créature domestique était là. « Vous pouvez changer de scène, Foley-Smith ? demanda Bryant en se joignant à eux. (Mais ce n'était pas Bryant le patrick.) C'est un drôle de poste que vous avez là. Sans boîtier, et on peut le regarder les yeux fermés. Si vous laissez passer le gars qui est en train d'arranger son discours ? J'aime bien arranger les discours, moi aussi.

— D'accord, Bryant, répondit Fred Foley, si ça vous intéresse. »

On trouvait chez les pensionnaires des Petites des gens très parapsychiques. Il faut être très parapsychique pour s'accrocher à un réseau mental déjà amputé à deux ou trois reprises.

Il s'agissait donc de Michael Fonteyn, plat et plein, aux traits escarpés, une mèche solitaire de cheveux rosés sur le caillou, avec un nez croché comme celui d'un Indien des Plaines, ou d'un Arménien, mais trop pâle pour être l'un ou l'autre.

Michael Fonteyn enregistrait sa conférence au dictaphone. Il faisait ensuite retranscrire ces conférences improvisées, à partir desquelles il rédigeait sa version définitive. Il dictait pour l'instant quelques passages d'une superbe causerie qu'il appellerait *Le Bol d'Or Transparent*.

Michael dictait : « Je vais faire intervenir un étudiant dans le genre intelligent mais naïf, et je répondrai à ses questions. Il importe peu pour le moment que ces questions soient posées par un interlocuteur imaginaire. »

(Ce qui était une erreur, mais Michael ne comprenait pas. Les questions viendraient à l'esprit de Michael posées par un interlocuteur en chair et en os et par des moyens que Michael n'arriverait pas à admettre. La première question fut posée par un certain Greyhorse, intelligent, mais pas absolument naïf)

« Un conférencier digne de ce nom, disait Michael Fonteyn, arrive toujours à obtenir de ses étudiants les questions qu'il veut. Il peut choisir l'étudiant le plus improbable, et lui tirer très exactement la question qu'il lui faut, à l'aide de gestes, de pauses attentives et de phrases-clés savamment disposées. On sait depuis toujours que c'est à la portée de n'importe quel conférencier ou professeur intelligent. Je vous en explique la technique puisque vous êtes tous ici présents destinés à faire partie de l'élite intellectuelle. L'un des signes en est que vous assistez à mes conférences. Si vous n'étiez pas cette élite en puissance, vous ne seriez pas ici. Mais les

étudiants, même les étudiants qui appartiennent à l'élite, qui ne parlent et ne pensent que dans le code attendu (et surtout ceux qui se croient les plus indépendants), s'en voudront parfois pour cette raison, se sentiront frustrés et impuissants. Et pourtant ils ne peuvent pas nier que les sujets qu'ils abordent et les questions qu'ils posent passent bien par leur cerveau et leur bouche ; mais aussi par le vide de leur esprit, au détriment des profondeurs troublées qui y restent infécondes.

Ah ! Mon interlocuteur demande pourquoi il existe encore des enclaves de misère et de pauvreté dans ce Bol d'Or Transparent qu'est le monde ! Si ces enclaves persistent, mon jeune ami, c'est que des enclaves d'orgueil et d'obstination persistent en même temps. J'entends ce jeune homme demander : Un pauvre n'a-t-il pas droit à son lopin d'obstination ? Et je réponds : non ! Personne n'a plus droit au plus petit lopin d'obstination. Que les bêtes s'obstinent, soit ; mais pas l'homme ! Un pauvre n'a-t-il pas droit ne serait-ce qu'aux miettes de l'orgueil ? me demande encore notre interlocuteur à la langue bien pendue. Et je dis : non, mon petit ami, non ! Pas la moindre miette, ni au plus humble ni au plus grand ! La chose vous apparaîtrait clairement si le sens véritable des mots ne vous échappait pas. Veaux et vautours ont de l'orgueil, peut-être ; les hommes, eux, ne peuvent se l'autoriser. L'orgueil n'a jamais été l'apanage des hommes authentiques. Il y a longtemps que les riches ont dû abandonner leur orgueil en ruine. Ils ont regimbé, renâclé, mais il leur a fallu l'abandonner. À ce marché, ils y gagnaient. Prospérité et bien-être valent mieux que cette vieille ruine. Et le pauvre obstiné peut lui aussi accéder à la prospérité et au bien-être s'il jette cet encombrant fardeau. Il est plus facile à un chameau (*carmelus camelops*) de passer par le chas d'une aiguille qu'à un homme chargé du poids de son orgueil de rentrer dans le royaume des justes, disait le prophète. Oui, un autre interlocuteur ? »

(« Laissez-moi lui sauter dessus, rien qu'une fois, Foley », demanda Loras, qui se targuait d'être un étranger. « Sautez-lui dessus ! » répondit Fred Foley.)

« Ah ! notre nouvel interlocuteur me demande pourquoi nous avons abandonné les étoiles et l'espace interstellaire, dit Michael Fonteyn sans s'émouvoir. Cette question me fait toujours un peu sourire. Si nous les avons abandonnés, ainsi que tout autre projet de recherche et d'exploration ultérieur, c'est parce qu'il faut nous délimiter. Il est curieux de voir le genre de personnes qui pose cette question. Bien souvent, ils sont ce qu'on pourrait appeler des moralistes. N'est-il pas ironique de constater que ceux qui acceptent de se contenter d'une femme n'acceptent pas de se contenter d'un seul monde ? Comment arrive-t-on à un tel renversement ? Nous nous libérons en nous restreignant. Nous nous contentons d'un seul monde pour pouvoir en jouir pleinement. La liberté totale, c'est ici notre compensation. Condamnez l'espace ! Il n'existe rien au-delà de notre unique soleil. Il n'existe aucun monde au-delà de notre monde unique. Le Bol d'Or Transparent que nous tenons entre nos mains est un et singulier. N'allez pas

vous frotter contre des mondes étrangers ! »

(« Laissez-le-moi, Foley, » dit celui qui, peut-être, était Leo Joe Larker ou qui, peut-être, n'était pas celui qu'ils croyaient.)

Et Michael Fonteyn, là-bas au cœur du pays, discourait dans son dictaphone :

« Ah ! notre interlocuteur me demande pourquoi nous l'avons fait si petit et pourquoi nous sommes en train de le gâcher ! Je vois ce qu'il veut dire. La deuxième partie de la réponse, c'est : non, nous ne sommes pas en train de le gâcher ; du moins, je le crois, pas à l'heure actuelle.

Ce dont il s'agit, c'est du monde et des vies que nous avons reçues pour façonner nos tâches, lesquelles ont pour moi la forme d'un grand bol de cristal, admirable et précieux le Bol d'Or Transparent, que nous tenons entre nos mains. Certes, il n'a pas la taille de celui que nous rêvions de façonner jadis, tant s'en faut, mais nous savons maintenant que ce bol, en taille et en poids, est à la mesure exacte de notre force.

Et je dois dire que je n'ai aucune patience, non, aucune patience envers ces fossiles, ces caducs, qui nous accusent d'être contre la vie. Ils montrent de leurs doigts douteux des chiffres de savants révolus qui prouvent que le monde a de quoi faire vivre cent milliards d'habitants (voire le double dans les cas extrêmes), mais ils se gardent bien de relever tous les efforts et tout le génie qu'il faudrait déployer pour amener le monde à ce stade de développement ; ils se gardent bien de relever que ces efforts et ce génie ne sont plus à la portée de l'humanité à son niveau actuel.

Que cela ait été à la portée de l'humanité par le passé, nous en convenons, mais nous nous sommes décantés de ces possibilités au fur et à mesure de notre progrès. Le monde que nous avons édifié et que nous tenons entre nos mains est un monde de juste milieu, par sa taille, son adaptabilité, ses plaisirs. La fièvre de l'effort colossal est restée en chemin, sans regrets. Nous ne sommes ni des dinosaures pour ambitionner les grandes dimensions ni, pour l'instant, des insectes grouillants pour ambitionner les grands nombres. Nous sommes des gens. La population mondiale est en régression constante depuis une quinzaine d'années, et nos programmes entendent maintenir cette régression pendant les cinquante années à venir. Rien ne doit nous entasser, rien ne doit nous pousser, rien ne doit nous émouvoir assez pour justifier un effort particulier. Nous sommes les seigneurs, nous réclamons un espace seigneurial. Ah ! Et voici une chose que nous seuls connaissons, nous qui appartenons à l'élite. Nous ne sommes pas responsables de cet état de choses, bien que nous nous en accordions tout le crédit. Nous avons peut-être donné un petit coup de pouce au départ, mais je n'en suis pas si sûr. Il existe un ressort biologique, et ce ressort a joué. Tout ce que nous sommes sûrs de savoir, nous l'avons encadré de façon à ce que le ressort ne joue plus jamais dans l'autre sens.

Je n'ai pas plus de patience envers ceux qui parlent de la crise de nerf de notre monde. Nerf en ce sens est une propriété des animaux ou une

propriété d'animaux en passe de s'humaniser. Ce n'est pas une propriété de l'homme achevé. Eh bien, oui, nos nerfs ont lâché, du moins je l'espère. Enterrons cela en compagnie d'autres monstres préhistoriques. Et que le monde en soit débarrassé à jamais. Cela répond-il à votre question, jeune homme ? Ah ! Il est un peu dérouté, il reste sur sa faim. Ce n'était pas tout à fait ces questions-là qu'il voulait poser, et pourtant ce sont bien ces questions qui lui sont venues à la bouche. Il y a des questions que nous, qui sommes de l'élite, ne pouvons pas laisser poser, et on ne les posera pas. Les jeunes n'ont pas encore les mots qu'il faut pour ces questions. Ils n'ont que les mots de ce code entendu que nous leur apprenons. Et, lorsqu'ils auront atteint l'âge de formuler correctement, ils auront oublié les questions. »

(« À moi de m'occuper du vieux barbon, Foley, dit un dénommé Croll. Qui sont les monstres qui troublent encore le monde maintenant que les jeunes loups de chez vous ont tout réglé comme du papier à musique ? »)

« Oui, une question, dit Michael Fonteyn. On dirait qu'elle vient d'un auditeur en chair et en os et non d'un auditeur imaginaire. Il est curieux de voir que cette question n'existe pas, mais que celui qui la pose existe bel et bien. Ce qu'il faut bien comprendre quant aux monstres de mon interlocuteur, c'est qu'ils ne sont pas extérieurs mais intérieurs. Ils n'ont ni à garder le monde ni à se jeter sur lui, pour la bonne raison qu'ils ne sont pas là. Ce ne sont que des vestiges dans l'inconscient de certaines personnes. On a cru jadis à la nécessité de ces symboles. Si ce besoin a existé, il n'est plus. Il s'agissait de quatre menaces qui sévissaient aux quatre chemins interdits que l'homme primitif a déjà traversés.

Le symbole du Crapaud signifie l'origine immonde, la mort et la renaissance. Et la forme équivalente et sublimée de ce symbole est le Bœuf (qui est en même temps le Grand Cornu), peut-être parce que crapaud et bœuf ont tous deux ce faciès nu et fixe (et peut-être y a-t-il là un trope avec le tapaya, le crapaud cornu). La pierre dans la tête du crapaud est l'étincelle de vie même, qui naquit en chair froide.

Le Python symbolise la sagesse illicite ; le python, pour l'homme primitif, représente l'homme (l'homme glabre, étonnamment mobile, offrait quelque ressemblance avec le serpent pour le primitif plus velu, moins souple, moins articulé, et même pour l'espèce résultant de la combinaison de l'homme et du primitif). Les formes équivalentes pour ce symbole du python sont la Pieuvre et l'Hydre (l'homme libre de ses mouvements, l'homme dont le bras se prolongeait par une arme ou un outil, paraissait pour le primitif doué de membres ou de bras supplémentaires) ; de même, et sans explication, le Lion est une des formes équivalentes du Python.

Le Faucon symbolise le chasseur aérien, l'oiseau meurtrier, l'autorité supérieure, la tyrannie, la loi implacable des premiers cavaliers (d'une certaine façon, l'homme-à-dos-de-cheval était un homme doué du pouvoir de voler, un homme-faucon.)

Le Blaireau symbolise la cavité, le terrier, la progression souterraine,

obstinée, la défense d'arrière-garde de toutes les formes d'arrière-gardes. Les Symboles équivalents au Blaireau sont l'Ours, l'Homme au Masque de Bête et, finalement, l'Homme. Il ne semblait pas y avoir de confusion possible pour le primitif entre le symbole de l'Homme et l'Homme lui-même.

Ces quatre symboles ne correspondent pas à l'homme moderne. C'étaient des symboles utilisés par un animal en évolution. Cependant, d'aucuns croient que, toujours valides, ils opèrent dans l'inconscient, qui cherche à nous exprimer quelque chose par ce moyen : comme si nous nous étions amputés d'un élément essentiel et que ces symboles nous enjoignaient de retrouver cet élément. Je n'admets pas ce point de vue. Pas plus que je n'admets les interprétations faciles : le libéralisme tentaculaire (l'Hydrepython) par opposition au conservatisme réfractaire (le blaireau borné), tous deux poussés par une manifestation souterraine et surnaturelle, le Communisme (le Crapaud et son bijou tentateur dans la tête) par opposition au Fascisme résurgent (le Faucon chasseur, empenné et rapace). Si la polarité existe dans le monde, elle n'est certainement pas si définie et si allégorique. Non, mon cher auditeur, il n'existe aucune réponse à aucune question. Il n'existe pas de monstres qui viennent troubler le monde, que ce soit pour l'attaquer ou pour le défendre. Ils n'ont aucune réalité. »

(« Vieux barbon, aucune réalité, nous ? répliqua Croll en poussant le grognement sifflé d'un authentique blaireau. Nous sommes les continuateurs, nous sommes les monstres de la continuité, et nous existons ! »)

Alors, Fred Foley vit que Croll était le patrick, un plus-que-patrick, un Croll, et qu'on l'avait enfermé non pas sous son nom mais sous son titre. Il savait, pour être précis, que Croll était le patrick de Baltimore et de Washington, et qu'il était l'archipatrick, ou le Croll de tout le continent. Il comprit enfin que Croll était quelque peu simplet, pour bien marquer que la fonction est plus importante que la personne. Mais une force nouvelle, un homme nouveau entra sur la scène invisible, quelqu'un qui pouvait entrer partout derrière Freddy. Ce nouvel arrivant fit une forte impression sur les pensionnaires qui avaient fait cercle.

(« Encore un des monstres, grognoursa Croll. Ne me dites pas qu'il n'existe pas, lui. » Ce monstre nouveau venu, c'était Miguel Fuentes, et, de la réalité, il en avait.)

Michael Fonteyn, dictant dans l'intimité de ses appartements à deux mille kilomètres de là, sentait sa nervosité considérablement grandir, mais il trouvait toujours pour sa conférence des mots pleins de courage :

« Nous atteignons le sommet, et ce sommet, n'a rien de vertigineux, rien de fracassant ; nous atteignons la perfection et, pour finir, des méthodes simples et parfaites ; nous atteignons le paroxysme, et ce paroxysme est magnifiquement plat et discret. Nous avons achevé le monde. Contemplez-le ! »

Et, d'une certaine façon, Michael Fonteyn tenait bien entre ses deux mains un grand bol de cristal, admirable et précieux, le Bol d'Or

Transparent. C'était joli. C'était presque palpable.

« Voici le monde, psalmodiait Michael d'une voix intériorisée. Voici nos vies, voici ce que nous avons enfin achevé. Ne le jugez pas à sa petite taille : c'est le monde le plus vaste qui puisse être, si nous n'en cherchons pas un plus vaste encore. Ne le jugez pas à son imperfection ; c'est nous qui sommes les imperfections. Et si nous déclarons que nous ne sommes pas des imperfections, qui viendra nous contredire ? Ne le jugez pas à sa fragilité, prenons simplement garde de ne pas le lâcher. »

(« Lâche-le ! » éclata la voix tonnante de Miguel Fuentes. Tous sursautèrent à la violence de cet ordre aboyé. Et Michael Fonteyn lâcha son monde. Il se pulvérisa. Il se répandit et toute la lumière s'en échappa. Le visage de Michael Fonteyn lui aussi se brisa et se répandit, et la lumière s'en échappa de même. Il se jeta par terre, secoué de sanglots secs.)

« Quelle erreur avons-nous commise ? Qu'avons-nous oublié ? » gémissait Michael.

Et Miguel Fuentes répondit d'une voix de fumerolle : « Tu as oublié qu'il en est Un dont on ne se moque pas. » Les Faucons, tout comme des patricks, croient beaucoup à ce genre de choses.

« Il la lui a drôlement coupée, l'espingouin, dit Leo Joe Larker. Tu le connais, cet espingouin, Foley ?

— Sûr que je le connais !

— Moi je le connais depuis un bail, reprit Leo Joe. J'ai été Mexicain moi aussi.

— Il en avait de la réalité, lui, disait Croll. Autant que moi. Le vieux barbon, lui, pas vraiment en somme. Il avait un bon laïus, mais il n'arrivait pas à s'y accrocher. Passé la meule, il était arrivé à l'alambic, et il a fait tomber son cruchon de mollassse.

— Le plus drôle, chez ce vieux, disait Loras, qui se targuait d'être étranger, c'est qu'un jour il a su aller aux fontaines. Mais la dernière fois qu'il a voulu s'y rendre, il a cassé sa jarre ! »

Il y avait aussi des formalités aux Petites, au tombeau. Il y avait le questionnement, au bout d'un certain temps. Il y avait la séparation. Il y avait l'augmentation des piqûres et des tranquillisants. Mais Foley était resté tranquille depuis son internement. Il y avait un petit sermon sur l'hygiène. Et il y avait le dîner.

Il y avait les loisirs dirigés. C'est la contradiction originelle dans les termes. C'est parce qu'il émettait des suggestions sur les loisirs dirigés que le diable fut jeté aux enfers : tout autre interprétation est mensongère. Les pensionnaires étaient fous, mais pas encore assez pour gober ça !

Et au lit. Même le sommeil était dirigé ; dans ce tombeau, on n'avait pas droit à la bonne obscurité bien de chez nous. Sommeil têtue donc, et apparitions intempestives.

Le réseau mental était en pleine tension et agonisait d'une ivresse

dénaturée. James Bauer et Arouet Manion, noués d'une passion mortelle et sans loi, se cherchaient comme deux serpents qui vont s'engloutir. Arouet avait beau ramper devant lui, il n'était pas certain que Bauer fût le maître. Bauer était en proie à sa propre terreur, celle des hauteurs vertigineuses (et il était assis chez lui, dans son patio à ras de terre), des hauteurs oblitérantes ; Arouet connaissait cette terreur et savait comment lui donner de l'envol.

L'arène fut de sable effrité, au bord de falaises à l'aplomb insondable, et James Bauer, et Arouet Manion, furent deux taureaux s'affrontant dans une lutte à mort. Bauer était des deux le plus lourd et le plus fort, c'était le taureau royal qui n'a jamais connu la défaite : plus long, plus trapu de corne ; plus gibbeux, plus noué de cou ; plus massif de corps, plus dur de sabot, et redoutable en tout. Mais bien que ce fût Bauer qui l'ait intimé au combat, c'est Arouet qui jetait le défi. Arouet tenait des hauteurs d'où il pouvait déferler. Il pouvait se regrouper et repartir à la charge. Bauer, lui, était acculé dès le départ. Il ne pouvait se lancer sans que, le sable s'effritant davantage, il ne fut précipité de l'autre côté. Il était tassé sur lui-même, et tout secours s'échappait petit à petit de dessous lui. Il planta dans le gazon incliné une grande corne pour s'ancrer, et creusa toujours plus dans sa corniche de sable, qui cédait en cascades du haut de la paroi. Il mugit et le vide s'agrandit encore. Arouet le châtia de sa hauteur, le mit à genoux, le laboura et le saigna, mais il ne put ni tourner cette tête aux cornes si lourdes ni le contourner par le flanc.

Bauer mêla ses cornes à celles d'Arouet et, d'un coup de tête formidable, lui cassa la nuque. Mais, pesant sur Bauer, le plus léger des deux taureaux lui tordait les cornes, tremblant et hurlant, tandis que Bauer ne pouvait se dégager faute de point d'appui. L'arrière-train fouettant le vide, accrochant au sable, l'effritant sous l'effort ; et encore le vide. Quel grand taureau pourrait indéfiniment soutenir une charge sur une corniche croulante ?

Arouet mourant... Eh bien, qu'il meure ; mais comment s'en débarrasser ? Arouet, hystérique à l'idée de la mort, serait parti volontiers s'il avait pu emmener Bauer avec lui. Le taureau royal, lui, ne craignait nulle mort que la mort par le vide ; et Bauer le bison, du poids de ses cornes, se mit à couler comme le sable au bord de la falaise sans fond.

Alors l'arène fut une fosse, pierres vertes, ombres vertes. Deux grands serpents cherchant à s'engloutir. Bauer était le plus fort et le plus trapu, mais Arouet Manion avait peut-être plus d'allonge dans la mâchoire. Bouches béantes, décrochées, béantes encore, plus ouvertes, plus muqueuses, tantôt agrippant et rapant comme de la poix, tantôt glissant et suintant comme une limace. Arouet tenait dans ses mâchoires la gueule de Bauer, masquant yeux et narines, s'étirant comme une baudruche pour couvrir le grand vide, suffoquant Bauer entre ces mâchoires disjointes et transparentes.

Bauer s'accrocha et gagna ce combat sinueusement ophidien en brisant de nouveau la nuque d'Arouet. Mais, dans les spasmes de la mort, Arouet, se hissant et harponnant, avala la tête de Bauer, centimètre par centimètre sur

toute sa longueur, la cuisant et l'assassinant de suc gastriques et psychiques, répandant sur Bauer sa mort manionienne comme un fourreau de ruban adhésif. Suffoquant, Bauer se nouait et se dénouait pour faire éclater l'enveloppe assassine.

Bauer, chez lui, dans son patio, respirait avec un grondement râpeux qui ne le quitterait plus de toute sa vie et Arouet Manion se tordait sur la pierre, hystérique à l'idée de la mort, hystérique d'un désir de meurtre.

L'arène fut – obscène intervalle – ce qu'il est trop odieux de contempler même dans un réseau mental. L'arène fut encore autre chose et changea indéfiniment tandis que la lutte aux morts jumelles s'épuisait sous toutes ses formes. Les autres membres du réseau vivaient un orgasme psychique interminable provoqué par la pièce au goût fort et musqué d'agonie et de mort. Et la pièce durerait encore bien des heures.

Hondo Silverio était secoué de vagues de nausée. Ce noble serpent se sentait écoeuré jusqu'au plus profond de lui-même. C'est alors qu'il se décida soit à maîtriser, soit à briser le réseau. Mais ceci n'est pas l'affaire d'une minute ou d'une heure, ou même d'un jour.

Une autre arène, une autre encore. La femme morte de Bauer attendait à l'agonie dans un lieu sans nom de le voir passer dans sa chute aux enfers : angoisse cendrée, supplice d'âme errante. La femme de chair, plongée en catalepsie, attendait que la mort rompît son hypnose, si la mort en était capable. Un sexe béni et un croquant à la cannelle (le croquant pour Cerbère) furent emportés par la passion, cette passion qui briserait le réseau.

Bedelia Bencher irait chercher Foley, tard ce soir-là ou le lendemain matin, sur les ailes de la Providence ou par le premier avion ; mais il lui faudrait d'abord passer par les violents remous de cette passion.

Comme tous les autres. Les athlètes psychiques, c'était eux, et leur jeu c'était celui-là, c'était son écho maléfique, avant qu'ils le brisent de dégoût. Mais le juteux arrière-goût de l'horreur régnerait encore d'un long règne avant que le dégoût ne l'emporte.

Ailleurs, un jeune homme jouissait d'un plaisir malin dans le tombeau de ses grottes souterraines. Là, Miguel Fuentes était la proie, mais il courait aussi avec les chasseurs. Car c'était lui, le jeune et brillant petit Mexicain, beau parleur et sans malice, qui était allé dire à certaines patrouilles qu'il connaissait les grottes souterraines mieux que personne, et qu'il saurait y retrouver n'importe qui. Il avait conduit les patrouilles à leur perte et à la mort, pendant qu'elles s'acharnaient à sa poursuite. Ce jeune homme serait un Faucon auquel il ne manquerait pas une plume quand il émergerait de terre.

Toujours ailleurs (dans tel ou tel de ces endroits qui se ressemblent tant) un patrick vivait, tel Samuel, en un songe nocturne, les plus tristes versets des Écritures. Et ce patrick répondit : « Me voici, Seigneur. » Et il dit encore : « Me voici, car tu m'as appelé. » Mais le Seigneur lui répondit : « Je ne t'ai pas appelé. Retourne à ton sommeil. »

Alors, pourquoi le Seigneur n'appelait-il jamais les patricks ? Alors qu'ils attendaient – oh oui ! comme ils l'attendaient – cet appel ! D'autres l'avaient reçu. Les patricks, jamais, eux qui attendaient, si alertes, depuis des millénaires.

« Smith, Foley, ou je ne sais qui, arrêtez un peu votre truc, ou je ne sais quoi, protestait Loras, qui se targuait d'être étranger. C'est l'heure de dormir. Comment voulez-vous qu'on dorme avec tous vos colorriages ? »

LES QUATRIÈMES DEMEURES

*Qu'en mes bras, assenée, tombe la vérité
Et je tue le doucet mensonge omniprésent !
Oui, je connais le Bœuf, je connais l'Aigle et l'Homme,
Le Lion je le connais – et le schisme du monde.*

*Nourri des éléments, je suis comme un nuage,
Au mépris d'être lors, en glèbe confiné,
C'est en ce mausolée que j'engrange la foudre
Et que les monstres sont, pour moi comme un Suaire.*

*Quatrièmes Demeures : elles sont Vie ou Mort
Et enracinement d'un monde où l'on peut vivre :
Billebaude Géante et Géante Membrure.*

*Tant qu'est ma mort fugace, j'ai le couteau aux dents !
En terre sépulcrale, je grandis et je donne
Tandis que je prédis et fabrique l'aurore.*

ENDYMION ELLENBOGEN,
Citernes Fendues et Eaux Vives.



EN TOUTE PERSONNE COMBLÉE, et en tout univers comblé, il y a du sacré, disait Croll le patrick. Les monstres les plus monstrueux en nous-mêmes peuvent être sanctifiés.

Il les y a placés, Lui qui est aussi le Père des Monstres. Quel droit avons-nous de nous en amputer ? Qui sommes-nous pour nous arroger le pouvoir du Très Haut ? Amputons-nous de ces forces en nous-mêmes, écartons-les, il en naîtra de nouvelles formes de rochers et de nuages. Asséchons les fontaines en nous-mêmes, et elles rejailliront, menaçant au-dehors. Pour nous, point de vie sans que coule dans nos veines le sang des monstres. C'est seulement pour l'individu comblé que la vie vaut d'être vécue, et la mort de mourir. Et là, dans ces Quatrièmes Demeures, nous serons comblés ou nous ne serons rien.

– Où allez-vous chercher ces drôles de phrases, Croll ? Lui demanda Freddy Foley.

– Dans le manuel. En tant que patrick, je dois en réciter des passages tous les matins.

– Mais les patricks eux-mêmes ne sont-ils pas des monstres ?

– Sans doute, oui. Mais nous sommes les monstres symboliques de l'homme. »

C'était le deuxième jour de l'enterrement ou de l'internement de Foley. « Un homme est venu vous voir avec sa fille ce matin, dit à Foley un des infirmiers. Mais ils n'ont pas trouvé trace de vous. Ils sont presque convaincus que vous n'êtes pas ici. D'ailleurs, vous n'êtes pas ici.

– Alors, celui-là, qui est-ce ? demanda Freddy.

– Vous êtes ici sous le nom de Julius Smith.

– C'est pour ça que presque tout le monde m'appelle Smith. Est-ce que vous avez dit à cet homme et à sa fille que j'étais enregistré sous le nom de Smith ?

– Non. J'en ai simplement dit assez pour qu'ils ne s'en aillent pas pour de bon. Ils ont été très généreux avec moi, ce matin. Ils le seront peut-être encore plus par la suite. Ils sont riches, non ?

– Peut-être bien, mais n'en faites pas trop.

– Je suis seul juge, Foley-Smith. Ah ! Quelquefois je fais un fiasco quand je monte tout de suite trop haut ! Mais je me rattrape, je me débrouille plutôt bien. J'ai du flair pour savoir ce qu'une affaire peut me rapporter. Cette fille – ses yeux – c'est du vrai ?

– Pas entièrement. Mais vous l'avez vue et moi pas.

– Je vous jure qu'elle a des yeux comme jamais je n'ai vu d'yeux. Elle a des dessins sur le blanc, des dessins bizarres, des serpents, des monstres, des fontaines, des chambardements. Je n'ai jamais vu ça. Mais elle a l'air d'avancer sans problème. Comment fait-elle pour voir avec des peintures sur les yeux ?

– C'est un clown, et c'est plus qu'un clown. C'est une mutante, elle voit de partout. Moi aussi. Je viens de m'en rendre compte. À quoi ça sert, l'œil ? Il y a un tatoueur aux Petites ? Je vais me faire tatouer le blanc de l'œil. Je serai le premier ici à avoir les yeux tatoués.

– Oui, il y en a un. Si vous me payez – vous avez un compte ici, vous n'aurez qu'à me donner un petit quelque chose – je vous dirai lequel c'est, et à ce moment-là... Aah ! Vous rigolez ! »

Enfin, que peut-on faire dans un tombeau à part attendre les trompettes du jugement dernier ou, exceptionnellement, une avant-dernière trompette ? Cependant, pour un esprit curieux, les problèmes poussent toujours comme des champignons, même dans un tombeau. Fred Foley alla poser à un des médecins une des questions qu'il avait en tête.

Non pas qu'il se fût ici réconcilié avec les médecins. Il croyait qu'eux aussi étaient un peu de guingois quoiqu'à un angle sans doute différent des

pensionnaires. Ces médecins avaient aussi un problème d'humour. Pour toute réponse à une plaisanterie, on avait généralement droit à un regard inflexible et quelques signes cabalistiques sur le grand-livre. Le docteur Decker était mieux que les autres, mais un tout petit mieux seulement. « Docteur, je me demande si l'hallucination collective est une chose très répandue », lui demanda Fred Foley.

— Très répandue, Smith, très répandue, répondit le docteur Decker.

— Il existe donc d'autres groupes que le nôtre qui ont la même hallucination collective ?

— Au moins une douzaine de groupes ici chez nous en ce moment, et il y en a eu des centaines d'autres.

— Quelles étaient les plus remarquables de ces... heu... obsessions ?

— Il y a quelques années, nous avons eu un groupe qui croyait que certaines notes très basses leur déchaussaient les dents. Ils firent une campagne virulente contre les sons graves, s'organisèrent, et certains d'entre eux sabotèrent ces machines à sous qu'on appelle, je crois, des juke-boxes. Ils essayèrent aussi de faire changer certaines sonneries militaires pour éliminer plusieurs sons graves.

— Et le résultat ?

— Oh ! Le groupe s'est dispersé ! Il n'était pas vraiment homogène. Certains des malades ont été relâchés. D'autres sont allés vers d'autres obsessions.

— Non, je ne voulais pas dire ce résultat-là. Je voulais dire les tests. Est-ce que les tests ont montré qu'effectivement les sons graves leur déchaussaient les dents ?

— Salpicon de salsifis, Smith ! Qu'est-ce que vous racontez ? Des tests !

— Alors qui a déclaré que c'était une obsession ? C'était peut-être une découverte très pertinente dont on n'a pas voulu tenir compte. Pas de test du tout ? Et les autres groupes ?

— Il y avait un tout petit groupe, de trois membres. D'après notre définition, c'est le plus petit groupe possible. Tous les trois étaient des cheminots qui croyaient que des êtres volants gigantesques répondaient à leurs sifflements isolés dans la nuit. Ils pensaient que ces êtres n'étaient pas assez grands pour emporter des trains entiers, mais qu'ils pouvaient seulement soulever une locomotive : ils juraient que c'est ce qui expliquait les disparitions de locomotives. Ils disaient que les êtres volants prenaient ces sifflements pour l'appel de la femelle.

— Car il y avait des disparitions de locomotives ? On a fait quelque chose pour vérifier cette explication ?

— Smith, vous plaisantez ?

— Pas vraiment. Dans mon métier, j'ai effectivement entendu parler de disparitions de locomotives qui roulaient seules dans la nuit. Je m'occuperai de ça en sortant d'ici, quand j'aurai réglé deux ou trois choses. Et les autres groupes ?

— Ah ! Je me souviens d'un groupe de personnes qui croyait qu'il y aurait un tremblement de terre épouvantable dans la région des Grands Lacs le matin du 19 juillet 1979, que les plages du Sud seraient inondées, et qu'il y aurait des milliers de noyés.

— Mais c'est exactement la date ! Ils avaient raison ! Ça prouve que des groupes peuvent avoir raison et vous tort.

— Bien sûr que la date est exacte, Smith, et si leurs avertissements étaient venus à temps pour faire évacuer la zone, on aurait sauvé des milliers de vies. Seulement l'idée fixe est apparue trois ans plus tard. Tous ceux qui étaient atteints se croyaient dans le passé, plusieurs années auparavant. Ils avaient tous été témoins ou victimes de la catastrophe qui les avait dérangés. Ensuite, il y a eu un groupe qui croyait que toutes les rousses étaient des extraterrestres qu'on avait envoyées pour se mêler à la race humaine et semer la zizanie.

— Ça, je pourrais apporter de l'eau à leur moulin, dit Freddy.

— Moi aussi, Smith, répondit le médecin. Il y a des rousses qui vont vraiment chercher loin. Ensuite, nous avons eu une poignée d'hurluberlus qui croyaient que les mots et les phrases qu'on voit sur les gaufrettes formaient un code diabolique envoyé du Tibet par un génie du mal. Et puis cette clique qui soutenait que le chêne blanc est un mangeur d'hommes ; que l'on s'apercevrait un jour que toutes les personnes qui avaient disparu mystérieusement s'étaient trouvées à proximité d'un chêne blanc. Ils croyaient aussi que le bois du chêne blanc avait des propriétés dangereuses et que l'on aurait dû interdire à une certaine fabrique de mobilier d'en utiliser. Nous avons encore quelques chênes blancs par ici. Mais la majorité de ces coteries ont des croyances qui ressemblent beaucoup aux vôtres, Smith. C'est-à-dire la croyance en une secte secrète qui dirige le monde et dont les membres sont reconnaissables à telle ou telle marque ; ces hommes-là complotent contre le monde entier, et leur complot est en passe de réussir ; ces gens répètent qu'il est vital d'écouter leurs avertissements et d'agir en conséquence.

En fait, vous êtes une variante des prophètes de la fin du monde.

— Et si un de nos groupes avait raison, Docteur ?

— Eh bien, le complot contre le monde entier réussirait, vu qu'il y a peu de chances qu'on tienne compte de vos avertissements.

— Vous croyez vraiment que je suis fou, Docteur ?

— Oui, sur un point, Smith. Pour une race jamais tout à fait normale comme la race humaine, un trait de folie fait partie de l'ordre des choses. En fait, je crois que c'est un signe de santé que d'être manifestement fou sur un point précis ; ça équilibre et ça assainit le reste. Ce domaine réservé reste mineur, inoffensif et intériorisé chez le déséquilibré normal. C'est là que vous dépassez la mesure, Smith. Dans une société complexe, l'excentricité doit rester mineure. Elle ne doit ni alarmer ni blesser. Et certainement pas amener les gens à calomnier perfidement des personnes haut placées. C'est à

cela que vous a amené la vôtre.

— Alors, vous ne croyez pas à un complot contre le monde entier ?

— Des complots, Smith, il y en a des milliers... Le monde est une bien jolie pomme et nous voulons tous y mordre. Mais je ne crois pas à un complot, pas plus que je ne crois au chêne blanc mangeur d'hommes.

— Quelle est la dernière mode ici en matière de croyance collective ? demanda Fred Foley.

— La vôtre date d'hier et d'avant-hier, Smith. Il y a du nouveau aujourd'hui. C'est la croyance en une nouvelle maladie. Il s'agit d'un fléau à venir dont les caractéristiques préliminaires sont une démangeaison nasale suivie de fatigue et d'une certaine irritabilité, puis de torpeur, enfin de mort.

— C'est à peu près l'histoire d'une vie ordinaire, docteur non ?

— Oui, mais le tout ne doit pas durer plus de cinq heures, d'après nos maniaques. Et, d'après eux, les responsables sont des germes portés par des fils de la vierge, ou par des flocons de coton en suspension dans l'air (il n'y a rien de ce genre ici, et ce n'est pas la saison du coton). Oui, la maladie serait transmise par l'intermédiaire d'une matière semblable, mais qui viendrait de l'espace. Nos alarmistes donnent des descriptions très claires et très détaillées, pour une épidémie qui n'existe pas encore.

— Cinq heures, ça ne laisse pas beaucoup de temps pour donner l'alarme, mais je ferais peut-être aussi bien de m'en contenter, répondit Foley-Smith. Mon nez me gratte bien. Ce qui voudrait dire que je serai mort avant la fin de la journée.

— Vous aussi vous avez vos fantasmes, Smith, mais ça ne vous empêche pas de plaisanter sur ceux des autres. Ah ! Qu'est-ce que c'est que ce truc qui se balade, on dirait une toile d'araignée, j'en avais partout aujourd'hui ! Je me demande ce que c'est. Mais ces maniaques nagent en pleine terreur, Smith. Et ça commence à se répandre. Il va falloir isoler les fanatiques.

— Je ne plaisantais pas, Docteur, dit Fred Foley Smith. Je crois en effet qu'un ensemble de maladies mortelles et brutales fait partie de l'épreuve qui nous attend. Et, sérieusement, ça me gratte, Docteur. Je suis un peu fatigué aussi, et je sens que je pourrais devenir irritable.

— Je ne m'inquiéterais pas à votre place, Smith. Vous n'êtes pas le genre à paniquer, bien que vous soyez peut-être le genre à paniquer les autres. On peut provoquer une démangeaison nasale beaucoup plus facilement que n'importe quel phénomène. Mais c'est tout de même curieux que tous les membres du groupe (nous n'avons pas réussi à découvrir le moindre lien entre eux) se soient mis en même temps cette idée en tête. Elle leur est venue d'un seul coup, ils se sont mis à crier dans les rues en exigeant qu'on emploie les grands moyens pour anéantir ce machin cosmique à la dérive. Mais c'est tout aussi bizarre pour votre groupe ou ceux du même genre. J'ai très sérieusement essayé de comprendre le phénomène à l'instant de sa naissance. Ça fait partie de mon travail de savoir comment naissent les choses. Vous avez une idée du processus, vous ? Si je vous demande à vous,

Smith, c'est parce que je vous crois susceptible de me mettre sur la piste. Vous n'êtes pas le plus intelligent de votre groupe, mais vous êtes le plus ouvert, le plus communicatif.

— Pour les autres groupes, je ne sais pas docteur. Mais pour le mien, je peux vous dire exactement comment ça s'est passé.

— Alors, racontez-moi ça, Smith, je travaille là-dessus depuis des années.

— C'est comme si vous aviez un éléphant au milieu de la rue, Docteur. Quelqu'un le voit et l'annonce. Une deuxième personne le voit (et il n'y a aucun lien entre eux) et, comme la première, va l'annoncer. Alors une troisième personne le voit (parfaitement étrangère aux deux autres) et l'annonce à sa façon. Et on enferme les trois parce qu'elles ont cru à ce qu'elles voyaient. La raison pour laquelle elles ont toutes les trois vu un éléphant au milieu de la rue au même moment, c'est que cet éléphant était là à ce moment-là.

— Pour reprendre votre comparaison, Smith, si c'en est une, comment se fait-il que les infirmiers n'aient pas vu votre éléphant ?

— Parce qu'ils sont, parce que vous êtes, trop bornés pour regarder par la fenêtre, Docteur. Parce qu'ils pensent qu'il ne peut y avoir en aucun cas d'éléphant au milieu de la rue.

— Le contenu de vos fantasmes est donc si évident que ça, pour vous, Smith ?

— Le contenu de l'affaire est effectivement aussi évident que ça, pour moi, Docteur. J'ai fini par voir de mes yeux cette conspiration aussi clairement qu'un éléphant au milieu de la rue, et j'ajoute que la conspiration m'a été avouée en grand détail par l'un des princes de cette conspiration.

— Mauvais ça, Foley, très mauvais !

— Si un des pensionnaires venait vous voir à l'instant, Docteur, et vous disait qu'il pleut dehors, vous diriez *Mauvais ça, très mauvais*, et vous feriez vos graffitis irrévocables sur son dossier.

— Il y a sûrement du vrai dans ce que vous dites. C'est une réaction automatique chez moi. J'aimerais bien que vous vous en sortiez, Smith. Vous êtes un garçon sympathique.

— Pourquoi m'a-t-on collé ce Smith, Docteur ? Et Julius ? Il n'y a pas eu un seul Julius dans ma famille depuis l'arrière-grand-père d'Adam. Pourquoi ne m'a-t-on pas interné sous mon nom ?

— Mais c'est votre nom. Vous vous appelez Julius Smith. Vous étiez égaré en pleine amnésie quand on vous a ramassé, et vous proclamiez à qui voulait l'entendre que des gens morts depuis longtemps étaient revenus pour ravager le monde. Nous avons retrouvé votre identité par les méthodes habituelles, et nous espérons que votre passé vous reviendra. Ce serait un grand pas vers la guérison.

— Vous aussi, vous donnez dans ce trucage, Docteur ?

— Non, je ne donne dans aucun trucage, Smith. Je n'ai aucun rapport avec l'aspect politique de l'établissement, bien que celui-ci existe. Je travaille

honnêtement, à partir des informations qu'on me donne, avec les patients.

— Mais je ne m'appelle pas Smith !

— Bah ! Moi non plus ! Et arrêtez de vous gratter le nez ! Ça va devenir la grande distraction nationale, à ce train-là ! J'ai idée que vous allez être déçu si vous ne mourez pas ce soir de ce nouveau mal inexistant. Ah ! Tout de même, saleté de flocons baladeurs ! Il y en a partout. Vous vous sacrifierez, Smith, j'en suis sûr, rien que pour prouver qu'un de ces groupes d'alarmistes avait raison. »

Le docteur Decker s'était lui aussi frotté le nez, et c'est ici que Smith le laissa.

Ce mal n'était pas imaginaire. Oui, il était apparu. Ainsi qu'une demi-douzaine d'autres maladies. Encore incognito, ce mal inexistant n'en avait pas moins atteint chez beaucoup ce jour même ses deuxième et troisième phases ; à la tombée de la nuit, ils étaient une trentaine qui venaient tout doucement d'en mourir.

L'heure avait sonné des premiers frémissements d'hystérie. C'était une drôle de journée. Les choses prenaient forme, tout comme ces nuages qui roulaient au-dessus des têtes. Il faisait chaud pour la saison, mais on voyait au bord de ces nuages les signes avant-coureurs de la gelée. Le connu avait l'air inconnu ; l'inconnu avait l'air connu.

Le marchand de glaces avait l'air connu. Ce marchand de glaces qui vendait ses cornets à travers les grilles, c'était Leo Joe Larker. Mais comment ? Leo Joe Larker n'était-il pas pensionnaire aux Petites ? Non. Il s'était échappé ce matin même, disait-on, et on ne mettrait pas une heure à le reprendre, disait-on aussi. Et surtout que les autres n'aient pas l'idée d'aller courir le monde alors qu'on les comprend si bien ici.

Alors, qu'attendait-on pour reprendre Leo Joe Larker, puisqu'il était aux portes des Petites ? Puisqu'on le cherchait partout ? Eh bien, si on n'allait pas le reprendre, c'est parce qu'on ne le reconnaissait pas. Il n'était absolument plus rien de ce qu'il avait été aux Petites. Son apparence avait entièrement changé ; déjà par le passé, il avait pris de ces apparences diverses : seul Freddy Foley arrivait à le reconnaître. Et Leo Joe s'était transformé en marchand de glaces pour transmettre un message à Fred Foley. Pourquoi ne lui avait-il pas donné ce message à l'intérieur, quand ils avaient toute liberté de parler ? Parce que ça n'était pas assez grotesque pour lui. Freddy ne connaissait pas ce message dans le détail, dans les mots, et, pourtant, le sens il le connaissait déjà. C'était : « *Gaffe comme un roi, Freddy. Et regaffe comme un roi. Il est dit qu'un seul devra gaffer comme un roi pour tous.* »

Leo Joe Larker chantonnait *Toi, ma p'tite folie* quand Fred Foley arriva à sa hauteur de l'autre côté de la grille. « Toi, Leo Joe, ou moi ? lui demanda Foley.

— Toi, Foley le tout-fou. Le petit Freddy Foley qui voit dans le noir et qui s'est fait piéger comme un rat en plein jour. Mais un rat, lui, a au moins son

trou, et ne se laisse pas prendre aussi facilement !

— Petit Leo Joe, celui qui change toujours de tête et qui n'a jamais celle qu'il faut. Qu'est-ce que tu fais avec un attirail de marchand de glaces ? (Mais ce Leo Joe n'était pas un clown. Il l'avait bien dit à Foley. *« S'ils peuvent te tuer, moi encore pire. Tout ce qu'ils te diront de faire, ne le fais pas. Tout ce qu'ils te diront de ne pas faire, fais-le. »* Il s'agissait de Leo Joe Larker qui, encore enfant, avait peut-être ressuscité un mort.)

— Je ne suis pas Leo Joe. Je ne suis rien de ce que tu connais. L'attirail de marchand de glaces me donne un certain avantage.

— Les Petites aussi m'en donnent, répondit Freddy.

— Voyons, mais qu'est-ce que tu peux faire d'intéressant de ce côté de la grille, Foley ?

— Je ne sais pas au juste.

Leo Joe vendit un parfait à la pistache à un des pensionnaires, et une *cassata* liégeoise à un autre. Un surveillant s'approchait pour faire évacuer.

— Tiens Foley, voilà un mystère aux fruits, lui dit Leo Joe. Digère-le bien.

— Je préférerais un parfait à la pistache.

— Ne réponds pas, je te prie. Prends et digère bien.

Freddy Foley prit le mystère aux fruits, le fourra vite dans sa poche et s'écarta de Larker. Le surveillant arriva et chassa le marchand de glaces, à la grande désolation des pensionnaires qui s'approchaient, leur argent de poche à la main.

C'était ridicule, se faire prendre avec un mystère aux fruits dans la poche, savoir qu'il y avait un message dedans et savoir que toute cette histoire était du plus pur grotesque. Par quelles bassesses, par quelles bouffonneries un homme doit-il passer avant sa Renaissance ? Mort et enterrement étaient loin derrière cette ignominie.

Au même instant, on convoquait Foley. Devenu très soupçonneux, il était persuadé qu'on avait découvert sa brève entrevue avec Larker, et ne savait comment résoudre le problème du mystère aux fruits qui fondait dans sa poche. On aurait pu lui trouver un lieu d'attache plus noble. Ça faisait froid, mais il n'avait aucune envie que ça se réchauffe. Se doutant d'ailleurs que son mystère aux fruits était plus qu'un mystère aux fruits, il ne voulait pas le jeter. Mais il tenait encore moins à l'avoir dans sa poche s'il devait subir un interrogatoire.

C'était Bedelia Bencher et son père. On autorisa Fred Foley à les voir, mais en la présence de surveillants et d'infirmiers. « Mon pauvre petit lait, dit Biddy. On t'a bien traité ? » Cette Biddy, les yeux de Biddy ! Panoramas, enferramas, monstroramas sur ses yeux, et elle qui n'arrêtait pas de rire. « Mon corps a eu droit à tous les égards ; mon esprit, à aucun, répondit Freddy.

— Qu'est-ce que c'est que ces bêtises, Foley ? » coupa brutalement M. Bencher. Il s'appelait Richard mais on ne lui donnait jamais que du monsieur. Il regardait Foley à deux niveaux et il en comprenait un bon bout.

« La bêtise, c'est entre autres que je m'appelle Smith au lieu de Foley, répondit Freddy.

— Alors vous persistez, Freddy ? Nous avons bien failli ne pas vous trouver, sous ce nom de Smith. Mais Biddy était sûre que vous étiez ici, et elle n'a pas voulu repartir sans vous. Vous vous souvenez bien de nous, non ?

— Si je me souviens de vous ? Évidemment. Je ne suis pas fou. Ce sont les gens d'ici qui sont fous !

— Et comment vous appeliez-vous du temps où on se connaissait ?

— Je me suis appelé Fred Foley toute ma vie, sauf pendant ces deux heures où le destin a oscillé entre Fred et Ronald. Je ne sais toujours pas si j'y ai gagné.

— Alors, pourquoi Smith maintenant ? J'essaie de vous poser des questions précises », dit Mr. Bencher. Mais Bencher lisait en Foley, tout en jouant à ce petit jeu pour les surveillants. Il avait peut-être déjà lu le message du mystère aux fruits. « J'essaie de vous donner des réponses précises, Mr. Bencher, répondit Freddy. Je ne sais pas pourquoi Smith maintenant.

— Vous voulez dire que vous ne savez pas pourquoi vous avez dit aux autorités que vous vous appeliez Smith ?

— Non, Mr. Bencher. Je veux dire que je ne sais pas pourquoi les autorités m'ont dit que je m'appelais Smith. Je suppose qu'on a voulu me cacher ici.

— Freddy, il est précisé dans votre dossier que vous teniez absolument à vous appeler Julius Smith, dit M. Bencher d'une voix égale, que vous ne connaissiez aucun Fred Foley et que vous n'aviez aucun souvenir d'avoir été un quelconque Fred Foley. »

En réalité, c'était pour les oreilles bien pendues des surveillants et des infirmiers que Mr. Bencher parlait. Ses yeux disait autre chose. « Papa, ne le presse pas comme ça, dit Biddy. Il est malade. » Mais que disait le paysage de ses yeux ? Il y avait là pas mal d'ironie mais aussi, peut-être, un soupçon de sollicitude. « Bencher, si c'est sur le dossier, alors le dossier se trompe, reprit Freddy. Il y a du louche ici. Sortez-moi de là, s'il vous plaît. Vous avez de l'influence.

— Freddy, qu'est-ce qui coule de ta poche ?

— Un mystère, Biddy. Aux fruits.

— Mais pourquoi, Freddy ? Pourquoi le laisses-tu fondre dans ta poche ?

— Où d'autre ?

— Tu les mets souvent dans ta poche, trésor ?

— Très souvent. Tout le temps, en fait, Biddy. »

Freddy sentait qu'il venait de leur échapper, et ne savait comment faire pour se rattraper. Non seulement il était obligé de gaffer comme un roi, mais à plat ventre par-dessus le marché. Quelque chose lui bloquait le cerveau pour l'obliger à tenir son rôle de fou. Mais Freddy ne voulait pas laisser son mystère aux fruits aux mains d'un surveillant, tout en rageant de devoir

passer pour un détraqué complet, alors même qu'il s'agissait de savoir si oui ou non il était complètement détraqué.

« Eh bien, sors-le et jette-le, Freddy ! disait Biddy, et laisse-moi te nettoyer.

— Non, Biddy, je ne peux pas le jeter, c'est impossible. Je le garde là. C'est vraiment là qu'il est le mieux, et ça me rafraîchit.

— Écoutez, Foley, je voudrais bien comprendre le fond de cette histoire, dit Bencher. Biddy m'a un peu parlé de ce conte à dormir debout dans lequel vous avez l'air de vivre. Je croyais que c'était simplement pour la faire taire et que vous vous occupiez d'une affaire confidentielle dont vous ne pouviez pas parler. C'est aussi ce que Biddy a cru. Mais je m'aperçois que vous aviez bel et bien l'intention de démontrer que des morts de cinq cents ans reviennent vivants et s'immiscent dans nos vies. C'est ça ?

— Oui Monsieur. Ils sont bien revenus. J'ai les preuves les plus convaincantes, qui pourtant ont l'air de ne convaincre personne. Si j'arrivais à vous persuader, vous Mr. Bencher, vous auriez du poids pour faire prendre la chose au sérieux.

— Foley, je vous ai toujours trouvé sympathique. J'ai été plutôt rassuré de voir que Biddy s'attachait à vous. Même dans l'état où vous êtes, je me sens rassuré pour elle. Mais, Freddy, vous êtes très malade.

— Je crois que je suis le seul ici à ne pas l'être.

— Je veillerai à ce que vous ayez tout ce qu'il vous faut, dit Bencher.

— Ce qu'il me faut, c'est sortir, insista Fred Foley.

— Pas ça, répondit Bencher. Vous n'êtes pas en état.

— S'il te plaît, jette cette glace, Freddy, implorait Biddy. Ce n'est pas bien de la garder dans ta poche.

— Non, Biddy, je la garde là. J'ai l'intuition qu'elle est la clé du monde. D'ailleurs, je préfère l'avoir là. »

Biddy se mit à pleurer. Vraiment ? Il y avait beaucoup d'hilarité refoulée derrière ces larmes, mais, avec des yeux pareils, comment savoir ? « Oh ! Freddy ! dit-elle, je t'aimais bien, tu ne peux pas savoir à quel point. On n'a jamais fait que plaisanter. Freddy, remets-toi vite !

— Toi aussi tu crois que je suis malade ?

— Oh ! Freddy !

— Vous devriez quand même lui retirer cette saleté, dit Bencher à un infirmier.

— Il pourrait se fâcher, répondit l'autre. Ils s'attachent à des choses, à des idées. Ça pourrait le faire rechuter. D'ailleurs, on leur change leur linge demain.

— Au revoir, Foley. Et si vous avez besoin de quoi que ce soit...

— Sortir.

— Si Dieu le veut, aussitôt que vous irez mieux.

— Sois gentil, trésor, dit Biddy, et tu ne sauras jamais à quel point je...

— Mais tu ne crois pas en moi ?

— Oh ! Freddy ! »

Les Bencher laissèrent là Fred Foley-Smith avec les surveillants. Il se sentait complètement idiot avec ce mauve lavande qui lui coulait le long de la jambe, dans son pantalon, et sa petite amie, qui ne croyait plus en lui, partie. Et, le monde sur le point d'être envahi et régenté par les Renaissants.

Pourtant, les dessins des yeux de Bedelia l'avaient curieusement mis au courant. Ils changeaient, vous savez, ils changeaient. Et ils portaient des messages.

Loras (qui était étranger), Croll (qui était un patrick) et un homme que tout le monde appelait Boniface s'approchèrent de Freddy au moment où il s'apprêtait à inspecter le désastre lavande qui avait été un mystère aux fruits.

« Vous barrez le chemin, Foley-Smith, lui dit Boniface. Il y a deux programmes en même temps, et on ne peut regarder ni l'un ni l'autre, si vous barrez le chemin ! »

Michael Fonteyn enregistrerait encore une conférence ce jour-là ! Quant à James Bauer et Arouet Manion, leur épreuve sans merci les tenait toujours enchevêtrés. Les hommes voulaient regarder les deux programmes, mais ils n'étaient pas encore suffisamment initiés pour pouvoir se passer de Foley. Il avait égratigné le réseau. Eux n'avaient fait qu'égratigner Freddy.

Le raffinement suprême de Michael Fonteyn avait l'air de s'être un peu recroquevillé ce jour-là. Il n'était plus tout à fait ce qu'il avait été, ou alors il s'était intériorisé. Sa jolie voix avait quelque chose de fêlé et de trop mince, ses jolis traits quelque chose de fardé et de dilettante. Mais ses jolis mots avaient-ils changé, eux ?

« Quels sont les événements du monde ? disait-il dans son dictaphone. Quels sont les événements du monde à l'heure actuelle ? Nous entendons des rumeurs, nous voyons des signes ; à n'en pas douter, une pièce se joue en secret, une pièce qui pourrait s'appeler *Les Événements du Monde*. Cependant, nous, qui faisons partie de l'élite, ne devons pas attacher trop d'importance à ces événements. Ce qu'à coup sûr nous désirons, c'est un raffinement toujours plus raffiné, une noblesse toujours plus noble, une élite toujours plus élitare. Nous nous replions en nous-mêmes. Il existe une vulgarité des nombres. Nous réduisons et la vulgarité et la chose elle-même. Mille grandes unités se fondent en une même essence. Et nous quintessencions cette essence à l'infini. »

(« *Il se trompe*, dit Loras, qui était étranger. *On a déjà essayé ailleurs, ça ne marche pas. Toute diminution entraîne la mort, à chaque fois. Réduisez la futaie à l'excès, et même les arbres les plus nobles périssent.* »)

Loras l'étranger avait cherché pour sa visite sur Terre un endroit comme les Petites, sachant que sa raison n'était pas celle de ce monde étrange. Il n'avait pas vraiment eu de difficulté à se faire admettre. Il était simplement allé voir le médecin chef et lui avait déclaré qu'il était un visiteur des

étoiles ; après une petite demi-heure de discussion animée, on l'avait admis comme membre des Petites. Ce n'était pas une créature très séduisante, mais il avait une personnalité très attachante et très enjouée. Quant à telle ou telle de ses particularités physiques – un léger appendice caudal, une triple pomme d'Adam, de gros orteils opposables on ne les avait pas retenus contre lui. Il était intelligent et s'adaptait bien. Une fois seulement, il avait mangé son assiette après le repas. Une fois seulement, comme on le présentait à quelqu'un, il lui avait donné la caresse astrale. Une fois seulement...

Et Michael Fonteyn continuait :

« Bien entendu, nous abandonnerons de larges portions du monde aussitôt que nous serons en mesure de nous en passer. Je crois très possible à notre siècle d'abandonner l'ancien monde dans sa totalité. En réalité, nous n'en avons pas besoin. Le nouveau monde suffit largement aux peuples. N'est-il pas juste que tous les membres d'une même famille cohabitent dans une même maison ? Et un grand nombre d'attitudes et de mythologies devront mourir pareillement. Dans un sens, l'ancien monde est déjà quelque chose comme l'inconscient échevelé du nouveau. Et je dis, repoussez-le ! Et les générations suivantes abandonneront à leur tour l'hémisphère Sud de ce nouveau monde. Il suffit à l'humanité d'un seul continent. Pour une humanité d'élite, raffinée, c'est plus que largement suffisant. »

(Le mystère avait fondu et séché dans la poche de Freddy, ne laissant plus qu'une tache poisseuse, et un petit rouleau de papier. Freddy le prit et le lut tout en écoutant d'une oreille extérieure la voix distante de Michael Fonteyn. « *Tu ne vaux pas tripette ici*, disait le rouleau de papier. *Tu ne sais pas que les choses ont commencé ? Avant-hier, les nouveaux fléaux ont tué vingt personnes. Hier, cinquante. Aujourd'hui, deux cents, une fois les comptes terminés. Et demain trois autres fléaux feront leur apparition ; parmi eux, cette vieille connaissance qui s'appelle panique. Je sais que tu n'as pas de plan, et moi-même je n'ai pas grand-chose. J'ai quelques hommes avec moi. Il m'en faut plus. Au crépuscule, prends trois hommes sûrs avec toi et fais le mur.* » C'était l'écriture poisseuse de Léo Joe Larker, là, sur ce papier aux taches lavande.)

« Pour finir, l'humanité entière n'habitera qu'une seule ville, continuait Michael Fonteyn. Toutes les scories auront disparu. Il ne restera plus que l'or cent fois raffiné. Et, toujours plus loin, l'humanité entière n'habitera plus qu'une seule maison. C'est de la plus haute importance pour le bouclage concentrique du cercle. Nous soutenons, faute de mieux, les cycles orphiques ; de même, il nous faut soutenir l'effort des Renaissants. Mais ils ne furent que les ombres de nous-mêmes. Ils se préoccupaient, à juste titre jusqu'ici, d'entretenir le cycle de la naissance, de la mort et de la renaissance. Il faut à tout prix que les Renaissants maintiennent le monde dans cette forme cyclique. Ils ne peuvent tolérer que le cycle devienne hélice, spirale. Nous les soutenons d'un côté, mais non de l'autre. Il est clair en effet que ce cycle ne doit en aucun cas se transformer en une spirale ascendante ou excentrique. Mais il ne doit pas plus rester un simple cercle indéfiniment. Il

doit se transformer en spirale concentrique, dont chaque spire sera plus raffinée que la précédente. Nous diminuerons jusqu'au point. Nous nous concentrerons en un point unique. »

(« Alors, il aura affaire aux patricks et à leurs châteaux, dit Croll, le patrick. Nous nous sommes battus pour la voie de l'ouverture, même stagnante ; nous n'accepterons pas la voie de la fermeture, même mobile. Leur symbole n'est pas celui du serpent qui se mord éternellement la queue. Leur serpent, lui, se mange un bout de la queue à chaque révolution, et ainsi diminue. Nous nous battons contre eux et leur diminution ! »)

« L'ultime race humaine, à son heure la plus radieuse (une heure qui pour moi ne durerait pas plus de dix secondes), se sera réduite à trois ou quatre hommes exceptionnels, pas plus, disait Michael Fonteyn. Et alors ce sera la synthèse, la réduction finale : un jour le monde se dissoudra dans le Surhomme originel. N'est-ce pas là une pensée réconfortante et apaisante ? Mais quel est ce silence ? » Le grondement s'était réduit au cours de ces dernières années à un simple gargouillement. Le gargouillement s'était adouci jusqu'au goutte à goutte ces derniers jours. Et maintenant, même cette goutte ne coule plus. Pourquoi soudain cette sécheresse et ce creux ? »

(« Ha ! La fontaine du Vieux s'est tarie ! dit Boniface. Je le savais. Ce faux bonasse était un fou. C'était un fou intégral, un tueur. S'il lui arrivait de dire quelque chose qui paraissait tenir debout – et cela lui arrivait souvent – c'est que sa langue avait fourché. Il était fou. Il insistait beaucoup là-dessus. »)

(« Mais seras-tu prêt ? demandait à Freddy le mot de Leo Joe Larker qu'il avait tiré de sa poche gluante. Prêt ou non, il faut que tu viennes. Quant à moi, j'ai aussi quelques plaies en réserve ; mais je ne les lâcherai que sur les Renaissants, pas dans le monde. Tu as peut-être deviné que jadis j'étais des leurs. Mais j'étais une recrue toute fraîche et je me suis libéré. Pour me rattraper de cette complicité, je dois essayer de les arrêter. Bien, voici ce que tu vas faire... »)

(« Voyons un peu les autres, Foley-Smith, dit Croll le patrick. Ils ont du bon ces deux-là, bien plus que ce vieillard desséché. Bien sûr, il savait où était la fontaine en personne. Il y est allé avec sa cruche. Mais c'est fini pour lui, tout ça. Occupons-nous de l'autre bande. Ces, deux-là ne se battent pas pour de rire et, dans les coulisses, les autres font des choses si fortes qu'on ne peut pas s'empêcher de se laisser prendre. »)

James Bauer et Arouet Manion n'en finissaient pas d'osciller au bord de la lutte universelle. Leurs combats se succédaient en arènes interminables. Bauer, toujours assis, pesant, gonflé, violacé et les yeux vitreux, respirait d'un souffle tonnant. Arouet, toujours étendu comme un dragon sur la pierre, tremblait d'un mal sans issue, empoisonné sans rémission. C'étaient deux bras de l'hydre mortelle qui s'entre-déchiraient et s'assassinaient. C'est pour cette unique raison que l'abominable créature toujours renaissante n'a jamais anéanti l'univers : elle ne reconnaît pas ses propres tentacules et les

combat jusqu'à la mort.

Hondo Silverio venait d'arriver. Il était en train de briser le réseau mental, de le démembrer, de le débiter en tronçons. Son humour vert arlequin avait pris dans ces nouvelles difficultés le gris de la mort, mais, se déplaçant sans gêne, il alla se servir un verre dans le placard et se laissa tomber sur une des banquettes.

Wing Manion fit son entrée, fronça son nez de poisson en mille plissements de dégoût et s'arrêta au-dessus de son dragon malade de mari. Elle aussi avait juré de briser le réseau. Elle avait toujours, livide au front, la marque du Moissonneur, mais, de Moissonneurs, il n'en était plus question pour elle. Elle prit Arouet dans ses bras. (Elle avait dit un jour d'elle-même : « Voilà un poisson qui prend sérieusement du muscle, après deux jours sans sa vieille mare. ») Elle porta ce poids mourant jusqu'au plus éloigné des fauteuils et l'y déposa avec une touchante sollicitude. Mais Arouet, qui ne manifestait pas plus de la vie qu'un tremblement frileux, s'écoula comme du mercure et serpenta de toute la longueur du patio jusqu'à Bauer, aux pieds duquel il reprit en chien couchant sa position dévote. Plusieurs arènes les appelaient encore au combat. Letitia Bauer (feue) entra et resta figée comme un spectre soucieux. Bedelia Bencher apparut à son tour et regarda un moment de son prolongement ectoplasmique. Salzy était là aussi. Ah ! elle était à la fois horrifiée et fascinée par ce combat ! Combat à la hauteur de ses plus chers désirs de passion, mais qui n'avait pas du tout la forme qu'il fallait. Elle l'aurait tant voulu spirale !

Pendant ce temps, notre héros Foley-Smith finissait de lire le message de Leo Jeo Larker. Celui-ci contenait des indications plus que précises. Ce Larker était un vrai stratège, un général du pauvre. Il s'y connaissait en combats de rue, en guérilla urbaine. Et les derniers mots du message : « ... *Maintenant mange ça. Mâche bien et avale. Ça devrait avoir un petit goût fruité. Tu verras, un homme déterminé à tout peut manger du papier. Et ce n'est pas gros à manger. On dirait seulement. Allez, avale !* » Et Fred Foley avala.

Foley devait faire le mur avec trois des pensionnaires. Larker avait écrit qu'il était inutile d'en prendre plus. Foley pensait qu'il était inutile d'en prendre trois. Il s'agissait de Loras, l'étranger, de Croll, le patrick, et de O'Mara, l'Irlandais. Mais le faux bonasse insistait pour venir. Il connaissait le message par cœur, bien qu'il ne l'ait pas lu avec ses yeux. Boniface avait des pouvoirs ectoplasmiques. Il valait mieux l'avoir avec soi que contre soi.

En ville, les gens commençaient à tomber comme des mouches. Leurs paupières s'alourdissaient et ils mouraient, sans vraiment tomber malades. En fait, la plupart n'étaient pas du tout malades, mais on leur avait implanté l'idée de mourir.

Là-haut, les nuages roulaient et s'amoncelaient. Ils s'argentèrent brusquement et (à l'approche du crépuscule) prirent aussi cette teinte qu'on appelle *morada*, c'est-à-dire mûre, violette ou pourpre. Foley rassembla ses

quatre hommes. Impossible de laisser Boniface. Cet homme avait flairé son élément et s'y était glissé.

(« j'étais un criminel pathologique, disait Boniface. Ils disent qu'ils m'ont guéri et que je ne suis plus dangereux. Ils croient qu'ils m'ont guéri ! Les gars, donnez-moi de quoi faire et je remets mon tablier de boucher. Vous ne pourrez pas me semer comme ça. Il va falloir m'emmener. Et pour le sale boulot, je suis votre homme ! »)

Des événements il y en avait, dans le monde, en ville, ce jour-là et ce soir-là. La peste elle-même était apparue. On en avait très rapidement diagnostiqué un cas. Mais un curieux aspect du phénomène fut qu'on en parlait déjà abondamment dans les journaux et ailleurs plusieurs heures avant son apparition. Panique contrôlée, tout était là.

Et presque simultanément, on assassina deux hommes. L'un d'eux était un Éminent Politicien Libéral qui, de fait, était un bidon miteux, et l'autre un Leader Conservateur Tellement Estimé que même sa famille ne pouvait pas le blairer. Il y avait une autre distorsion. On apprit la nouvelle des deux meurtres quelques instants avant qu'ils fussent commis, alors que des partisans de ces deux personnalités s'étaient déjà rassemblés. De même, au moment où allaient avoir lieu les émeutes, un détachement de l'armée passait la frontière de Virginie pour les réprimer. Nos militaires ne trouvèrent aucun de ces cadavres qui étaient censés joncher les trottoirs. Prudemment, ils patientèrent. Ils étaient juste un peu en avance. Ailleurs, des étudiants s'attaquaient à des soldats. Dans tous les cas, l'âge moyen des étudiants dépassait d'une dizaine d'années celui des soldats. On brûla des ambassades. Des milices écumèrent les rues. On les reconnaissait grâce à leurs brassards, ou on ne les reconnaissait pas. Les travailleurs immigrés décidèrent de faire grève une heure le lendemain matin pour manifester leur solidarité.

Fred Foley entendit un petit rire dans ses pensées. C'était le petit rictus fragile de Carmody Overlare. Carmody et les siens veilleraient à assurer le succès de ces désordres (sous des airs d'échec), ou leur échec (sous des airs de réussite) ; l'un dans l'autre, il en retirerait quelque chose, et les chaînes du monde pèseraient encore plus lourd.

Il est temps de se mettre en route, dit Fred Foley à ses quatre hommes. Une seule cible aux Petites, d'après Larker. J'aurais cru plus. »

Foley envoya Croll tuer le docteur Millhouse. Croll le patrick n'avait pas l'air très chaud à l'idée de tuer un homme et Boniface voulait s'en charger ; mais Foley réitéra son ordre, et Croll partit.

Cependant, Foley donna encore de brèves instructions aux autres, leur fournit les armes d'une cache dont Leo Joe Larker parlait dans son message, et attendit. Croll revint en flageolant ; il prétendit qu'il n'avait pas pu tuer le docteur Millhouse, que le docteur Millhouse était déjà mort quand il l'avait trouvé. Foley chercha Boniface des yeux, et le vit dans un coin d'ombre

épaisse. « Qui, moi ? » lui répondit Boniface du regard. Enfin, c'était fait, et c'était l'œuvre de Boniface ; mais Foley aurait préféré mettre à l'épreuve Croll le patrick avec un travail facile. Ils sautèrent la grille pour commencer ce que Larker avait appelé dans ses notes *La Nuit des Longs Couteaux*.

Comme tous les généraux sans étoiles, Larker frisait le cabotinage.

ET TOUS LES GRANDS MONSTRES SE DRESSÈRENT

La règle psychologique veut que lorsqu'il n'y a pas de prise de conscience de la situation interne, elle s'extériorise en termes de destin. C'est-à-dire que lorsque l'individu reste indivisé et qu'il ne prend pas conscience de ses contradictions internes, le monde doit de force prendre le conflit en charge et se scinder en deux moitiés antagonistes.

C. G. JUNG,
Aïon.



ES CIBLES ! Larker avait étiqueté un grand nombre de Renaissants pour Foley et son groupe. Mais un autre général sans étoiles asticotait les pensées de Foley. « Ça ne fait aucune différence, Frédérick, disait Miguel Fuentes de ses lointains souterrains. Ce n'est qu'une petite diversion, une amusette. Fais-le si ça te fait plaisir. Mais la première phase est terminée et la prochaine ne commencera que lorsque moi et d'autres (toi surtout) nous sortirons demain. »

« Ça n'a aucune importance, mais c'est important ! jura Foley. Occupe-toi de tes monstres, je m'occupe des miens ! Des décisions, il y en aura d'autres – en moi, ou dans le monde ! »

Il y avait des gens très en vue sur cette liste, mais qui aurait cru qu'il s'agissait de Renaissants ? Lee, Twitchell, Cramms, Rowell, Goodfoot, Munsey, Napier, Nash, Cabot, Bottoms, Miss Cora Addamson. Alors comment, oui, comment fait-on pour tuer des gens de tout premier plan, quand on est soi-même à l'arrière-plan ? Le label de meurtre ne suffit pas. Il se peut que l'intention et l'acte lui-même portent en eux les bases d'une introduction. Il devrait y avoir une certaine élasticité des règles, le meurtre étant pour moitié une affaire sociale et pour moitié une question d'affaires. Il faudrait pour cela un manuel de savoir-tuer.

Lee était le premier de la liste, il fut rayé en premier. Foley savait où il habitait, il le connaissait de vue, il connaissait cette silhouette traînante qui passait et repassait devant ses luxueux appartements. De fait, on aurait dit

que Lee s'attendait à la visite de Foley, ou à l'événement. Foley le tua vite, ce fut le premier homme à qui il donnait la mort.

Il l'abattit soudainement. Une dame hoqueta tout près, et une certaine agitation se fit entendre dans la rue. Mais il se passait en même temps bien des choses tout aussi crues. Foley rejoignit vite son groupe.

Avenue de la Constitution, des soldats avaient dispersé une bande d'« étudiants », et l'on entendit des deux côtés les claquements brefs d'une mort expéditive. On voyait se dérouler des combats très respectables sur les ronds-points et le long des avenues du Massachusetts et de New-York. « C'est peine perdue, tout ça, asticotait Miguel Fuentes. C'est pas le vrai truc. C'est du patronage !

— C'est eux qui veulent faire du monde un patronage, répondit Freddy. Moi, je veux lui rendre sa vérité. » Freddy partit à la recherche de Twitchell.

Twitchell occupait en permanence la suite d'un hôtel qui se trouvait sur le chemin de Fred Foley ; il y rentra hardiment. C'est une femme aux yeux rougis qui vint lui ouvrir la porte. « Il faut que je voie Mr. Twitchell tout de suite, dit Freddy qui commençait à pousser la porte.

— C'est tout à fait impossible, répondit la dame aux yeux rouges. Partez, je vous en prie. Je n'ai pas le temps de vous expliquer.

— Moi non plus – je rentre. J'en ai pour une seconde.

— Non, non, mon Dieu ! Non ! Pas dans ces circonstances. Cette dame devenait tout à coup très forte, et Foley n'était rentré qu'à grand-peine.

— Du calme, chère Madame, dit-il. L'affaire qui m'amène sera brève et concluante, pourvu que mon bras reste ferme.

— Mon mari n'a plus aucune affaire à conclure, Monsieur. Il est mort.

— Mais en êtes-vous sûre ? Je dois m'en assurer, chère Madame.

— Monstre ! Il vient de mourir ! Comment peut-on être aussi cruel ? Mais Foley s'était frayé un chemin jusqu'à la chambre.

— Il a bien l'air mort. Mais de quoi ?

— Une de ces nouvelles maladies d'aujourd'hui. Il était fatigué, il s'est allongé un moment. En venant le réveiller à l'instant, je l'ai trouvé mort.

— Il n'y a pas de mal à s'en assurer.

— Le médecin s'en chargera. Il est en route.

— Les médecins vont être surchargés de travail ce soir. Je vais leur faciliter la tâche. Je tiens à dissiper le moindre doute quant à la mort de cet homme. »

Mrs. Twitchell émit un chapelet de petits cris, ou plutôt de jappements, et Foley dissipa le moindre doute quant à la mort de Twitchell. « Je parie que je joue aussi bien du canif que Boniface se vante d'en jouer », grogna-t-il dans une espèce de transe sordide en achevant sa besogne. C'est à peine si l'autre saigna quand Foley lui bailla de sa lame. On aurait dit que ce sang était gelé. À ce signe, et à d'autres, Foley comprit que cet homme n'était pas mort, mais seulement suspendu. Maintenant, il était mort.

Mrs. Twitchell en faisait une telle histoire que Foley ne fut pas mécontent

de retrouver son groupe et le calme paisible des rues en émeute.

Loras expliquait qu'il n'avait pas pu tuer Cramms, que Cramms était déjà mort quand il l'avait trouvé. « Bon ! tant pis, du moment que tu as bien vérifié, dit Foley.

— Bien sûr que j'ai vérifié. C'était d'ailleurs un petit peu gênant, moi un étranger sans aucune recommandation et toute sa famille autour, mais j'ai vérifié.

— Comment ? demanda Boniface.

— Eh bien, je lui ai mis une glace devant la bouche. Et elle ne s'est pas embuée comme elle aurait dû le faire s'il avait encore eu le moindre souffle. Et il n'avait ni pouls ni température. Il était mort.

— Non, laisse, dit Boniface. Moi je vais vérifier. » Boniface remonta tuer Cramms, au grand étonnement de Loras.

« Mais de quel test allons-nous nous servir ? » demanda cet individu peu ordinaire. Ce n'était pas seulement que Loras fût un étranger. En dehors de cela, son entendement paraissait parfois dépassé.

« Oh ! D'un test infaillible, répondit Foley. Je pensais que tu saisisais plus vite la nature de ces gens que nous combattons.

— Je commence à comprendre, dit Loras songeur. Il est possible qu'il n'ait nullement été mort. Et tous ceux qui ne seraient pas dans le secret seraient bien attrapés, c'est ça ? Mais je n'ai pas un grand enthousiasme pour toute cette tuerie. Je brise là mes relations avec le groupe. »

Loras ne comprenait pas exactement les gens. Ou bien il faisait semblant ; il était possible qu'il ne fût en rien un étranger, mais autre chose. « C'est toi qui tues, ou c'est toi qu'on tue, lui dit Foley, je ne peux pas me permettre de transiger. »

Les lumières de la ville s'éteignirent à cet instant, ce qui donna aux mots de Foley un poids glaçant. « Non, non, vous ne feriez pas ça, je ne vous crois pas ! protesta Loras. On peut arrêter quand on veut. Je resterai gentiment près du feu en vous attendant. Vous n'oseriez pas faire ça en pleine lumière ! »

Boniface était déjà de retour. Ma parole, il était rapide, celui-là ! Et pour sentir une situation, il était tout aussi rapide. Il rectifia Loras. En souplesse et sans effet, avec ce mouvement du poignet, sec et sans rémission, qui était le sien. « Je me suis trompé, se dit Foley. Pour jouer du canif, je suis loin derrière Boniface. »

Après cela, la chance se retourna contre eux. Ils ne trouvèrent Rowell nulle part, et se rendirent compte que Rowell veillerait à ce qu'on ne le trouvât pas. Quant à Goodfoot, Munsey, Napier, Nash, Cabot, Bottoms, non seulement ils passaient pour morts mais ils étaient agressivement morts ; ils étaient irrémédiablement morts, adroitement morts, et entourés de leurs mignons. Ils en faisaient tout un tralala de leur mort. Impossible de les approcher ; ils étaient sous bonne garde, inviolables. Ils n'avaient pas commis l'erreur de Twitchell et de Cramms, ou bien les nouvelles couraient

vite dans leur organisation. Ils étaient salutairement morts pour pouvoir revivre, ou ils avaient déjà pris possession d'autres personnes et vivaient au-dessus.

Il y en avait peut-être un chez qui l'on pouvait faire une percée. Boniface avait hâte de s'y essayer. Qu'il y allât peut-être de sa vie dans cette affaire, voilà qui lui était complètement égal. Boniface disparut assez soudainement du groupe ; peut-être réussit-il à atteindre un des Suspendus. Mais aucun de ceux qui restaient de la bande à Foley ne purent atteindre un seul de leurs ennemis.

« Laisse donc, Fred, laisse, disait Miguel Fuentes de ses lointains souterrains. Ce ne sont plus que des jouets. Mais demain, toi, tu peux être beaucoup plus qu'un jouet. »

La circulation devenait très difficile. Chacun sortait de l'obscurité de chez soi pour regarder le mouvement et les incendies dans les rues. Tout le monde aime les incendies. Il y avait beaucoup de verre brisé, beaucoup de bagarres, et une confusion croissante.

Les Nouveaux Prophètes se mirent à prêcher aux flambeaux, comme si la dernière heure avait sonné. C'est Pline le Jeune qui disait, il y a un bon nombre d'années de cela, qu'en période de trouble il apparaîtrait aussitôt des hommes à barbe, alors que dans tout Rome il n'en existait pas un seul avant la discorde. Pline le Jeune vivait un âge imberbe ; il croyait que les barbus qui surgissent sans crier gare sont des âmes errantes et des augures, non des hommes.

Et c'est un augure barbu qui apparut à un rond-point, obstruant la circulation de plus belle ; il y en eut d'autres à travers la ville. Celui-ci parlait avec un tumulte où se mêlaient ironie et hystérie. Il semblait avoir trouvé là, à la lumière des torches, son milieu vital :

« Le pacte est rompu. On voit maintenant que cet accord n'était pas plus consistant qu'une toile d'araignée dans l'herbe. Avez-vous vraiment cru que la paix irait au-delà d'un souffle ? Pensiez-vous que cette mince couche de terre que vous fouliez aux pieds n'en recouvrait pas une autre ? Vous imaginiez-vous vraiment que ces constructions friables étaient les maisons des grands ? Étiez-vous persuadés en toute bonne foi que cette ville blanche en bord de fleuve irait jusqu'à vivre plus de trois longues vies ? Imaginiez-vous que ces rumeurs nauséabondes étaient le discours des hommes ? Ou que le ressort de ces jouets ne se démonterait jamais ? »

Vous avez entendu parler de prophètes aux regards terribles, eh bien, il était de ceux-là. Il y avait des brasiers, des torches, et toutes ces flammes semblaient danser dans ses yeux immenses. Pourtant, ces images flamboyantes n'étaient pas des copies ; c'étaient bien des originaux.

« Qui vous a promis la paix ? Qui vous a promis le bien-être ? Aviez-vous vraiment cru que vous alliez mener vos vies sans jamais répandre le sang ? Auriez-vous rêvé qu'il est dans l'ordre des choses qu'un homme meure dans son lit ? Vous vous berciez de l'idée d'un jour que la nuit n'achèverait pas ?

De l'idée que la Terre irait à la niche, que sa peau ne tressaillerait plus jamais ? Mais ce creux-là est passé, et nous approchons de la vie, ou de la mort. »

« C'est un prophète parmi les prophètes, disait Croll à Foley. En tant que prophète, je le prends sous mon égide. »

« Qui donc vous a dit que vos maisons devaient contenir des meubles ? prophétisait le prophète. Qui donc a fait vœu de vivre dans la propreté et la sobriété ? Quel faux oracle voulait que la vie d'un homme soit assez longue pour voir le visage de ses petits-enfants ? Qui vous a donné le droit de vous chausser, de vous nourrir ? Ne saviez-vous pas que la Terre immense passerait au travers de cette vaine agitation dont vous vouliez la recouvrir ? Qui vous a dit de renoncer à vos crocs, à vos griffes ? Quel actuaire vous a promis de vivre jusqu'à l'aube ? »

Sinistre ? Du tout, du tout. C'était le prophète le plus gai qui jamais se fit entendre. Ses plus hautes espérances allaient être comblées. Comme de la neige en plein désert, comme une couronne de flammes dans du bois mort, comme la violence et l'explosion en réponse à la satiété, il était le poète frelaté d'une vie nouvelle, et non de la mort.

« On a dit qu'un homme doit perdre son âme au moins une fois, ne serait-ce que pour le plaisir de la retrouver. Et moi je dis qu'un homme qui a vécu sans voir la fin du monde a vécu en vain ! Pourtant, beaucoup parmi nous n'aurons pas vécu en vain. La clôture est ouverte, les animaux s'échappent. Ne vous retournez pas. Le monde a disparu. Ah ! retournez-vous quand même, si c'est pour donner un peu de sel ! Il n'y a jamais eu assez de sel sur Terre. À moins que le vôtre n'excède celui des saltimbanques, il importe peu que vous ayez vécu. Pourquoi crains-tu la mort, toi qui n'as jamais vécu ? Moi, je suis sûr de ma nouvelle vie, je suis sûr de mon nouveau désir, bien qu'il soit né de cendres. Eh bien, n'est-ce pas un prodige : j'étais mort, et me voilà en vie ? »

« Retournons au travail, Croll, dit Foley. De toute façon, je l'entendrai, pour cause de réseau.

— Et de toute façon moi aussi, pour cause de patrick », répondit Croll.

Il était difficile de faire la part des hurlements nocturnes authentiques, car de petits jeunes n'en pouvaient plus de crier pour le plaisir. Un hurlement authentique sonne toujours faux, tout comme une authentique terreur, provoque toujours le rire et le mépris chez ceux qui ont le cœur sec. Mais la nuit était plus prodigue de chahut que de sang. Une race amollie ne retourne pas d'un seul coup aux rapines et au meurtre à grande échelle, quand bien même aurait-elle perdu depuis longtemps tout sens moral. Il faut un certain temps avant que les énergies nouvelles puissent servir une action véritable.

Les crieurs publics amateurs avaient devant eux toute une nuit d'ivresse, entre les histoires de missiles qui n'étaient plus qu'à quatre-vingt-dix secondes de leur cible, la nouvelle que Philadelphie et Baltimore étaient déjà rayées de la carte et que les rues de New York étaient couvertes de cadavres

abandonnés de tous.

Seuls ceux qui croyaient à un invraisemblable complot comprirent qu'il avait peut-être déjà réussi. Car si les Suspendus avaient décidé de mourir, cela signifiait qu'ils avaient la situation en main, ou qu'ils avaient changé d'hôtes. Leurs idées sur le temps gaspillé ne s'accordaient pas avec la contemplation d'une civilisation à l'article de la mort, d'une lugubre période qui emporterait sûrement le gros de ses générations.

Leur travail n'avait pas été trop difficile : acculer le monde à un stade critique, pour s'assurer qu'il tomberait une fois de plus dans sa forme cyclique de toujours, qu'il n'allait pas briser le cercle en une spirale ascendante.

Trois cités, chacune plus avancée artisanalement, architecturalement et spirituellement : révolues, ces trois-là. Puis une quatrième, cité d'anéantissement. Et ainsi de suite. Là était l'essence même de l'ordre, pour maintenir l'enchaînement de la naissance, de la croissance, de la destruction et de la mort, avant la Renaissance : le cercle fermé. Qu'il ne soit jamais ni rompu ni ouvert !

Et (comme dans la lutte orientale traditionnelle) on pouvait laisser le monde s'effondrer de son propre élan. Les vigiles fatigués, qu'ils s'éreintent les yeux de plus belle. Les réacteurs, qu'ils s'emballent. L'Hydre-Réseau Légitime, l'Hydre-Réseau Sans Loi, qu'elle absorbe l'énergie psychique et la retourne contre elle-même. Les monstres s'éliminant les uns les autres, éliminent le monde avec eux, et entraînent le niveau de destruction.

« Nous verrons bien si leur complot réussit, disait le jeune Miguel de ses lointains souterrains. Oui, les vigiles s'éreintent les yeux. Ce bon vieux patrick est en train de secouer leur filet invisible. Les réacteurs s'emballeront. Moi-même, je compte bien m'emballer vigoureusement demain matin. Et cette Hydre qui m'a égratigné, qui t'a égratigné aussi, elle décharge un poison électrique que j'aperçois du fond même de mes souterrains comme une aurore boréale. Mais il y a autre chose, petit Freddy. Et cette autre chose, c'est toi. Tu es le simple, tu es l'innocent, tu es la vierge qui charme la licorne. Hé ! C'est pas du beau baratin, ça, petit Freddy ? Je ne sais pas ce que tu vas faire. Je ne sais pas comment tu vas transformer tout ça. Mais il y a quelque chose. Alors, tu sais ce que tu vas faire, Freddy ? »

Et Fred Foley, à deux mille cinq cents kilomètres de là, répondit laconiquement à la voix souterraine :

« Non.

— Ce Patrick-là ne s'éreinte pas les yeux, dit Croll, mais il est vigilant. »

Plus loin, on entendait toujours le prophète. « Nous n'avons besoin que d'une aspiration à une vie plus haute, disait-il. Si nous avons cette conviction, alors nul ne pourra nous niveler. »

On aurait dit pourtant que l'influence des Suspendus commençait à se faire sentir. Mais au fond des campagnes les plus rases, des terrains les plus vagues, une centaine environ de ces groupes avaient senti le vent tourner, le

vide à remplir, et se mettaient en branle. Il y en avait de puissants, un en Anatolie, un dans les Basses Pyrénées, un en Circassie, un au Sierra Leone, un sur le Rio Grande, dirigé par Miguel Fuentes. Quelques-unes de ces armées spontanées, après avoir mangé leurs abords et leurs rivaux proches, auraient un impact certain. Et partout l'amadou prenait feu.

Les doubles meurtres de partisans ennemis se multipliaient aux quatre coins du monde. Des soulèvements de minorités et d'opprimés menaçaient, mais d'opresseurs aussi. Ces remous de guêpier géant parvenaient déjà aux oreilles les plus fines.

« C'est une phase inévitable, Freddy ! criait au loin Miguel Fuentes. Mais, demain, tu entameras quelque chose de différent. La différence, c'est toi ! »

Alors la nuit fut gâchée. On ralluma les lumières. Quelques ouvriers de la voirie avaient fait fi des terroristes trop tièdes et rallumé les lumières de la ville. La différence était décevante. Il y avait un ton juste dans toutes ces torches et ces flambées. Et maintenant plus rien.

Il y avait dans le caniveau le cadavre d'une fille. Personne n'y prit garde. Tous passèrent leur chemin, les yeux ailleurs, comme si elle n'avait rien été. Elle est restée là : elle y est peut-être encore. Sinon, c'était la ville à la nuit tombée, sans plus, et les gens rentraient chez eux.

Foley, Croll, O'Mara et le faux bonasse allèrent chez Proviant, qui était encore ouvert, ou qui avait rouvert. Eh bien, le monde avait peut-être changé, mais on ne voyait guère la différence !

Ils prirent place à une table en face de Larker (ou disons, quelqu'un qui était peut-être Larker ; il avait encore pris une nouvelle apparence), qui était avec des gens que Foley ne connaissait pas. Foley et Larker échangèrent un regard et firent ceux qui ne se connaissaient pas. « Ça n'est pas tellement bien parti, même pour un spectacle, dit Foley à son groupe. Je suppose qu'ils avaient prévu les ratés. À part le grotesque et la confusion générale, on aurait pu s'attendre à une espèce de sursaut héroïque ; et ce qu'ils veulent démontrer, c'est qu'il ne reste pas la moindre trace d'héroïsme. Dans ces circonstances, notre échec est assuré, et eux, c'est en dormant qu'ils auront réussi ! »

— Et voilà, c'est la fin du monde, disait Larker en face d'eux, à sa table. Les lumières s'allument, et on s'aperçoit que tout était truqué. Il n'y a jamais eu de monde. Rien que la fiction d'un monde.

— On raconte dans une légende byzantine, dit Bencher, que Dieu n'avait créé le monde que pour le plaisir de l'anéantir. Mais ça n'était jamais tout à fait ça. Il n'arrivait pas à obtenir l'effet qu'il fallait. C'était mauvais et il le savait. Alors, il revenait quelques jours ou quelques années en arrière et il recommençait. C'était encore pire. Il y avait des grondements peu convaincants, des fracas de pétards mouillés, et des tonnerres de revolvers à bouchon. Il ramenait le tout en arrière une deuxième fois, recommençait la fin, et recommençait, et recommençait. Et il se révélait en dernier lieu qu'il

n'y avait pas d'autre solution que cette fin byzantine : revivre éternellement ce même ratage des derniers jours. »

Bencher ? Que faisait Bencher ici ? Et pourquoi Foley, qui l'avait regardé franchement, ne l'avait-il pas reconnu ? Foley alla le rejoindre, et c'était bien Bencher en tous points. Mais Foley le voyait pour la première fois. Que faisait-il avec Larker et ces gens ? D'où les connaissait-il ? « Mr. Bencher, qu'est-ce que vous faites ici ? demanda Foley.

— Je bois du mauvais café réchauffé et je contemple une fin du monde insatisfaisante. Oh non ! Je ne croyais pas que vous étiez fou, Freddy ! Il fallait que je fasse semblant. Biddy était venue me raconter votre histoire il y a quelque temps et elle m'avait l'air trop délirante pour avoir été inventée. J'ai creusé un peu et découvert tout le vrai de l'affaire. Je m'y suis attelé de tous mes moyens et je suis tombé sur un grand nombre de ramifications. Je m'aperçois maintenant que je suis arrivé en scène trop tard ; le mal est fait. Il n'y a plus qu'à se laisser mordre et regarder glisser le serpent hors de portée, hors même de toute possibilité de vengeance. Ils sont tous en sécurité quelque part, comme pris dans la glace, et, de leur givre, ils peuvent nous lancer leurs rires. Nous ne pouvons plus rien faire.

Oh ! Nous vivrons bien quelque temps avec. Peut-être même aurons-nous l'air d'avoir repris du poil de la bête. Seulement, le monde s'est déjà mis en position trop précaire. Il a déjà chuté. Je ne vois pas comment nous pourrions l'empêcher de rechuter cette fois-ci. C'est le bon vieux cercle, quoi !

— Quand même, je n'ai pas perdu l'espoir de le briser, dit Fred Foley.

— Pourquoi, Freddy ? Briser le cercle, ça signifierait que l'on peut limiter le temps, je vois ça très bien maintenant. Je n'ai pas assez de courage pour affronter cette limite, aussi lointaine soit-elle, et je ne connais pas plus courageux que moi. Le cycle périodique, c'est finalement ce qu'il y a de mieux. Ça veut dire qu'il y aura toujours quelqu'un pour continuer, pour recommencer indéfiniment. J'ai peur de sortir du cercle, même à son point culminant. Et ça ne servira à rien de prévenir le monde. On ne croira pas à la nature du désastre, même quand le désastre sera passé. Et nous serions bien fous de parler de ces morts vétustes qui réapparaissent de temps en temps avec leurs débâcles.

— On peut tout de même chasser ce qu'il en reste, non ? demanda le faux bonasse. Maintenant, et cette nuit.

— Oui, quelques-uns y passeront, et la nuit vous attend de pied ferme, mon bonhomme. Mais, pour la plupart, nous n'avons aucune idée de l'endroit où ils se trouvent. Nous avons quand même remporté un succès minuscule, Freddy. Carmody Overlare, un de leurs vrais chefs, celui qui a attiré votre attention en premier, est vraiment mort et n'est pas retourné à sa condition.

— Ça me fait presque plaisir, Mr. Bencher. Comment cela s'est-il passé ?

— Noyé. Nous sommes allés le cueillir dans sa propriété. Il a plongé dans

son étang à une profondeur impressionnante pour nous échapper. On raconte dans la région que l'étang est sans fond. Nous l'avons abattu au moment où il a refait surface ; nous avons attendu qu'il remonte, suffisamment longtemps pour nous assurer qu'il ne remonterait jamais. Il est noyé pour de bon. Lui, au moins, ne reviendra pas ! »

Il est inutile de prévenir le monde du désastre, même quand le désastre est passé. Il est inutile de prévenir vos associés qu'ils ont travaillé en vain. Quoi qu'il soit arrivé à Carmody Overlare, il ne pouvait pas s'être noyé, pas lui, le plus ancien des survivants, celui qui se trempait la tête dans un seau. On ne l'avait pas abattu, non ; c'était invraisemblable ! Plus vraisemblablement, il avait dû se faire un antre sous-marin jusqu'au moment choisi pour son réveil.

Y avait-il eu dans le récit de Bencher la plus petite once d'ironie ? Et pourquoi Freddy n'avait-il pas vu Bencher du premier coup, puisqu'il s'agissait bien de lui, et en tout point semblable ?

« Où est Biddy ? demanda Freddy.

— Elle devrait arriver d'un moment à l'autre, Freddy, répondit Bencher. Elle est allée cueillir Miss Cora Addamson ; cette pernicieuse femelle renaissante. Et elle l'a eue. Je l'ai senti.

— Je croyais qu'Addamson était sur notre liste.

— Elle était sur plusieurs listes, Freddy, pour plus de sûreté. Elle a voulu s'échapper par la petite porte de son enclos, et c'est là que Biddy l'attendait. Elle tenait à faire ce travail. Elle était aussi avide que Boniface ici présent. La nouvelle de la mort de Miss Addamson a déjà été annoncée. Et voilà Biddy ! » Biddy, ça ? Eh bien oui, c'était Biddy.

« À votre place, j'irais avec elle. (Pourquoi tant d'onctuosité chez Bencher ?) Deux jeunes gens peuvent encore tirer quelque chose, même d'un monde en perdition. »

Mais alors pourquoi, à l'arrivée de Biddy Bencher, Foley avait-il eu l'impression que tout allait irrémédiablement de travers ? Elle aurait dû être la seule chose qui lui restât au monde. Quelle était cette nouvelle horreur ?

« Il y a quelque chose qui ne va pas dans tout ça, dit Foley en se levant, mais pas du tout ! Et tous ces avertissements dans mes oreilles que je n'arrive pas à déchiffrer.

— Il y a beaucoup de choses qui ne vont pas, reprit Bencher, mais celle-ci peut encore s'arranger. Allez vous deux, ouste ! Nous enterrerons le reste du monde sans vous pour cette nuit.

— En route, Freddy, petit pilon de poulet, dit Biddy Bencher. Nous avons tant de choses à rattraper. »

Et Freddy la suivit. Vide ! C'était la première fois que Biddy avait l'air vide.

« Il y a quand même quelque chose qui ne va pas, se disait Fred Foley. Tous ces avertissements dans mes oreilles. Même ceux du réseau. Pourquoi n'est-elle pas avec le réseau, en ce moment ?

— Attendez, Monsieur, attendez ! cria Croll. Il courut vers Foley, l'arrêta à la porte et tendit les deux mains. Jamais personne n'avait appelé Freddy « Monsieur ».

Le Patrick avait l'air singulièrement habité et il émanait de lui un autre genre de réseau.

— Monsieur, Votre Mansuétude, psalmodia Croll. Sachez que la Congrégation des patricks, des Larks et des Crolls, des Autocrates et des Exarques, des Aloys et des Métropolités, après assises de pensée plénière, viennent de pourvoir à la Fonction depuis mille ans restée vacante. » Le pauvre avait le dérangement poignant.

« J'ai déjà entendu parler de cette façon, répondit Foley. Bonne chance à tous les patricks pour cette nuit ! Et qui remplit cette fonction alors, Croll ?

— Vous Monsieur, Votre Simplicité, Votre Innocence, Votre Laeticité, vous êtes l'Élu. »

Et le Croll donna à Foley une sorte d'accolade-baiser de paix, que Foley rendit en un rituel dont il n'avait jamais eu connaissance auparavant.

Après quoi Croll lui passa une étroite étole autour du cou. « Mais ce n'est pas la pourpre du chef, dit Foley avec un sourire. C'est la lavande du simplet.

— Je sais, répondit Croll. Mais ce sont les ordres. Bidy traîna Fred Foley dehors. « Qu'est-ce que c'était que tout ça ? lui demanda-t-elle. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il m'a fait Empereur », répondit Freddy.

Ils marchèrent dans les allées du parc. Et là, entre deux gazons, ce fut bien du pur Bidy, Bidy bavarde, Bidy sans suite, Bidy géniale. On aurait dit qu'elle l'entraînait là où il n'avait pas envie d'aller. Mais elle avait toujours fait ça.

Ah ! Mais pourquoi n'était-elle pas avec le réseau ? Le réseau avait atteint le seuil critique, et cette fille qui en était un élément essentiel n'était pas avec lui. Croquant à la cannelle au blanc des yeux peinturlurés de panoramas et de dragonramas, qu'avait-elle perdu ? Elle n'avait pas l'air très à l'aise au-dedans. Un peu comme si elle ne savait pas que les dessins de ses yeux se métamorphosaient, comme si elle ne voyait pas de partout, comme s'il lui fallait percer de petits trous ses paysages.

Voilà qui était curieux : le blanc des yeux était de Bidy ce qui appartenait en propre au réseau, et c'était chez elle une partie peinte. Mais, sinon, cette fille-là n'avait rien à voir avec le réseau vultueux. Serpents et patricks défilaient sur ses yeux, la retraite, là-bas au pays, de Bagley le patrick et de l'esprit jaseur de chien simiesque qui était à son service ! L'esprit jaseur prit un petit panneau, le montra, et dessus scintillèrent des mots. *Freddy, c'est moi Bidy qui te parle. Ils ont emménagé en moi, ils m'ont envahie, ils m'ont jetée dehors à elle toute seule. Ce n'est pas moi, Bidy, dedans. Maintenant, je retourne au réseau. Nous allons le casser et le jeter.*

Cette fille ne savait même pas qu'elle avait les yeux changeants, mais son bavardage était bien du pur Bidy et elle entraînait Fred Foley là où,

apparemment, il n'avait pas très envie d'aller. Et puis, il y avait, travail colossal, ce réseau qu'il fallait briser.

Hondo Silverio (grand serpent guérisseur) était de toutes ses forces au coeur du réseau pour le jeter. Foley sentait et craignait que Hondo ne le lui jetât. À ce stade, le réseau était tout de même plus sain. Et il y avait Biddy Bencher ; morte, mais pas du tout sans âme. Le plus surfait des membres du réseau, Baubo le démon soi-même, en fut brisé par Hondo, Salzy et Wing Manion ; il lâcha prise peu à peu et chuta, gémissant et bégayant.

Arouet Manion, l'ondulation réticulée sur la pierre, sortait de sa dernière arène. Il se mourait avec une lueur tremblotante, orange et bleue ; cette lueur se rassembla en une petite boule de foudre qui resta un instant en suspens. Elle se consuma en sifflements et relents bruyants, explosa avec un pouf maigrichon et... fini. C'était là tout ce que Arouet Manion avait jamais eu d'âme.

Jim Bauer, violacé et suffoquant de sa propre langue, sortit en titubant du patio et déboucha, grognant, au bas de l'escalier de fer qui menait à l'étang. Son âme à lui se vomissait en globules voyants tandis qu'il s'éteignait et passait. Un éclair violet crépitant fila devant lui et disparut dans l'étang, plongeant au fond d'une infinité intérieure. C'était le démon du nom de Baubo que l'on avait détaché du réseau et finalement laissé aller.

Et Bauer, lui, se laissait aller, bien qu'entre ses doigts coulât le sang de sa poigne énorme sur la rampe de fer. Un par un, les membres du réseau l'en brisaient. Letitia vivante se dressa sur le divan d'une chambre intérieure, son hypnose rompue. Elle sortait de la Morada et entra sur la route. Elle n'avait plus aucun souvenir de Letitia Bauer tout à coup, plus aucun souvenir de ces quelques jours qu'elle avait passés à la Morada. Complètement égarée, elle se retrouvait telle qu'avant son ravissement, marchant vers la grand-route. Elle quittait le réseau. Elle n'y avait jamais beaucoup été.

Biddy Bencher était morte, mais toujours forte et communicante. Cette fille qui était là avec Foley, qui lui ressemblait mais qui n'était pas Biddy, se rendait compte de bien des choses hors du commun, mais elle restait complètement aveugle et sourde au réseau lui-même. Et ses yeux peints ne se métamorphosaient plus ; ils n'étaient plus que peinture morte. Non, une dernière étincelle, un ultime message tangible de Biddy, dont les mots s'alignèrent sur les globes.

Elle s'est fait rouler, Freddy, la dernière ruse. La marque au front du Moissonneur est cancéreuse. C'est un corps piégé qu'elle m'a volé.

Alors, ses yeux ne furent plus que peinture morte, pour de bon, et cette fille fut quelqu'un d'autre. « Qu'est-il arrivé à Biddy Bencher ? lui demanda Freddy d'un air sombre. Des bras puissants venant de la nuit agrippèrent Foley de chaque côté. Si, il irait là où cette fille voulait l'emmener.

— Mais c'est moi Biddy Bencher, répondit-elle. Comment voulez-vous qu'il y en ait une autre ?

— Alors, qu'est-il arrivé à Miss Cora Addamson, la belle harpie toujours verte ?

— Je suis encore belle, vous ne trouvez pas ? C'est très agréable d'être plusieurs personnes, et, ce plaisir, vous l'aurez aussi. Quand avez-vous trouvé ?

— Quand vous m'avez appelé petit pilon de poulet. Biddy m'appelait de plusieurs centaines de surnoms, mais ils suivaient tous un code que nous étions seuls à connaître. Pilon de poulet ne pouvait pas en faire partie. Pourquoi retournons-nous aux Petites ? Qu'est-ce que vous avez fait de Biddy ? Ces gars-là commençaient à entraîner Foley au pas de course.

— Je suis devenue Biddy, que voulez-vous de plus ? répondit la Belle Addamson, la harpie. Ça vous le savez. Et c'est maintenant que vous doutez de votre équilibre alors que vous en étiez si sûr ? Oui, vous en passerez par là, Freddy, mais quand vous sortirez de l'autre côté, vous serez solide. Nous ne faisons jamais d'erreur de sélection.

— Bon Dieu ! Addamson, dites-moi au moins où est son corps, ou le vôtre, ou l'autre !

— Quand les lumières se sont rallumées dans la ville, vous l'avez vu dans le ruisseau et vous êtes passé sans vous retourner. Un corps vide n'a plus beaucoup de sens quand on l'a drainé de toute sa personnalité. Notre bien-aimé Carmody Overlare (qui jouit maintenant d'un repos bien mérité) vous disait que nous étions des mimes extraordinaires, mais je crains qu'il ne vous ait pas dit tout ce qu'implique cet art ancestral du mime. Et voilà, vous ne savez pas si c'est son corps ou le mien.

— Pourquoi Biddy ? Elle ne tenait pas une grande place.

— Potentiellement, elle était époustouflante. De toutes mes vies, je n'ai jamais emménagé dans une maison pareille. Et son père, il tenait une grande place, lui, il était riche et puissant ; dans sa tête, c'était un réservoir d'énergie qui dormait depuis toujours. Mon père, qui est toujours mon père, et qui est maintenant Bencher, les a choisis tous les deux. Il y a un bon nombre de siècles que mon père ne s'est pas montré dans le monde, et même maintenant on ne risque pas de le reconnaître pour différentes raisons. Il s'est plutôt surpassé à son dernier passage et il fait définitivement partie des fléaux légendaires. Charmant, pourtant. Sous peu, vous saurez apprécier votre futur beau-père.

— Votre père avait déjà investi Bencher la dernière fois que je l'ai vu ?

— Oui, depuis quelques minutes à peine.

Ils étaient de retour aux Petites. Deux costauds poussèrent Fred Foley en dedans. Le docteur Millhouse siégeait.

— Ah ! Smith-Foley, vous avez fait l'école buissonnière pour aller voir votre petite amie ? roucoula-t-il. Dieu merci ! Elle a eu le bon sens de vous ramener ! Vous avez donc deviné, n'est-ce pas, que les Petites étaient plus que les Petites ? C'est un de nos centres.

— Je croyais que vous étiez mort.

— Croll aussi. Et Boniface, qui est arrivé de nulle part, a tué quelqu'un d'autre qui me servait de bouclier, et à qui j'avais donné mon apparence (dans l'esprit du faux bonasse). Maintenant, les choses vont reprendre leur cours.

— Mais, protesta Foley, le monde tombe en morceaux !

— En effet, opina le docteur Millhouse. Exactement comme avant. Nous l'entretenons à tomber en morceaux. Et quand nous en recollerons les morceaux d'ici quelque temps, ce sera un monde plus petit. Il faut le réduire périodiquement ; cela fait partie du cycle. Vous allez en faire partie vous aussi. Vous allez être des nôtres, Foley. Votre catharsis va commencer. Oh oui ! Vous allez vraiment perdre la raison, mais pour un temps seulement ! Et c'est une raison beaucoup plus raisonnable qu'on vous rendra. Ces choses-là sont tellement prévisibles ! »

Mais ce qui n'était pas du tout prévisible, c'était la torture du spasme et du remaniement.

Dans un certain contexte, James Bauer avait trébuché jusqu'au bas de l'escalier de fer et restait debout dans l'eau de son étang jusqu'aux chevilles, suspendu dans les lambeaux de sa dernière peau de vie et vagissant qu'il allait tomber. Mais dans un autre contexte, il avait chuté de toute cette falaise du monde, le flanc de la Morada. Cette falaise est sans fond, et personne n'a jamais descendu plus de douze marches du haut de l'escalier branlant. Marches de béton descellées de la pierre éternelle ; la rampe de fer, montée par des géants, qui se balance au-dessus du vide ; marches plus raides, et à pic ; en elles une trouée et, disparaissant au-dessus, celles que l'on vient de descendre.

Bauer sauta la première trouée, s'accrocha à la pierre, découvrit les restes d'une marche et même une ultime longueur de rampe rouillée, glissa résolument vers une corniche et resta là, en suspens, les doigts saignants. Il aperçut en contrebas un prolongement des marches qui allait se perdre sous la falaise à un angle vertigineux. Il se lança dessous, racla une pierre plus rude à la recherche d'un point d'appui, perdit pied, lâcha prise au contact d'une brusque moiteur, une viscosité (l'étang, sous son jour le plus banal), et tomba tête la première, tomba, tomba, poussant pour l'éternité un cri rocailleux.

« Maintenant, c'est un nouveau réseau, dit Hondo Silverio. Même lui, ce fort, et qui se fortifiait encore, était toujours sous le choc de la chute de Bauer, comme un éclair noir. Un nouveau réseau. Tiens, Freddy, prends-en le nœud ! Nous te donnons la Maîtrise ! »

Toute sa vie, on avait donné des choses de valeur à Freddy sans demander – des pouvoirs, des vies, des mondes.

C'était plus fort que l'autre, ce qu'il avait au-dedans. Hondo et Salzy Silverio, Wing Manion, feu Letitia Bauer et feu Bedelia Bencher, tous enchevêtrés en lui repoussaient l'intrus.

Mais l'on insinua bel et bien un esprit fatigué en Foley, tandis que les uns le tenaient ferme, que les autres lui plongeaient des aiguilles par tout le corps et que le docteur Millhouse siégeait.

« Il va vous investir, Foley, disait le docteur, mais il est vieux et incomplet. Il est indispensable que beaucoup d'entre vous survivent avec lui. Vous vous arrangerez tout seul. Et maintenant, perdez l'esprit ! Mais quand votre longue folie aura passé, vous serez des nôtres, ce qui reste de vous. » Et le docteur Millhouse garda les yeux fixés sur une montre qu'il tenait à la main.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Bon Dieu ! Mais qu'est-ce que vous regardez ? criait Fred Foley que la nuit commençait à engloutir.

— La petite aiguille, répondit le docteur. Ces choses-là sont tellement prévisibles.

— Pourquoi ? Pourquoi ? Il ne va rien m'arriver, déclara Freddy. J'ai en réserve des forces que vous ne soupçonnez pas. » (Orgueil des patricks, monstrueuse moisson du réseau mental, vol de Faucons.) « Biddy... Ah ! Bon Dieu ! Cora Addamson, mais qu'est-ce qu'il attend ? »

Cora-Biddy avait ces curieuses oreilles en coquillage, les oreilles de la démangeaison des Écritures. Elle les tenait de ses deux composantes, car ceux du réseau sont aussi avides de nouveauté que les Renaissants.

« Le Tridor Vesanus, Freddy, répondit Cora-Biddy. Un peu de patience. Il arrive.

— Le quoi ? » demanda Fred Foley, qui avait compris. La seconde nuit au tombeau est toujours la plus hideuse. Ce qui s'avance, ce qui s'avance dans ce délire. Et les derniers fils de la vierge l'avaient accaparé. Il était pris dans la toile d'araignée.

« Le hurlement, Freddy, répondit Cora la belle harpie toujours verte. Il est toujours à l'heure. »

Alors, au moment où le docteur Millhouse relevait la tête, l'esprit de Foley céda. Il se mit à hurler. De retour, l'Ancien, l'Autre pénétra et se mêla à son corps et à son esprit. Il continuait de hurler (l'ultime humiliation de la tombe) quand on l'emporta dans sa camisole. Et ce fut la fin de Fred Foley tel qu'il avait été.

Mais ce n'était pas la fin de lui-même tel qu'il devait être. Oui, il avait en réserve des forces qu'ils ne soupçonnaient pas. Il était Maître du réseau, et le réseau n'avait plus besoin de rester archaïque.

D'un mot, il pouvait être maître du Faucon. Il pouvait le lancer, et il pouvait le tenir.

Il était compagnon des patricks, mais il était bien plus qu'un patrick. Bien plus qu'un Croll ou qu'un Aloys. Il était l'Empereur.

Il avait maintenant, insinué dans sa tête et dans son corps, un crapaud de foudre renaissant, et dans le crapaud il y avait la pierre de sagesse.

Il était Tout-le-Monde. Il était Tout-Un-Chacun.

Jamais personne, se présentant en toute simplicité, n'avait participé à la fois des quatre Monstres. Jamais personne n'avait eu de si bons yeux, n'avait été capable de voir à tous les niveaux, dans tous les univers. Nul autre n'avait jamais intégré tous ses archétypes, et pris conscience en totalité – même dans la vacillation d'une inconscience injectée.

On l'avait appelé, comme les patricks n'avaient jamais été appelés, ni les Moissonneurs eux-mêmes, comme aucune des créatures du dehors ne s'était jamais appelée.

Les Moissonneurs, les personnes du réseau, n'avaient pas authentiquement muté. Ils n'avaient pas pu ; ils n'avaient pas pour cela la Sainte Simplicité. Leur mutation n'était qu'une contrefaçon prématurée. C'est Fred Foley qui allait être le premier de la mutation nouvelle, l'homme original.

Et au matin...

(En lui, un humour vert arlequin, une passion spirale, un poisson-sexe béni, une mort-joie cendrée, un croquant à la cannelle pour Cerbère...)

En lui, l'orgueil des patricks, patricks noirs de New York et de Nairobi, patricks jaunes de Moscou et de Lhassa, patricks bruns de Batangas et de Tongareva, Noblesse des Métropolitains et Simplicité des Crolls, en lui l'Exargue de Yerevan et l'Aloys de Dublin...

En lui, âges océaniques, agitation démente de spectres reptiliens, au don hasardeux que se voient refuser les créatures adéquates, et un nouvel hôte intestin de l'engence des Crapauds renaissants aux crânes gemmés... En lui, vol de Faucons. La voix souterraine de Miguel lui parvint : « Tu pourras ordonner au Faucon, Freddy, quand tu t'éveilleras à lui. Tu pourras même lui ordonner de replier ses ailes. »

En lui la simplicité désarmée qui brise tous les obstacles. Enracinée en lui, toute sous-jacente...

La Letitia de cendres elle-même venait de mettre au monde un enfant vraiment beau et plein de lumière, mais ni de la manière ni du lieu nous n'avons le nom. Alors...

(En lui, la gaieté de Letitia. En lui, les diables gobés...)

Et, au matin, il en sortirait : un élément nouveau dont les Renaissants n'avaient pas tenu compte dans leurs calculs de la trajectoire cyclique.

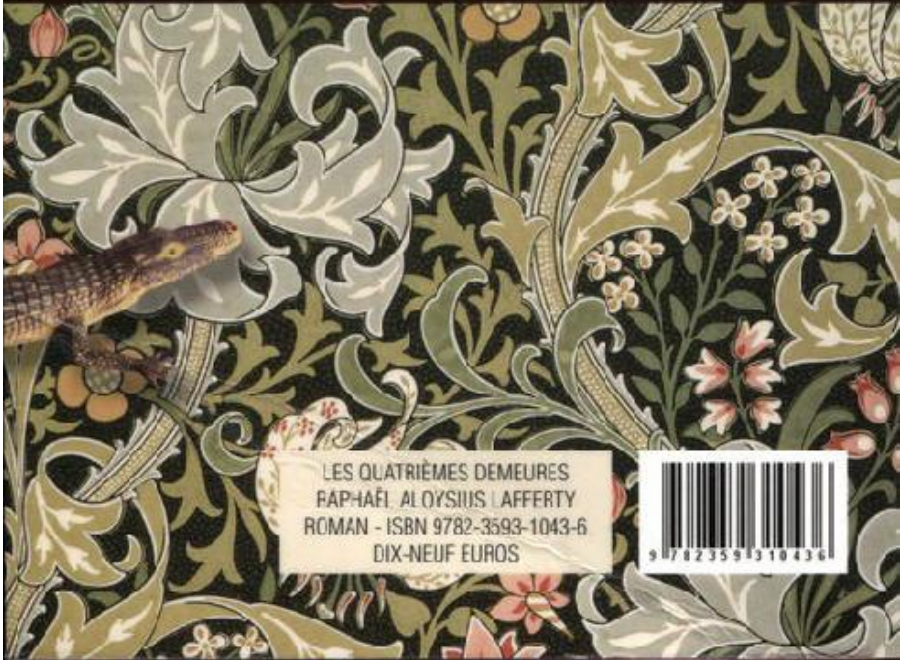
(En lui, les Renaissants aussi.)

De ce nouveau spécimen si fragile, tout dépendait peut-être. Quelles seraient la forme et la direction à venir : toujours le cercle récurrent, ou la spirale ascendante ?

Les prochaines Demeures seraient-elles à nouveau les Premières ? Ou les Cinquièmes ?



« Je crois que je vais démembrer
le monde de mes mains. »



LES QUATRIÈMES DEMEURES
RAPHAËL AL OYSIUS LAFFERTY
ROMAN - ISBN 9782-3593-1043-6
DIX-NEUF EUROS

